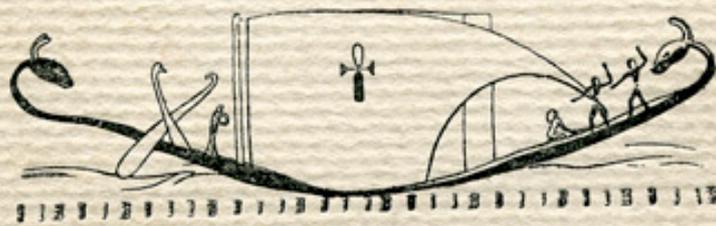


ANDRÉ KARQUEL

EUROPE, HUMAINE AVENTURE

Collection "La Barque d'Isis"



ÉDITIONS PIERRE CLAIRAC

Avertissement

Ces textes ont été réalisés d'après des livres anciens, à la typographie pas toujours nette, grâce à un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Malgré le soin apporté à ce travail, il peut subsister des coquilles ; le lecteur voudra bien nous en excuser.

La pagination d'origine est respectée. Elle est balisée par les — numéros — de pages.

Site de la biographie d'André KARQUEL <http://andrekarquel.site.voila.fr/>

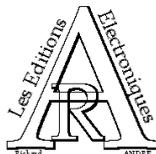
Copyright © 11/2008

Cet ouvrage dans sa version électroniques est libre de droits. Il peut être librement copié, reproduit et utilisé en tout ou partie sans autorisation préalable.

La mention de l'auteur, de l'édition et de l'adresse est à indiquer simplement :

André KARQUEL
Les Éditions Électroniques Richard ANDRÉ
<http://alivresraeditelect.site.voila.fr/>

Pour toutes utilisations à usage commercial de la totalité de chaque ouvrage, dont la réimpression sur divers supports ou l'offre payante des livres électroniques, prendre contact avec les Ayants droit par l'intermédiaire de cette adresse : rich-andre@orange.fr.



EUROPE, HUMAINE AVENTURE

À tous ceux qui se sont égarés dans la complexité des événements et ont perdu le fil conducteur de la vie ;

À tous ceux qui ont négligé de réfléchir aux mobiles qui poussent les peuples à réaliser dans un ensemble mal appréhendé, l'accomplissement de leur propre destin,

André Karquel met en lumière les liens continus du passé.

Ce panorama historique, n'a pas l'ambition d'être un abrégé d'histoire, mais, tel un film, il relie les événements souvent disparates dans notre mémoire.

L'auteur a voulu rendre sensible la permanence d'une loi de l'évolution historique révélant un dessein de la vie.

Cette synthèse et la pensée qui l'a ordonnée, sont le fruit de plusieurs années de méditation, et l'aboutissement d'une expérience personnelle, étroitement intégrée à l'expérience du monde depuis le commencement du siècle.

L'auteur souhaite que le lecteur puisse, après avoir lu ce livre très condensé, embrasser du regard de l'esprit les péripéties du monde et dégager les données du problème essentiel ; afin de voir les résolutions des problèmes qui en découlent.

Il ébauche déjà ici, en 1954, la responsabilité de la France pour mettre sur pied l'Eurafrique ; thème développés dans ses ouvrages suivants : L'ISLAM ET LE CHRÉTIENTÉ, et PREMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE, Méditerranée et Eurafrique...

Table des matières

AUX LECTEURS

Introduction

Un continent : deux mondes

I

Le message de l'Asie

II

L'enfance de l'Europe et le message de l'Asie

III

L'Europe et l'archétype hellénique

IV

Les grands empires d'Europe

1 L'empire romain

2 L'empire de l'esprit et de l'amour

3 Les Francs et l'empire de Charlemagne

4 Le saint empire romain-germanique

5 Les Croisades et l'Unité Européenne

V

Aspects nouveaux de l'Europe

La Renaissance et la Réforme

VI

L'Europe et les temps modernes

VII

Panoramique de l'évolution sociale et politique
de l'Europe au XIX^e siècle

VIII

Le karma des peuples ou la leçon de l'histoire

IX

Les Européens et le complexe de Médée

X

La mission de l'Europe

Extraits de texte.

AUX LECTEURS

Est-il permis à l'auteur de cet essai, de dire à ses amis lecteurs, qu'il n'a pas voulu, en première partie de l'ouvrage, écrire un abrégé d'histoire en présentant une synthèse des cinq ou six derniers millénaires, et cela pour faire acte d'érudition. Son ambition a été à la fois plus modeste et plus grande, puisqu'il a voulu rendre sensible la permanence d'une loi de l'évolution historique révélant un dessein de la vie, et rendre service à tous ceux qui, accablés par les difficultés de l'existence, n'ont pas pu étudier l'histoire générale du monde, histoire grandiose qui met en valeur le lien qui unit les peuples entre eux et les révèle solidaires dans la gloire et l'affliction ; à tous ceux qui n'ont pas pu poursuivre leurs études et dont l'esprit n'a pu être bien informé des liens continus du passé, à tous ceux qui ont négligé de réfléchir aux mobiles qui poussent les peuples à réaliser dans un ensemble mal appréhendé, l'accomplissement de leur propre destin, à tous ceux dont la mémoire a besoin d'être rafraîchie, à tous ceux qui, dans le tumulte du monde, sa confusion, perdent le sentiment du réel présent et qui ont recours au « digest » pour avoir une teinte d'information, à tous ceux qui se sont égarés dans la complexité des événements et ont perdu le fil conducteur de la vie.

Cette synthèse et la pensée qui l'a ordonnée, sont le fruit de plusieurs années de méditation, sont l'aboutissement d'une expérience personnelle, étroitement intégrée à l'expérience du monde depuis le commencement du siècle. Cette synthèse et la pensée qui l'a ordonnée sont soumises à la réflexion des hommes qui, pris dans le rythme accéléré de la vie moderne, ne disposent plus du temps utile à la recherche et à l'étude, et qui pourront peut-être après

— 8 —

avoir lu ce livre très condensé, embrasser du regard de l'esprit le périple du monde et dégager les données du problème essentiel dont la solution peut seulement permettre la résolution des problèmes d'application qui en découlent.

La conviction de l'auteur est que seule la solution de ce problème essentiel permettra de sauver du péril pressant les puissances et les valeurs civilisatrices. Cependant, si l'auteur vous apporte le fruit de son travail, il n'a pas la prétention d'apporter l'expression rigoureuse de la vérité, mais simplement d'ouvrir à tous ceux qui voudront, sans idée préconçue, accorder une bienveillante attention à ce livre, des perspectives sur l'appréhension d'une réalité qui s'imposera finalement à tous selon le mode de pensée qui est propre à chacun. Ils reconnaîtront, sans doute, qu'il est un chant du cœur et de l'intelligence qui domine la polyphonie mondiale et qu'il est sage et bienfaisant de lui prêter une oreille sensible, si l'ont veut que règne l'harmonie, c'est-à-dire la paix en ce monde.

On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant.

Francis BACON

Introduction

UN CONTINENT : DEUX MONDES

Devant un planisphère, la masse de terre que représente le vaste continent que se partagent deux mondes : l'Europe et l'Asie, attire invinciblement le regard. Sur cette terre étendue, vivent les trois quarts des habitants du globe. Sur ce bloc de terre, depuis le début de ce que nous appelons les temps historiques, de grandes expériences humaines ont été faites, qui sont des œuvres de l'esprit de l'homme consacrées la civilisation ; des œuvres constamment remises sur le métier pour une réalisation plus pure du mode de vie des peuples, des conditions de vie physiques et spirituelles de l'homme.

Sur sa partie orientale, ce continent se scelle au nord, aux glaces de l'Océan Glacial Arctique, et se plonge, au sud, dans les exubérances tropicales.

Ce continent est d'un seul bloc, d'une seule structure solide, massive, mais qui s'affine à l'Occident, se modèle en formes harmonieuses, trichant çà et là avec les mouvements capricieux des mers que ses habitants ont depuis longtemps conquises pour satisfaire à leurs grands besoins de connaître, à leurs grands besoins d'échanger. Et là, c'est l'Europe. L'Asie, c'est le géant de l'est qui s'étire sur toute la hauteur de l'hémisphère oriental. Le contraste est frappant entre l'Europe et l'Asie, tout d'abord avec le découpage élégant — résultat d'un jeu tellurique ou cosmique, sans doute — de l'Occident européen,

— 12 —

et le corps puissant du continent asiatique ; et puis aussi entre les hommes qui participent à la vie de ces deux mondes. Cependant leurs terres qui n'en font qu'une, ont le même âge géologique. Et si l'on observe attentivement les structures des deux parties continentales, dont nous venons de relever les différences, nous voyons qu'elles nous offrent des analogies saisissantes, nonobstant les mesures dissemblables qui les caractérisent, l'Europe étant à la mesure humaine alors que l'Asie n'est pas à la mesure de l'homme. Ainsi, dans le respect des proportions, le système montagneux de l'Europe, présente des caractéristiques semblables au système montagneux de l'Asie. Nous le remarquons particulièrement bien en comparant les chaînes de montagnes de l'Himalaya et les circonvolutions alpestres. Le régime fluvial est également le même dans les deux parties du continent, et les éléments fondamentaux de la population européenne, blancs et jaunes, se sont combinés de bonne heure d'une manière très complexe (1). Nous les trouvons chez les Finnois, les Thraces, les Illyriens, les Ibères, les Rasènes, les Slaves.

L'Asie aurait été le berceau de l'humanité, c'est ce que prétendent certains savants. Disons que la plupart s'accordent pour croire que l'Asie a été le foyer d'où s'est dispersée vers les autres continents, la masse des hommes de couleur blanche, jaune et noire (2).

Il n'est pas dans notre intention de pousser des investigations dans les profondeurs du passé et de prétendre les éclairer d'une lumière nouvelle ; ni d'établir des controverses... l'histoire de l'humanité, qui est universellement enseignée aujourd'hui, nous offre assez de matière à réflexion, pour que notre ambition trouve les éléments propres à la satisfaire. Poursuivons donc l'examen de notre planisphère et voyageons d'est en ouest des terres méridionales de l'Asie, si riches en variétés de culture et de races, aux terres européennes baignées par la Mer Noire et la Méditerranée. De cette variété de races dont nous venons de parler, l'Inde nous offre le plus merveilleux échantillon. Nulle part, nous ne trouverons population plus mélangée : jaunes, blancs, noirs ont opéré de nombreux métissages, mais le Cachemire, le Penjab, le pays Radjpoute nous montrent des types de carnation d'une

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines* de COBINEAU.

(2) Voir la théorie d'Eickstedt qui tient compte des informations scientifiques récentes.

blancheur parfaite et des traits d'une pureté classique, alors que les forêts de Nilgiri, au sud, abritent des hommes noirs aux cheveux crépus et que dans les hautes vallées de l'Himalaya nous trouvons des spécimens de la race jaune. Quant à la partie méridionale de l'Inde, elle est occupée par les dravidiens de race sombre.

Poursuivons notre marche vers l'ouest. Les vastes terres iraniennes qui succèdent à l'Inde, présentent, elles aussi, des variétés de peuples dont Hérodote nous donne une abondante description, de Touraniens, de Mèdes et de Perses, de Parthes. L'Iran, cette plaque tournante qui relie l'Europe à l'Inde, nous ouvre les portes de l'Asie Mineure à laquelle nous sommes attachés par tant de souvenirs historiques et tant de liens spirituels, puisque là est la terre où naquit le Christianisme. Si nous franchissons le Pont Euxin, nous trouvons la Scythie où les hyperboréens ont demeuré ; ces hyperboréens dont Germains et Celtes ont, sans doute, tiré leur origine. Puis, c'est la Grèce et le vaste empire des Celtes, et le vaste empire romain. Ainsi, il ne nous semble pas que sur cette longue suite de territoires, nous trouvions un lieu qui nous soit totalement étranger. Par l'histoire, par la culture, nous nous savons liés à ces peuples qui les ont habités, qui y ont fait fleurir des civilisations dont nous avons reçu, plus ou moins, une part d'héritage. Ces peuples, nous les reconnaissons même, pour la plupart, comme membres d'une seule famille indo-européenne. Nous les reconnaissons comme faisant partie de la race aryenne à laquelle nous, européens, déclarons appartenir.

L'Iran et l'Inde ont été envahis par des populations d'origine aryenne à une époque très reculée de notre histoire, époque qu'il est bien aventureux de vouloir préciser. Mais le caractère aryen de l'Inde et de l'Iran est incontesté. En Iran, dit Charles Autran : « *Le terme « aryas » du sanskrit prend, en vieux perse, la forme « Ariya ; dans la forme de l'Avesta, la forme airya. Par suite de la particularité du moyen-iranien à laquelle cet idiome doit d'avoir formé ses vocables de thème — a sur la base de leur ancien génitif pluriel (en anam) en*

l'espèce airyanam « des arias », la chute de la finale — am — a abouti, en fait à airyan, d'où Eran, c'est-à-dire pays des Aryas. (1) » De là, Iran, nom donné à l'empire des Mèdes et des Perses.

(1) La préhistoire du Christianisme (Charles AUTRAN). Edit. Payot.

— 14 —

Ces tribus aryennes sont originaires, sans doute de groupes ethniques fort composites (nous pouvons en dire autant des Américains aujourd'hui), mais elles s'accusent nettement de même famille par leurs caractères mentaux et spirituels. Ces aryens, d'un peuple de pasteurs, de cavaliers et de guerriers, ont été très probablement les sectateurs d'une même croyance, d'une même tradition antique. Les Argonautiques d'Appolonios de Rhodes nous autoriseraient peut-être à l'admettre, mais les caractéristiques de la langue parlée sur l'étendue immense de ce territoire méridional de l'Asie auquel on peut joindre la Babylonie, les pays des peuples Hittites et Elamites, nous révèlent une étroite parenté entre les différents peuples de cette partie du continent. Un ensemble de découvertes légitime cette conviction. Ainsi des tablettes en écriture cunéiforme, exhumées en 1909, sur le site de l'ancienne capitale des Hittites, dans le fond de l'Asie Mineure, ont fait connaître un traité conclu vers le milieu du XV^e siècle avant Jésus-Christ, entre l'empire Hittite et le royaume de Mitani, sur le Haut-Euphrate. Chacune des deux parties contractantes prend à témoin ses divinités : du côté de Mitani, ces garants divins sont Mithra et Varouna, Indra et Nasatyas, qui sont les dieux souverains du panthéon aryen tel qu'il paraît dans les textes védiques de l'Inde. La langue hittite présente des mots et des formes en rapport surprenant avec l'Indo-Européen, du type centum, c'est-à-dire du type auquel se rattachent le grec, le latin et le celtique. Ainsi le passé de l'Inde se trouve lié au passé de l'Iran, de l'Asie-Mineure, de l'Assyrie et de l'Égypte.

Différentes études nous ont permis d'inférer l'existence sur ces territoires d'un certain type d'organisation familiale, sociale, matérielle même, de l'époque aryenne, ainsi que d'une communauté d'éléments religieux dont le nombre est appréciable ; nous avons déjà cité les personnalités divines d'Indra, de Varouna, de Mithra, de Nasatyas ; nous pouvons ajouter celles de Vrtra, de Yama ou Yima, de Soma et d'Agni.

En parcourant, comme nous le faisons, cette longue bande de terre que nous avons devant les yeux, et qui va des rives du Gange aux bords atlantiques du Portugal, nous découvrons qu'à la suite de migrations, d'invasions, d'interpénétrations variées, des caractères communs unifient dans un domaine culturel et spirituel, l'Europe et cette partie méridionale de l'Asie si attachante ; et nous prenons conscience

— 15 —

de ce que représente cette longue chaîne d'expériences multiples et diverses, qui ont amalgamé les peuples aryens et les ont entraîné à faire de l'Europe, un foyer de culture et de liberté d'où sort constamment, une floraison d'idées génératrices de progrès scientifiques et techniques.

En approfondissant cet examen, nous comprenons mieux ce que représente cette suite d'épreuves vécues par l'Europe depuis le miracle grec jusqu'à nos jours, qui l'a dressée, depuis des siècles et des siècles à la réflexion de la pensée, qui l'a amenée à cultiver depuis des siècles et des siècles, toutes les formes d'art ; à mélanger les courants, de telle façon que tout mouvement de civilisation se développant en un point, parvenait assez vite à tous les autres points ; à exploiter pour les meilleures fins d'une culture, tous les différends religieux, toutes les invasions, toutes les conquêtes et toutes les luttes.

Nous pressentons aussi ce que peut être l'action civilisatrice de l'Europe qui est spirituellement armée pour remplir une mission efficace dans le monde ; pour rendre ce monde sensible au rayonnement du foyer de liberté qu'elle est, et pour opérer, à l'instar de la Grèce antique, un miracle : le miracle d'une révolution spirituelle, politique, économique et sociale, dans l'apaisement des passions et des haines.

Si nous embrassons l'histoire du monde eurasiatique dont nous venons de reconnaître les limites, nous voyons se dégager le fond humain du drame que les peuples qui en ont tissé la trame, ont vécu. Nous discernons le sens du dessein de la vie de l'humanité qui est de créer, en ce monde, et par cycles renouvelés, et par la confrontation des efforts et le mélange obtenu, des modèles de civilisation qui tendent vers l'accomplissement de formes toujours plus parfaites, lesquelles formes ne sont encore que des ébauches qui doivent servir à la composition de nouvelles ébauches encore plus poussées. La civilisation est en relation étroite avec l'état spirituel d'une société humaine toujours mobile dans une direction donnée.

Il y a eu sans doute des échecs, des malfaçons, des avortements au cours de cette création constante qui est l'histoire du monde précité. Mais les expériences se sont poursuivies, et se poursuivent toujours, en faisant jouer les ressorts secrets de la conscience humaine que trouble assurément trop le dynamisme de la vie. Tout s'écoule ! telle était la pensée d'Héraclite. Le présent est une image superposée

— 16 —

à d'autres images qui lui ont donné naissance ; et cette image conserve des images qui l'ont précédée, les traits essentiels qui l'apparentent à ce qui a été, sans la retenir dans le mirage des valeurs passagères et qui ne sont plus. Le présent est un futur qui s'annonce, mais il doit ignorer le futur, car il n'est un vrai présent que s'il se détache du passé pour être un nouveau présent riche en lui-même de toute la virtualité des créations éternelles.

L'homme est lié au présent qui l'invite à actualiser ses dons et ses vertus pour jouir des biens que le présent prodigue. Les peuples, comme l'homme, sont entraînés par la mobilité du présent qui leur offre toujours leur accomplissement en perpétuelle évolution. Comprendre cela, c'est réaliser avec l'avantage qui en découle, le dessein de la vie que nous indique assez clairement le processus de l'histoire. Le processus de l'histoire, est un enseignement quand on l'appréhende dans sa totalité, car il est un processus total.

Ces réflexions nous amènent à poursuivre notre examen et à arrêter notre attention sur les réflexions qu'il nous inspire. La carte du monde que nous avons définie, développée

devant nous, nous montre le champ des exploits des peuples aryens. L'image de notre présent recouvre les images d'un fabuleux passé, et nous voudrions que se déroulât le film de notre histoire, pour que le rythme de son déroulement, nous révèle la signification du trouble et de la confusion dispensés par l'image actuelle du monde.

Essayons de dérouler ce film et soyons sensibles à la valeur de ses séquences et à ce qu'elles doivent nous enseigner.

I

Le message de l'asie

I

LE MESSAGE DE L'ASIE

Le film respecte le sens de la marche que nous avons observé depuis le début de nos réflexions, c'est-à-dire qu'il se déroule d'est en ouest. Notre attention est d'abord attirée par le grand empire des Indes. C'est de là qu'il nous fait partir. L'Inde est la cellule mère du sujet qui nous intéresse.

La profondeur du passé indien reste obscure. L'Inde n'a pas eu d'historiens pour nous apporter les grands faits de son antique existence ; mais l'Inde a eu ses bardes qui nous ont laissé les enluminures de ses légendes ; puis, elle a eu ses instructeurs, ses philosophes, ses sages de qui nous avons hérité un message qu'il nous faudra mettre en lumière, nous dit le film.

Faute de documents historiques laissés par de lointains aborigènes, les érudits modernes ont dû patiemment recueillir tout ce que les documents grecs, latins, iraniens, chinois, arabes, leur ont livré du passé reculé de ce pays. Nous pouvons penser aujourd'hui, que dans des temps fort éloignés de nous, une population noire couvrait la plus grande partie du territoire, et qu'il existait, à cette époque, une civilisation qui possédait déjà une technique de l'habitation, des armes, de la poterie, de la vannerie, et la pratique de certains arts : le chant, la musique, la danse. Cette population fut peu à peu refoulée dans le Sud ; elle fut refoulée principalement par les tribus aryennes (originaires de la race blanche qui occupait le

— 20 —

Nord-Ouest de la Chine) qui envahissaient l'Asie Méridionale. C'est aux membres de cette grande famille aryenne que revient la gloire d'avoir donné à l'Inde, l'expression souveraine de son génie.

Cette invasion d'hommes d'une race nouvelle, porteurs de croyances étrangères au pays, permit, au contact de cette civilisation qui était à son déclin, l'éclosion d'un monde en possession de riches virtualités dans la voie spirituelle. C'est alors que nous voyons s'épanouir la religion védique, très ancienne, sans doute, vieille de nombreux millénaires

avant Jésus-Christ, mais qui s'enrichit de nuances variées empruntées au sol, nuances qui lui ouvriront d'immenses possibilités.

Les Védas, livres sacrés de cette religion (1) semblent d'abord nous entraîner dans une brume lumineuse qui ne manque pas de nous enchanter ; mais insensiblement, nous sommes attirés par des profondeurs que le génie de nombreux penseurs a explorées.

Plusieurs dieux sont honorés par les anciens peuples de l'Inde, entr'autres et en premier : Indra, dieu de la Nature ; Agni, dieu du feu ; Varouna, dieu du Ciel, qui symbolise par la marche exacte des astres, l'harmonie mathématique de l'Univers ; Soma, dieu du breuvage de l'Immortalité, etc... Mais le Brahmanisme fait son apparition sur la scène religieuse, et il évincera, en quelque sorte, les dieux, pour dégager la Loi, pour mettre en présence l'homme et l'univers, le principe de l'univers et le principe du moi, le monde vivant infini et l'être. La voie est ouverte aux spéculations métaphysiques, à la recherche des lois de la vie manifestée, des sources de la morale et des notions innées. Le système disparaît pour laisser la pensée humaine se hausser à l'universalité.

Le bien et le mal jouent un rôle d'ouverture à la connaissance. Le bien et le mal donnent naissance à la notion de karma qui est la loi de causalité, et la conquête du Nirvâna est la suprême identification au principe de l'Univers, la fusion de l'être et du principe, de l'être et de l'Univers, dans une extase.

La doctrine brahmanique nous dit : « Tu portes *en toi-même, un ami sublime que tu ne connais pas. Car Dieu réside dans l'intérieur*

(1) Le mot sanskrit « Veda » signifie : appliqué à la Révélation, c'est un savoir d'ordre sacré.

de tout homme, mais peu savent le trouver. L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Etre d'où procèdent les principes de toute chose et par qui l'Univers a été formé, obtient, par ce sacrifice, la perfection. Car celui qui trouve en lui-même son bonheur, sa joie, et en lui-même aussi sa lumière, est un avec Dieu. Or, sache-le, l'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'immortalité.»

Du fond des âges, nous apprenons que l'homme porte au plus profond de lui-même, comme un dépôt sacré, l'étincelle divine qui fera sa gloire et son triomphe quand il la laissera rayonner sur lui et sur toute chose. Et cela sera enseigné aux peuples d'Europe, appelés à conquérir le monde.

Nous ne nous étendrons pas sur le culte, sur la pratique de certaines vertus nécessaires à l'obtention des résultats postulés, le tout dirigé par des brahmanes qui peu à peu établissent leur empire sur les êtres, sur les collectivités ; cela n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage ; le film se déroule devant nous. Suivons le film qui nous projette le Krishnaïsme flamboyant dont le héros divin rayonne d'intelligence, d'audace réfléchie et de charme dans son

expression d'éternelle jeunesse ; et le film nous présente aussi la réforme qui se produit, non point pour abolir la doctrine brahmaniste, mais pour lutter contre le formalisme qui finalement étouffait l'esprit contre l'emprise sacerdotale. Et c'est là qu'apparaît Bouddha l'illuminé, Bouddha le sage des sages qui prononce le célèbre sermon des quatre vérités. Quatre vérités, c'est là toute sa doctrine. Mais le film nous entraîne dans son mouvement rapide. Il nous fait traverser l'Indus, fleuve frontière, et pénétrer sur le territoire où les Mèdes et les Perses ont collaboré à l'histoire du monde. Là est encore un autre empire aryen qui offre une riche culture dans son originalité religieuse.

La religion est l'expression philosophique d'un peuple. Elle détermine son mode de vie et le prépare à opérer des mutations sur le plan spirituel et social, et à modifier aussi sa physiologie propre. La religion des Perses nous engage à évoquer plusieurs systèmes qui ouvrent un large éventail sur le polythéisme, le dualisme et le monothéisme. L'exploration du vaste domaine métaphysique par ce peuple, nous fait faire cette progression qui, saisie dans sa substance subtile, s'insinuera plus tard dans les religions de l'Asie-Mineure, et notamment dans la religion d'Israël ou plus exactement dans le judaïsme.

— 22 —

Du Polythéisme — avec les dieux primitifs — la religion devient monothéiste et dualiste. Un grand initiateur paraît : c'est Zarathustra (ou Zoroastre). Zarathustra prêche l'unité divine. Le dieu est — Ahūra-Mazdah — le seigneur de la Sagesse. Si Ahūra-Mazdah a été tout d'abord présenté comme le dieu suprême, créateur du monde, mais encadré de Mithra, dieu-solaire, et d'une déesse mère Anūhita, Zarathustra montre Ahūra-Mazdah seul dieu souverain, repoussant au rang de simples génies, Mithra et Anūhita qui partageaient avec lui la puissance céleste. Il épure la vieille religion qui provenait du mélange de la tradition des Mages et de l'apport important fait par les aryens ; et sa prédication porte le levain de profondes réformes sociales. Il sanctifie le travail de la terre et invite les hommes à se garder de toute souillure, de tout péché. Mais pour faire entendre sa voix, il lui faut l'appui du pouvoir, il faut qu'il convertisse le roi Vichtapsâ. Durant deux années entières, il hante le monarque et lui développe ses principes. Le roi entre enfin dans ses vues. Il est converti et cette conversion vaut à Zarathustra la conversion d'une multitude d'adeptes. La propagation de sa doctrine est ainsi assurée de succès.

Mais si par l'élimination parmi les dieux, de Mithra et d'Anūhita, Zarathustra se révèle monothéiste, puisqu'il ne reconnaît qu'un dieu unique et souverain en Ahūra-Mazdah, il devient dualiste quand il prétend que deux forces constamment en lutte se disputent l'empire du monde : Ormuz, le dieu du Bien, Ahriman, l'esprit du Mal. Zarathustra est conscient du drame des opposés qui agite la Terre. Cette dualité métaphysique règne dans le monde comme elle règne dans le cœur de l'homme. Il est certain que toute la tragédie qui se joue dans l'âme humaine est incluse dans le conflit des opposés. Ce conflit survient dès la naissance de la conscience. Zarathustra l'illustre en faisant commencer la lutte à la création du monde. Quand Ahriman voit Ormuz créer la lumière et la vie, la lumière et la joie, Ahriman crée la nuit et la mort, la nuit et l'enfer. Il oppose constamment ses sombres créations aux créations de clarté d'Ormuz. Au jour sont opposés les ténèbres. Si Ormuz est

entouré de six ministres qui sont des pensées pures, de hautes vertus, et d'une légion de bons génies, Abriman n'est pas en reste, il a ses ministres qui sont la méchanceté, le vice, la fureur, et une milice d'esprits infernaux, de démons, de magiciens sombres. Si le paradis est un lieu de délices où s'ébattent les

— 23 —

esprits purs, l'enfer est peuplé de dragons et de monstres, tous créés par le mauvais esprit pour combattre la bonne création d'Ormuz. La lutte est engagée dans la mesure du temps. Mais si la lutte est sans merci, soyons rassurés, elle s'achèvera un jour par le triomphe du Bien sur le Mal, et ce jour sera le jour du jugement dernier, le jour où retentira l'appel des morts qui se lèveront de leurs tombes pour la purification finale ; car après avoir expié leurs fautes, les âmes devront jouir de la paix éternelle.

Ainsi donc le triomphe est absolu. Ahriman est définitivement vaincu. Les démons sont précipités dans les enfers et Zarathustra, dans toute sa gloire, célèbre la messe solennelle de la fin des temps, la fin des temps qui aura été annoncée par un Messie sauveur et libérateur.

Nous voyons que le personnage historique de Zarathustra disparaît sous l'éclat de l'être spirituel de l'être théologique qui devient plus qu'un prophète, mais qui apparaît comme une puissance qui participe du divin. Son titre de Saosyant qui lui est donné et qui veut dire : Sauveur, en fait foi ; il lui donne un grand rôle eschatologique. Zarathustra est un sauveur, un libérateur dont le type est ancien et familier à ce secteur du monde. Du fond de l'histoire, nous extrayons les joyaux de la tradition toujours respectée et transmise au XX^e siècle par une multitude de chrétiens.

Mais entendons, maintenant, les Zoroastriens nous parler de l'immortalité de l'âme à laquelle ils croient. Que disent-ils ? Après la mort du corps, l'âme se présente devant trois juges : Mithra, Sraosha et Rashnu, qui nous rappellent les trois juges des Enfers de l'antiquité grecque : Minos, Eaque et Rhadamante. Que font ces trois juges ? Ils pèsent les actes de l'homme pendant sa vie, et du mouvement du fléau de la balance, dépend leur jugement. L'âme ainsi jugée, passe sur le pont Tshinvat étendu sur l'enfer. Le passage est large ; il est aisé pour l'âme du juste ; étroit pour l'âme du méchant qui trébuche et tombe dans les profondeurs de l'abîme. Ensuite, alors que le damné descend par degrés, jusqu'à l'habitation de douleur qui lui est réservée, l'âme du juste atteint les félicités éternelles. Un purgatoire est situé entre le paradis et l'enfer ; là se rendent les âmes de ceux dont les bonnes et les mauvaises actions se contrebalancent, et là, elles attendent la résurrection.

— 24 —

Ainsi le triomphe d'Ormuz se présente comme une affirmation du monothéisme, et ce monothéisme domine l'empire, car le Zoroastrisme est la religion d'Etat, la classe sacerdotale est aristocratique. Mais à côté d'elle s'introduisent les sectes dissidentes. Certains Zoroastriens croient qu'Ormuz et Ahriman proviennent d'un être qui leur est antérieur et supérieur : Zervân, le temps sans bornes ; d'autres prétendent que l'esprit du mal est né d'un doute qui apparut dans l'esprit d'Ormuz, de ce fait, les deux forces appartiennent la même substance, ce qui consacre le grand principe d'unité.

Les Mages, antérieurement, avaient leur croyance et leurs pratiques propres. Ils se rallient à la doctrine de Zoroastre qu'ils modifient probablement quelque peu.

L'empire aryen des Perses a été pendant fort longtemps, par l'esprit religieux qu'il a manifesté, un facteur d'évolution spirituelle fondamental. Il a marqué de grandes aptitudes au syncrétisme religieux, développant une richesse de pensée et une valeur humaine qui ouvraient les portes de l'éthique aux peuples soumis jusqu'alors aux pratiques d'archaïques religions naturalistes, et peu enclins se détacher de leurs appétits sensuels pour se soucier de la pureté de l'âme et spéculer sur son salut.

L'archéologie, par ses trouvailles récentes, révèle qu'entre le IV^e siècle et le premier millénaire avant Jésus-Christ, l'Iran, depuis l'Indus jusqu'aux hautes terres d'Arménie, nourrit une civilisation qui connut de grands développements. L'Iran est un grand passage ouvert d'un côté sur l'Inde, et de l'autre sur l'Asie-Mineure et l'Europe. L'Iran est une grande voie ouverte à l'Inde sur l'Occident, et cette voie, ou ce passage, assure la transmission des valeurs spirituelles que portent les grandes traditions. Ainsi, dans l'Inde, les Parsis perpétuent encore la doctrine de Zoroastre mêlée, aujourd'hui de métaphysique indoue. Ainsi en Asie-Mineure, à la suite de leurs conquêtes, les Perses introduisirent le Zoroastrisme et son aristocratie sacerdotale qui fera des émules chez les Juifs ; puis, ensuite, le manichéisme qui fut vigoureusement attaqué, et le mithraïsme qui fit la conquête de Rome au temps du paganisme. En somme, les Perses ont apporté, pour une grande part, leur contribution au mouvement syncrétique qui a préparé l'éclosion des religions universalistes. Ils ont considérablement contribué au progrès logique qui permit aux hommes de concevoir un dieu et une morale. Pendant leur période de grandeurs,

— 25 —

ils rendirent sensible tous, l'idée d'humanité. Ils appliquaient, à la conquête, des principes nouveaux en laissant la liberté aux peuples vaincus ; en tolérant la pratique de leur religion ; en identifiant à leur bien, le bien général de l'empire. Ils traitaient les vaincus avec bienveillance.

Mais observons toujours la marche du film qui se déroule. Pénétrons en Asie-Mineure avec Cyrus II roi des Perses, qui entreprend de grandes expéditions. Nous le voyons triompher de Crésus, roi de Lydie, qu'il traite avec humanité. Cyrus s'empare de plusieurs villes d'Asie-Mineure ; puis il guerroye contre des peuplades inconnues entre la mer

Caspienne et l'Inde. Enfin, il fait la conquête de Babylone. Après avoir détourné les eaux de l'Euphrate, il pénètre dans la ville en conquérant généreux. Il y est accueilli en libérateur. Cyrus, grand politique, protège les temples et interdit le pillage. Il honore Bêl-Marduk, le dieu vénéré des Babyloniens ; pour bien marquer qu'il ne veut imposer à personne ni la religion de sa famille, ni celle de son peuple, ni celle des Mages. Il gagne les cours en rendant aux diverses cités, les images des divinités que Nabonide, le roi de Babylone vaincu, avait fait transporter dans sa capitale. Par un même décret, il fait restitution aux Juifs en captivité, des vases d'or et d'argent provenant du temple de Jérusalem et qu'il vient de découvrir dans le trésor royal. Mieux encore, il autorise les captifs à rentrer en Palestine et à y reconstruire le temple de Jérusalem qui avait été détruit. De nombreux Juifs restent à Babylone, sous l'autorité de Cyrus sacré roi de Babylonie, et pour qui ils professent un véritable culte. C'est alors que le contact entretenu avec les Perses sous la dynastie des Achéménides — en particulier avec la caste aristocratique sacerdotale — amène Israël à reconsidérer la vieille religion traditionnelle et à lui faire subir une transformation capitale, comme il nous apparaît par la connaissance de son histoire que la Bible nous révèle.

La période patriarcale et bédouine, illustre les débuts de la religion du peuple d'Israël, puis vient ensuite la période agricole et cananéenne, l'ère royale de David lui succède, puis c'est l'ère sacerdotale qui estompe le vieil héritage hébreu pour faire prédominer la religion organisée de Juda.

A l'époque patriarcale, le patriarche qui régnait sur son groupe de familles, célébrait son culte où bon lui semblait. Il était le chef

— 26 —

et le prêtre et pratiquait les rites traditionnels au gré de son inspiration. Dieu est dans la nature partout où l'homme l'adore et entre lui et l'homme, il y a contact permanent. Cette tradition et ce sentiment sont longtemps respectés. Mais la caste sacerdotale tend à centralier le culte à Jérusalem (1) et après l'exil, la centralisation s'affirme. Le rôle du prêtre et du lévite s'accroît. Le formalisme d'allure juridique s'établit. Les fêtes pastorales qui animaient joyeusement la vie d'Israël, perdent le sens de leur consécration à la nature, de leur origine agricole et saisonnière. Au contact de la communauté iranienne, les vieilles fêtes sont soumises au ritualisme de type juridique. L'idée d'expiation se substitue au mouvement de piété spontanée de l'homme. Le peuple d'Israël, que Jahveh avait abandonné, doit gagner ses faveurs. Il doit reconnaître ses fautes. Sur cette reconnaissance s'ouvre une grande espérance. Israël espère un temps de revanche et de justice ; Israël attend la venue d'un oint du Seigneur, d'un Messie, roi-prêtre. C'est le Saoshyant promis par Zoroastre à ses fidèles. Et le Messie fera régner la justice et déclarera la Loi Sainte aux nations.

Une théocratie est instaurée, comme il en existe une en Iran arsacide et zoroastrien. A sa tête figure le grand-prêtre semblable au Mage en chef.

La lettre du Livre de la Loi s'impose et paralyse l'esprit. Le formalisme domine la religion ; la forme prime le fond. Et soudain, nous observons que Jahweh parle selon le mode

religieux iranien ; il dit, dans le discours où il glorifie Cyrus (ne lui décerne-t-il pas le titre d'Oint du Seigneur, de Messie, donc de Christ) : « *Je suis Jahweh, et il n'en est point d'autre ; Jahweh qui façonne la lumière et qui crée les ténèbres ; qui fait le salut et qui crée le mal.* » (Isale XLV - 6.).

Là aussi les opposés interviennent. Là aussi un dualisme prend naissance qui va s'imposer. Et l'idée d'un *Jugement* se précise et

(1) Il est prescrit au chapitre XII du *Deutéronie* « ...à l'endroit qu'aura choisi Jahweh, votre Dieu, entre toutes vos tribus pour y établir son nom, pour l'habiter ; là vous le rechercherez, là vous irez. Et vous apporterez là vos holocaustes et vos sacrifices et vos dîmes et l'oblation de votre main, et vos vœux, et les premiers nés de votre gros et petit bétail... » plus loin : « ...il y aura un endroit que Jahweh choisira pour y faire demeurer son nom. Là, vous apporterez tout ce que je vous prescris... »

— 27 —

s'affirme ainsi que l'idée de la *Résurrection* et celle de *Paradis*, cependant fort nouvelles en Israël. A ces concepts de récente admission, s'ajoute une angélogologie qui n'existait pas dans l'ancienne croyance. Satan, qui était tout d'abord une simple hypostase de Jahweh, admis — nonobstant son caractère — à s'entretenir familièrement avec lui ; Satan devient l'adversaire, le contre-Dieu, une puissance du mal, un esprit de ténèbres, qui nous rappelle la figure d'Ahriman. A la troupe de séraphins, de chérubins dont Dieu dispose, Satan oppose la sienne formée de démons innombrables.

Le sentiment de haine et de vengeance qui nourrit souvent les textes bibliques (la Bible nous parle souvent des colères de Jahweh) a trouvé un triomphal apaisement dans la victoire que les Perses remportèrent sur les Assyriens. Les Perses et les Mèdes sont évoqués par Esaïe annonçant le décret de Jaweb : « *Voici, je vais susciter contre eux (les Babyloniens) les Mèdes qui ne feront point cas de l'argent et ne se soucieront point de l'or. Ils briseront les arcs des combattants et ne s'apitoieront point sur le fruit du sein; leur œil n'épargnera pas les enfants...* »

Jérémie aussi s'écrie : « *Préparez contre Babylone les nations, les rois de la Médie, ses gouverneurs, et tous ses officiers et tout le pays de sa domination, et la terre en sera ébranlée...* »

Israël donne sa reconnaissance à l'Iran achéménide et se prête à son influence (1) . Le deuxième Esaïe qualifie Cyrus d'oint du Seigneur, son Messie, son Pasteur. Les Juifs, captifs de Babylone, ont pu regagner Jérusalem grâce au grand monarque. Darius a fait reconstruire le temple de Sion ; reconstruction qu'avait décrétée Cyrus. Ezéchiël, avec Esaïe le deuxième, fait allusion aux croyances de l'Iran Zoroastrien. Et nous observons que ce sont les Mages

(1) L'Apocalyptisme, inhérent et essentiel au dualisme antinomique Zoroastrien, n'apparaît dans la religion israélite (où il n'avait ni racines, ni raison d'être jusque là) qu'à partir d'une certaine date ; date attestable par des textes ; date assurément postérieure aux contacts intimes de la communauté exilée avec le monde iranien. Cet apocalyptisme qui, plus que toute chose, a contribué à muer la religion d'Israël en judaïsme, a donc, sans nul doute possible, sa source en territoire perse. Dès lors, tout ce qui dérive directement ou indirectement de cet apocalyptisme ressort, en dernière analyse, de cette même origine. (La *Préhistoire du Christianisme* de Charles AUTRAN.)

— 28 —

(membres de la caste sacerdotale de l'Iran) qui viennent Béthiém apporter leurs offrandes et leurs hommages à l'enfant divin, réalisant une prédiction de Zoroastre.

*
* *

Ce sont les mouvements des peuples caractérisés par les conquêtes, les invasions, les déportations, les migrations imposées par des bouleversements cosmiques ou par l'épuisement des ressources du sol, qui, dans les âges lointains, imposent l'interpénétration des croyances, des coutumes, facilitent les échanges culturels et religieux, et favorisent le travail d'élaboration des civilisations.

Les mouvements sont amples et couvrent de longs espaces. Les fleuves humains qui sillonnent le continent, drainent d'humaines substances sur leur parcours. Ainsi, les populations aryennes qui envahirent l'Inde et l'Iran, semblent avoir incorporé des grappes de populations descendues des régions septentrionales, les finno-ougriens, par exemple (1) qui occupèrent la Russie méridionale avant d'être entraînés plus au sud. Les Celtes progressent vers l'Orient, passent en Asie-Mineure, s'installent en Galatie, et en Galilée probablement. C'est pourquoi les juifs qui considéraient impure la province où vivait la famille de Jésus, déclaraient que rien de bon ne pouvait venir de Galilée. Les Achéens, pirates nordiques, abordent sur les côtes occidentales d'Asie-Mineure et s'y établissent ; ils cherchent même à s'installer en Thessalie où ils rencontrent des tribus venues de l'Occident de l'Europe

Au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, sous la domination assyrienne, le mélange des populations est considérable. De grandes déportations ont lieu. Le roi d'Assyrie procède la déportation en masse des victimes de la guerre. Dans le Zagros, la poussée aryenne continue, et l'élément iranien devient prépondérant. Quand Sargon II s'empare de Samarie, il transporte au loin la population d'Israël.

(1) Les populations venues de Russie, avaient une parenté linguistique avec les populations de l'Inde Préaryenne.

Les souvenirs historiques qui témoignent de ces faits abondent. Hérodote nous rapporte que : « la Lydie étant affligée par une grande famine, le roi partagea tous les Lydiens en deux classes et les fit tirer au sort : l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut pour chef le roi même ; et son fils Thyrrhenus se mit à la tête des émigrants. Les Lydiens que le sort banissait de leur patrie, allèrent d'abord à Smyrne où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles, et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Ils abordèrent en Ombrie, où ils bâtirent des villes qu'ils habitent encore sous le nom de Tyrrhéniens » (1).

Hérodote rapporte encore un autre fait qui marque combien les peuples se sont mêlés, combien les races ont été amenées à se mélanger : « Quand, pour la deuxième fois Babylone succomba sous la puissance des Perses, Darius, pour repeupler la cité dont les habitants mâles avaient étranglé les femmes afin de supprimer des bouches difficiles à nourrir pendant le siège, fit venir cinquante mille femmes étrangères. C'est de ces femmes que sont descendus les Babyloniens qui vivaient au temps de l'historien. » (2)

Le film qui se déroule, nous fait voir que tous ces peuples qui luttaient entre eux constamment, soumis enfin à l'autorité de la Perse Achéménide, ont été organisés en Satrapie, ce qui leur a donné une quasi unité qui s'est nourrie des meilleurs éléments de culture de chacun d'eux. Cette quasi unité politico-administrative fut favorable à l'hellénisation de ces contrées au temps de leur conquête par Alexandre le Grand. Mais Alexandre représente un mouvement de reflux que nous verrons tout à l'heure dans son rapide développement. Nous n'en sommes pas encore là. Le film nous impose son mouvement, et son développement chronologique. Observons-en le rythme.

Avec Cyrus que les juifs ont élevé si haut parce qu'il les a délivrés de la tyrannie des Assyriens, nous avons pénétré profondément en Asie-Mineure ; avec Cambyse, prince dur et cruel, nous allons jusqu'en Egypte et occupons Memphis. Mais laissons là l'Egypte,

(1) *Hérodote*. Cléo. Livre I, XCIV.

(2) *Hérodote*. Thalio. Livre III, CLIX.

pour l'instant, non pas que sa civilisation n'ait pas exercé une grande influence sur l'évolution des peuples méditerranéens, bien au contraire, ses sanctuaires ont attiré certains êtres d'élite de la Grèce, et de grands Grecs se sont fait initier aux secrets de la science que les

sanctuaires conservaient en dépôt. Pour des navigateurs comme les Grecs, l'Égypte était proche, alors que les Indes d'où leur parvenaient les échos d'un grand message qu'ils n'avaient pas encore déchiffré, étaient éloignées. Nous aurons, tout à l'heure, l'occasion d'en parler.

Le film nous entraîne vers l'Europe et nous fait voir dans un large panoramique, la variété de peuples qui se sont installés sur la côte Ouest de l'Asie-Mineure. Il en est venu de lointaines régions, les Achéens, les Celtes. Les Grecs qui sont le produit d'un grand mélange de peuplades — toutes de descendance aryenne, à ce qu'il semble — ont établi sur le littoral, des colonies prospères. La plus importante de ces colonies est l'Ionie. Les Ioniens se font particulièrement remarquer par leur génie que la mer a émancipé. Sur cette côte asiatique, plusieurs villes grecques se sont construites ; il sera même fondé, avec la bienveillante tolérance du Pharaon Amasis, dans le delta égyptien, une cité : Naucratis. Un autre peuple attire notre attention : les Phéniciens. Ces habiles navigateurs organisent les échanges commerciaux par voie maritime et, par ces échanges, diffusent la culture, diffusent les germes de civilisation qui écloreont sous d'autres climats.

Au temps archaïque, parmi ces peuples, la société était patriarcale. Elle groupait des familles que présidait le patriarche. Ainsi la maison de Priam groupait soixante-deux familles. Cette société évoluera bientôt. Au patriarcat, nous verrons succéder le roi qui devra justifier de qualités personnelles : la force physique, le courage, la sagesse, au besoin l'éloquence et la subtilité. Homère nous renseigne. Ulysse est un exemple de force, de courage, d'adresse et d'ingéniosité ; il est menuisier, charpentier ; il construit de ses mains son canot dans l'île de Calypso.

Mais nous voici en Europe. Déjà l'art persan nous l'avait fait pressentir, cet art riche d'invention, oriental et aryen, cet art, en effet, annonce l'Europe.

C'est en Europe que les Achéens maintenant nous conduisent. Traversons la mer Egée qui favorise les contacts, les échanges avec

l'éparpillement de ses îles. Mettons le pied en Europe où l'humanité va se disputer à elle-même la victoire, va tenter la conquête des trois mondes qui apparaissent dans la relation religieuse de l'Inde : naturel, humain, divin.

II

L'enfance de l'europe
et le message de l'asie

II

L'ENFANCE DE L'EUROPE ET LE MESSAGE DE L'ASIE

Après avoir passé sur le roc égéen du royaume de Minos, nous voici maintenant sur le sol escarpé du Péloponèse. Poursuivant notre voyage à travers le temps et l'espace, nous visitons l'Étolie, l'Épire, la Thessalie, la Thrace et la Macédoine, où nous trouvons, comme en Asie-Mineure, un témoignage de l'existence des Pélasges. Dans toutes ces régions, des éléments anciens de la race blanche voisine des Gètes, des Scythes et des Celtes, sont mêlés à des Phéniciens, à des transfuges de l'Asie. Les Achéens rencontrent les Doriens, envahisseurs qui descendent vers le Sud où ils fondent la ville qui sera plus tard leur capitale : Sparte.

Sur les côtes de Thrace et de Macédoine, les mines d'or et d'argent sont exploitées. Dans l'intérieur, les terres se cultivent. Une vie intense se manifeste. Tout cet ensemble de peuples qui prennent possession de la péninsule et des îles, présente un mélange singulier à la fois chevaleresque et barbare. Un idiome musical et harmonieux, plein de sonorités ouvertes, se forme, fusion de nombreux langages, de Zend, de Sanscrit, de Phénicien et de Celte archaïque.

Cet état créatif qui porte l'empreinte de l'esprit, nous montre la puissance des forces qui poussent les hommes à s'opposer les uns aux autres, à se mesurer, à se fondre entre eux, pour enfin, se dépasser. Depuis le Kali-Youga, pour nous reporter à la tradition indienne, il semble qu'une énergie créatrice engage une race entière à passer par

— 36 —

les drames d'une longue épreuve pour mettre en œuvre les fondements d'un empire destiné à jouer un rôle important dans l'histoire du monde ; à jouer un rôle dans la direction spirituelle des peuples de la terre, d'un empire appelé à leur ouvrir les voies multiples du progrès dans les arts, dans les sciences, dans les techniques ; à faciliter la pénétration des mystères de l'individualité, pour amener l'homme à respecter en tout homme un individu qui est ce qu'il y a de plus digne en soi. Il semble qu'une civilisation puissante soit en gestation ; elle est en gestation ; elle se révélera bientôt ici, sur le sol que nous foulons, et ce sera le miracle grec. Mais, notre film ayant un grand métrage, ajoutons que ce miracle grec accompli, ne sera —

dans les limites de l'Hellade — que la préfiguration de la civilisation qui brillera sur le territoire entier de l'Europe enfin consciente de sa mission.

La mission de l'Europe s'inscrit dans son histoire. Elle a commencé parallèlement à un certain nombre de messages venus d'Asie, et qui se rapportent à des races aryennes, bien qu'ils aient été dispensés pour tous les hommes. A la même époque, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, trois messages rayonnent sur le vaste continent Eurasiatique : le message de Lao-Tseu qui s'adresse à l'Asie jaune, le message de Bouddha et le message de Pythagore.

Le message de Bouddha adressé à des aryens, est plus spécialement destiné aux peuples de l'Inde. Il intéresse l'Inde Brahmaniste qu'il enrichira de son apport considérable pour faire de l'hindouisme ensuite, une doctrine spirituelle universaliste. Cette doctrine imprégnera le monde occidental de son influence, et le message deviendra clair pour les occidentaux qui découvriront alors, que les livres sacrés de l'Inde, offraient aux aryens, dès le début de leur histoire, la clé de leur destin. Les récits épiques du Mahabharâta, et les cosmogonies populaires des Pouranas qui renferment les plus vieilles traditions historiques de l'Inde, nous peignent la grandeur héroïque et l'esprit chevaleresque dans les Indes archaïques (1).

(1) Les Européens pourront découvrir dans la Bhagavad-Gîtâ, qui résume l'essentiel de la Sagesse indienne, ce qui leur est destiné, c'est-à-dire l'invitation faite à l'homme de s'ouvrir à la connaissance profonde de ses actes pour s'éveiller à sa gloire et à sa divinité. C'est l'ère des temps héroïques qui s'annonce, c'est l'ère des sacrifices. L'ère des temps où l'acte égoïste doit céder à l'acte totalement désintéressé. C'est la victoire de l'homme sur les forces telluriques ; la victoire de l'homme sur lui-même, le triomphe du divin.

— 37 —

Le message de Pythagore s'adresse aux aryens d'Occident. La loi de l'évolution travaille à la création de nouvelles structures offertes à de nouvelles aptitudes. Le type aryen d'Occident, l'Européen, est psycho-physiologiquement constitué pour passer les épreuves que les temps nouveaux vont imposer à l'humanité.

La Grèce est le foyer de propagation choisi.

La Grèce avait déjà été pénétrée par le chant d'Orphée qui portait les doctrines ésotériques de l'Inde et de l'Égypte dans les vieux sanctuaires de Kronos, de Zeus et d'Ouranos. Orphée, le Dorien au regard d'azur et à la chevelure blonde, de type celte (1) avait, treize siècles avant Jésus-Christ, triomphé de l'emprise que les Bacchantes exerçaient sur le peuple encore barbare. Les Bacchantes avaient fait prendre au culte de Bacchus, un caractère sanglant. Le délire bacchique était meurtrier et les sacrifices cruels. Orphée épura ce culte et transforma Bacchus en Dionysos céleste, symbole de l'esprit divin qui évolue à travers tous les règnes de la nature.

La grande tradition orphique exerça son autorité spirituelle à Delphes par le conseil des Amphyctions (2). Mais le temps qui porte atteinte à la création même qu'il a autorisée, qui dégrade toute chose, laissa dégénérer la doctrine. La doctrine n'était plus respectée. Les

divers états de la Grèce ne consentaient plus à soumettre leurs différends, plus nombreux que jamais, au conseil des Amphyctions. Les démagogues et les tyrans n'y auraient pas trouvé leur compte. Ils profitaient des discordes et de l'anarchie qui régnaient. Les prêtres pactisaient avec le pouvoir politique pour en tirer des avantages personnels. Les mystères se corrompaient, comme aux Indes, à la même époque, la classe sacerdotale, par ses déviations et ses abus de pouvoir, corrompait la pure doctrine.

Aux Indes, alors que Bouddha apporte son sublime message, en Grèce, Pythagore apparaît pour rendre à la grande tradition, son plein éclat, mais en la transmettant comme les temps nouveaux l'exigent. Il apparaît, tout à la fois comme un prophète et un génial

(1) Les druides de la grande tradition étaient reliés à son message.

(2) Assemblée de grands initiés ; cour suprême et arbitrale qui permettait à la Grèce de réaliser son unité.

— 38 —

savant ; un esprit lucide qui tente le réajustement de la religion et de la raison. Par son action, il fait passer la haute Science dans les ordres laïques. Les esprits s'en imprègnent et une grande impulsion est donnée à l'évolution spirituelle de la Grèce. Sur la scène des valeurs intellectuelles et morales apparaissent de nouveaux flambeaux : Thalès, Solon, le législateur à qui Athènes doit d'avoir pu si parfaitement rayonner ; Pindare, le poète, Epaminondas, le héros, tous ceux qui préparent la voie à la grandeur que doit connaître le V^e siècle.

Les Grecs avaient fait de nombreuses colonies en Italic du Sud et s'étaient installés en Sicile. C'est en Sicile que Pythagore va fonder sa célèbre école de Croton où de nombreux disciples suivent bientôt son enseignement. Il enseigne que l'évolution est la Loi de la Vie ; le Nombre, la Loi de l'Univers ; l'Unité, la Loi de Dieu. Il enseigne tout ce qui peut être communiqué de la Connaissance qu'il a reçue en Egypte, et de la Connaissance qu'il a acquise à Babylone où Cambyse l'avait fait transporter lors de la prise de Memphis, pour y être interné avec une partie du sacerdoce égyptien. Il s'était trouvé là en contact avec les prêtres Chaldéens, des survivants du Magisme persan, héritier de Zoroastre, et des Juifs. Il avait confronté et approfondi les doctrines qui lui avaient révélé la permanence de la tradition à travers les systèmes particularisés pour les besoins d'une époque ou de groupes ethniques. Il avait pu discerner la lutte patiente de l'esprit dans le grand brassage des peuples que le bouleversement des guerres opérait. Les initiés défendaient la science qui était une encyclopédie véritable contre le pouvoir brutal des guerriers, contre le despotisme. Ils étaient étrangers par l'origine, ils étaient unis par la Connaissance qui était la cause commune pour laquelle ils luttaient.

Pythagore peut enseigner une science universelle et dispenser les fruits d'une expérience vive. Le succès de son école est si grand sous le rayonnement authentique de son Maître, qu'il suscite la jalousie et déchaîne la haine. Le Maître et de nombreux disciples meurent victimes de ce déchaînement ; mais quelques rescapés regagnent la vieille Grèce et

par eux, la doctrine est conservée. Les vers dorés de Lysis, le commentaire d'Héroclès, les fragments de Philolaüs et d'Archytas, transmettent l'essence de sa doctrine. Platon, dans le Timée, fait connaître la cosmogonie de Pythagore découverte dans le manuscrit qu'il a obtenu d'Archytas.

— 39 —

Ainsi l'ésotérisme n'est plus réservé à une classe sacerdotale aristocratique, mais est dispensé aux laïques qui le transmettent aux hommes dans l'exercice de leurs diverses fonctions.

*
* *

L'écran pâlit. L'image de la Grèce s'efface et, en surimpression, apparaissent maintenant des paysages sylvestres et les plaines de la Sythie. Des tribus celtes se mettent en route vers le soleil couchant où des Celtes, d'autres peuplades, les ont déjà précédés. Quelques tribus se détachent du gros de la nation pour descendre vers la Tauride ; certaines vont même jusqu'en Asie-Mineure. Les Celtes occuperont un vaste territoire. Ils sont entre la mer Noire et la mer Caspienne (1) et ils se déploient dans toute la largeur de l'Europe centrale, du Danube aux mers boréales ; ils sont en Esthonie (2). Ils vont ainsi jusqu'à l'Océan Atlantique. Le territoire qu'ils occupent comprend la Gaule, la vallée du Pô, le cours du Danube, l'Ukraine, et au sud, en Asie-Mineure, la Galatie. A propos du pays des Galates, rappelons-nous qu'en son temps, saint Jérôme, grand voyageur, déclare dans son commentaire de l'Épître aux Galates, que ces derniers parlent un dialecte celtique qui est à peu près le même que celui des gens de Trêves ; ne soyons pas étonnés de voir, dans notre film, des Celtes en Gaulée et en Ibérie.

D'après des navigateurs grecs, on trouve des Celtes d'assez bonne heure en Espagne (3). Ils sont en Irlande, en Grande-Bretagne. Vers l'an 800 avant Jésus-Christ, on les reconnaît possesseurs de mines d'étain occidentales. Deux nouvelles émigrations les font encore essaimer. Ils sont sur le Rhin, ils passent à travers le Palatinat et

(1) La parenté de la langue celtique et de l'indo-iranien se reconnaît à un vocabulaire commun (les *Celtes et l'expansion celtique* par Henri HUBERT).

(2) Tacite nous apprend que les Estoniens parlaient la même langue que les Bretons.

(3) Les archéologues nous révèlent la présence des Celtes au V^e et VI^e siècle avant Jésus-Christ, en Cantabrie, en Galicie, en Andalousie, et dans la province d'Almería.

le Hunsrück ; ils atteignent le Taunus, le Westerwald, le Vogels.berg. Ils s'arrêtent sur la ligne Haguenau, Rastatt, Stuttgart. D'autres descendent en Italie jusqu'aux Appenins. D'autres poursuivent leur route et s'installent en Illirye. Le sol de l'Europe, sur une vaste étendue, est foulé par ces hommes de haute taille, à peau blanche, blonds et belliqueux.

Ainsi disséminés sur un vaste territoire, les Celtes, comme les Grecs d'ailleurs, sont sans doute plus unis par une façon commune de penser et d'appréhender le monde, que par un sens national. Ils n'ont pas de fondations politiques à proprement parler ; ils ne créent pas un empire, mais en revanche, ils semblent avoir un rôle civilisateur évident. Ils sont industriels et savent cultiver la terre et exploiter les mines. Leur imagination est vive et leur curiosité très grande. Ils ont légué à la postérité leur cadastre, puisque, au temps de César, la Gaule est si bien cadastrée, que les arpenteurs du fisc romain embrigadent les arpenteurs gaulois, prennent des termes de leur vocabulaire pour leur usage, et prennent aussi leurs mesures : l'arpent et la lieue. Leur influence civilisatrice rayonne à travers la Germanie — où vivent des peuplades hyperboréennes proches parentes des Celtes — pour aller toucher les Balto-Slaves et les Finnois. Les peuplades germaniques qui vivent sur la rive droite du Rhin sont certainement apparentées aux Celtes par leur origine hyperboréenne (1).

Jetons un coup d'œil sur l'organisation sociale du peuple celte. Nous voyons que le pouvoir et l'autorité sont en parfaite harmonie. La hiérarchie des élites et la participation du peuple aux affaires publiques, indiquent que la société celtique est justement hiérarchisée et ordonnée : le chef de tribu est élu par les chefs de famille. Le chef de canton est également élu. Le pouvoir des chefs de tous degrés est subordonné au conseil des anciens et des assemblées extraordinaires du peuple. Mais au-dessus de tous est le collège des druides gardien de la haute science, et ce collège est hiérarchisé en trois grades : les ovates, les bardes et les druides.

(1) Il paraît probable que des éléments germains étaient mélangés aux contingents celtes qui vinrent guerroyer en Italie à la fin du premier âge de fer.

Il vient d'être dit que le collège des druides est gardien d'une haute science. Quel est donc le savoir des druides ?

Les Celtes se sont éparpillés sur tout le continent ; c'est épars que nous trouvons les éléments de leur doctrine ; ça et là avec grande attention. Mais rien de ce qui a été, rien de ce

qui est ne disparaît de la mémoire universelle. La vie garde toujours les traces de ce qui l'a illustrée. Cela permet aux Sciences d'enrichir le savoir des hommes.

Les druides, poètes, astronomes, théologiens, médecins, métaphysiciens, moralistes, jurisconsultes, philosophes, partagent leur temps entre la méditation et l'enseignement. L'enseignement des druides est oral. Il comporte un ésotérisme et un exotérisme. L'exotérisme s'appuie sur un support culturel qui est mythologique, et cette mythologie présente avec celle des Grecs beaucoup d'analogie. Par exemple : Camul est le Mars gaulois, dieu de la guerre ; Bel Héol, le guerrier aux cheveux d'or, est le roi du soleil qui réchauffe le cœur des braves, fait croître le blé, la vigne, et les plantes salutaires au corps de l'homme affaibli par la souffrance. Bel Héol n'est-il pas le Hélios grec, Apollon ? César dit dans ses commentaires que : « les Gaulois reconnaissent Mercure, Apollon, Jupiter, Mars et Minerve ». Mais les druides reconnaissent un Dieu Suprême : Esus. Les autres divinités semblent n'être que des génies. Esus n'a point de père comme Jupiter ; il ne connaît point la Fatalité au-dessus de lui. Il est le Jahweb des Gaulois. Là est le côté ésotérique de la tradition.

Une tradition se transmet aux hommes et s'inscrit dans les faits, dans les mœurs, dans les coutumes, dans les légendes, dans les chants des bardes. Dans les chants des bardes nous la retrouvons toute entière, Ainsi Diogène Laërce nous rapporte une triade celte dans la préface de sa « Vie des Philosophes » qui représente le fondement de la loi morale de ce peuple. La voici : « *Adorer les dieux, ne rien faire de vil ; exercer son courage* ».

Des Grecs et des Romains prétendent que les druides sont les dépositaires de la tradition pythagoricienne. Aristote va jusqu'à dire que la philosophie a commencé chez eux.

Que pouvons-nous ajouter qui ne soit pas trop aventuré ? Qu'il n'est pas téméraire de penser que les druides sont dépositaires avec

— 42 —

d'autres collèges, des sanctuaires égyptiens et indiens, d'une tradition dont l'universalisme apparaît dans des vestiges communs laissés par ces collèges ou sacerdoces.

Les monuments dressés sur la terre d'Europe par les Celtes, dolmens et menhirs, ne portent aucune inscription ou symbole traduisible. Les Celtes se sont fait une loi de ne modifier en rien les formes de la nature. Ainsi les druides observent un commandement semblable au commandement transmis par Moïse : « *Tu ne feras ni sculpture, ni image des choses qui sont dans le ciel, ou sur là terres ou dans les eaux, ou sous la terre ; tu ne les adoreras pas et ne leur rendras aucun culte.*

» *Si tu m'élèves un autel de pierres, tu ne le feras point avec les pierres taillées; si tu y mets le fer, il sera souillé.*

» *Tu élèveras un autel au Seigneur ton Dieu, avec des roches informes et non polies; et tu y offriras des holocaustes au Seigneur, ton Dieu.* »

Le film nous fait voir une image de la Scythie. Les Scythes, fils des Hyperboréens, élèvent, comme les Celtes, des menhirs à leurs aïeux.

Nous faisons beaucoup d'étapes au cours d'un voyage pour retrouver la source première d'une tradition, et nous ne la retrouvons pas. M. J. Reynaud observe que le commandement précité ne prescrit point l'application d'une loi nouvelle, mais une restauration de la tradition d'Abraham, qui n'est elle-même qu'une suite de celles de Nachor, de Tharé et d'autres patriarches de l'Asie Centrale (1). Dans la Gaule celtique et dans l'Asie centrale, une même tradition est respectée. Tradition commune à des membres d'une même famille éparpillée sur le continent. Ainsi le chêne qui joue un grand rôle chez les Celtes de l'Europe septentrionale, joue également un rôle important chez les Aborigènes de la Grèce et de l'Italie (2).

Écoutons encore ce qu'enseignent les druides. Ils enseignent tout d'abord qu'il y a trois unités primitives, et, de chacune, il ne saurait y avoir qu'une seule : *Un dieu, une Vérité, et un point de Liberté* ; c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

(1) *Encyclopédie nouvelle*. Art Druidisme.

(2) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, de GOBINEAU.

Trois choses procèdent des trois unités primitives : *toute vie, tout bien et toute puissance*.

Il y a trois cercles de l'existence : *le cercle de la Région-void* (ou de l'infini), où, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant ni de mort et nul être que Dieu ne peut le traverser ; *le Cercle de Migration* où tout être animé procède de la mort, et l'homme le traverse ; et *le Cercle de Félicité* où tout être animé procède de la Vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

Au moment de sa création, l'être est inconscient. Il est dans les ténèbres, enveloppé dans la Nature et soumis à la Nécessité. Il monte des degrés successifs de la matière inorganique, puis organisée. Sa conscience s'éveille enfin. Il est homme.

Une triade dit : « Trois choses sont primitivement contemporaines : *Dieu, la Liberté et la Lumière* » (1)

Avant l'apparition de l'homme, la création n'était soumise qu'à la fatalité des lois physiques. L'homme inaugure en ce monde le grand combat de la liberté contre la nécessité du bien contre le mal. Le duel veut imposer sa loi d'action et de réaction. La liberté permet de s'en affranchir. Par la connaissance, l'homme peut juger et choisir. Par la perte de la mémoire à la mort, l'être est délivré du mal, mais non des effets du mal. Le mal est une

diminution d'être et demande réparation. L'être qui a fait le mal retombe dans une vie moindre. Il s'incarne de nouveau. Mais l'homme qui a fait des progrès vers la connaissance et le bien, a augmenté son être à la mort et il va vers le cercle du bonheur, le monde lumineux.

Cependant dans la destinée des morts, il faut tenir compte que sur le chemin qui conduit au cercle du bonheur, est une station réservée à l'expiation outre-tombe des erreurs. La doctrine du purgatoire est essentiellement druidique (2)

(1) Le Mystère des Bardes de l'île de Bretagne (l'ordre des Bardes qui avait survécu aux druides, garde leur esprit et le fond de leur croyance). Ce qui est rapporté ici était enseigné dans les collèges bardiques et dans les sociétés -secretés.

(2) Le purgatoire de Saint-Patrice en Irlande, était un centre druidique où se célébraient les mystères relatifs à la destinée des morts.

Henri Martin rapporte dans son Histoire *de France* : « A l'instant où elle

— 44 —

Par cet enseignement, nous découvrons le bien qui rattache les druides à la tradition orphique qui, elle aussi, décrit les aventures de l'âme humaine dans la création ; ses luttes sur les voies de l'évolution, ses incarnations successives pour se purifier. Régénérée, elle ira après sa mort corporelle, au séjour des bienheureux, mais celle qui se sera dégradée dans la chair, recommencera une existence nouvelle dans le corps d'un être humain, et, si sa dégradation est trop grande, dans celui d'un animal.

N'est-ce pas aussi ce qu'enseigne Pythagore ? Et ce qu'enseigne Pythagore, par ailleurs les druides ne l'enseignent-ils pas quand ils professent une philosophie des nombres, une mystique de certains nombres qui correspond à la reconnaissance du principe d'une harmonie universelle ?

Ils connaissent la vraie position du soleil au centre de notre système planétaire.

Un chant attribué à Taliésin dit : « *Je demanderai aux bardes du monde, qui soutient le monde pour que, privé de support, il ne tombe pas; et s'il tombe, quel est le chemin qu'il suit ? Mais qui pourrait lui servir de support ? Quel grand voyageur est le monde ! Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure tranquille dans son orbite ; et combien la forme de cette orbite est admirable pour que le monde n'en tombe dans aucune direction ?* »

Les druides connaissent la rotundité de la terre. Hérodote parlant des Hyperboréens, fait cette réflexion : « *Pour moi, je ne puis m'empêcher de rire quand je vois tous ceux qui décrivent le tour de la*

entre dans Gwynfyd (le cercle du bonheur), la créature voit au crépuscule d'Abred, succéder la pleine lumière du ciel ; ses instincts, ses réminiscences, ses pressentiments s'éclairent ; elle ressaisit le souvenir de toutes choses, jusqu'à son éclosion première au fond de l'abîme; son génie propre, sa mémoire primordiale, sa véritable essence, lui sont pleinement révélés. La pleine connaissance lui rend désormais le mal impossible et la mort inutile. Elle entre dans une nouvelle série d'états successifs — procédant de la vie et non plus de la mort — série de progrès qui n'auront point de fin, où chaque être développera sa vocation propre, sa qualité prédominante, en participant des qualités tous les autres êtres, éternité mobile et perfectible, toujours aspirant sans jamais se confondre à l'éternité immuable de Dieu, qui seul ne change pas et ne connaît pas de succession. »

— 45 —

terre, sans qu'aucun d'eux mette la moindre raison dans ses explications : ils prétendent que l'Océan environne la terre et que celle-ci est ronde comme une boule qui avait été travaillée au tour » (1).

Les hyperboréens dont Hérodote nous entretient sont des Celtes. Les druides ont une connaissance des phénomènes matériels des cieux qui témoigne de la profondeur de leur science. Le poète latin Lucain s'écrie : « *O druides ! vous qui habitez des retraites sacrées dans la profondeur des bois, vous seuls savez ce que sont les dieux et les puissances du ciel, ou vous seuls l'ignorez ! S'il faut vous croire, les ombres ne vont pas chercher les demeures silencieuses de l'Erèbe ni les pâles royaumes du Dieu de l'abîme. Le même esprit régit d'autres organes dans une autre sphère. La mort est le milieu d'une longue vie.* »

Avec leur métaphysique de la mort, les druides apportent au monde la nostalgie du Ciel : le Ciel est le Père, la Terre est la Mère. Le père féconde le sein de celle qui est son épouse et sa fille, et l'homme est le fruit de ces épousailles. Ainsi, un faiseur de lais bretons, du Moyen-Age, qui a gardé un fond d'esprit druidique indestructible, présente dans l'esprit druidique, cette ballade :

« Une jeune orpheline, Gwendola, est mariée malgré elle, par une marâtre : la nuit des noces, son frère de lait, disparu depuis six ans, vient l'enlever sur un cheval blanc.

— Que nous allons vite, mon frère !... Que je suis heureuse auprès de toi !... Que ton cheval est souple et ton armure brillante !... Je te trouve bien grandi, mon frère de lait ! Je te trouve bien beau !... Est-il encore loin ton manoir ?

— Tiens-moi, tiens-moi toujours bien, ma sœur. Nous arriverons tout à l'heure... Tiens-moi toujours bien, ma sœur, nous voici tout près. N'entends-tu pas les sons perçants des joyeux sonneurs de nos noces ? Il n'avait pas fini de parler que son cheval s'arrêta... Et ils se trouvèrent dans une île où une foule de gens dansaient, où garçons et belles jeunes filles, la main dans la main s'ébattaient. Tout autour des arbres verts chargés de pommes (fruit mystique des druides) et derrière, le soleil levant sur les montagnes. Une petite

(1) Hérodote, Melpomène. Livre IV.

fontaine claire y coulait : des âmes y buvaient et revenaient à la vie. La mère de Gwendola était avec elles, et ses deux sœurs aussi. Ce n'était là que plaisirs, chansons, et cris de joie. Le lendemain, au lever du soleil, des jeunes filles portaient le corps sans tache de la petite Gwendola de l'église blanche à la tombe. » (1)

Cette ballade druidique illustre une croyance profonde entretenue dans le peuple. Une croyance est toujours la déviation d'une révélation. Il est dit par là que l'Intelligence vivifiée par la Foi, percevant une réalité immatérielle, une réalité impondérable, tente de transmettre une image transposée de cette réalité. Cette transmission donne vie à une croyance en cette réalité, sans perception directe de cette réalité. La croyance prend un aspect formel qui se fige. La forme subit les attaques du temps qui en dégradent la pureté originelle. La croyance alors, qui ne passe pas par l'épreuve de la méditation régénératrice, porte les hommes aux tragiques erreurs des fausses interprétations et aux excès qu'engendre le fanatisme. La représentation de la vie post-mortem que se font les Gaulois, la joie, les délices qu'elle promet, les entraînent à mépriser la mort, c'est-à-dire mépriser la vie. C'est ainsi qu'on brûle vifs le cheval, le chien, l'esclave de l'homme défunt avec son corps, pour qu'il les retrouve de l'autre côté de la tombe. Couramment des hommes dévoués à leur chef se suicident pour ne pas les quitter. On ne craint pas de sacrifier des vies humaines aux Dieux. Les Druidesses qui pratiquent des rites interdits à l'œil des hommes et célèbrent des mystères pareils à ceux de Samothrace et d'Eleusis peu à peu, font prendre au culte un caractère sanglant. Elles y introduisent, tout comme nous avons vu faire les bacchantes, les sacrifices humains (2) Les druides, gardiens de la haute et pure Tradition, doivent entreprendre une lutte sévère pour détruire ce culte barbare.

L'harmonie des hautes civilisations qui témoigne d'un équilibre entre les forces telluriques vampirisantes et agressives et les énergies

(1) *Le Villemarqué*. Barzaz Breiz, t. I., p. 279

(2) Ces mœurs cruelles — dégénérescence de traditions — proviennent des mélanges de race faits entre blancs et éléments dégradés de la race noire. Les noirs étaient amateurs fervents de sacrifices humains faits aux dieux pour gagner leurs faveurs. Des mères s'exaltaient à la vue de leur enfant brûlé vif sur l'autel d'un Dieu.

spirituelles cosmiques, est attaquée constamment par les forces vampirisantes qui cherchent leur expansion dans la cristallisation des formes qui paralyse l'esprit. Et quand alors, les

réactions telluriques qui dominent l'homme s'attaquent à l'esprit pour glorifier la lettre, quand la forme réfléchit le trouble et les passions de l'adorateur, il vient toujours un moment où la dégradation étant à son comble, une manifestation du Verbe est attendue pour rétablir la Tradition dans sa valeur éternelle de révélation divine. Une révélation intervient pour provoquer la prise de conscience de la Loi et des Principes.

Dans la Tradition gardée et transmise par les druides, il y a richesse de connaissance, haute vertu morale, souci de dignité humaine et de perfectionnement individuel, mais un principe est absent, et c'est le principe d'Amour, le principe qui tempère les activités de la Nature pour les humaniser et les sublimer à travers l'homme.

Ce principe est inconnu des Celtes, il est inconnu des Juifs et du Magisme Zoroastrien, mais il est pressenti par les Grecs. Platon, dans le « Banquet » fait mieux que de le pressentir, il en découvre l'expression de la Loi, la lumière de l'Inconditionnelle Beauté, de cette Beauté en soi qui défie la manifestation, et prépare ainsi la venue du message chrétien.

III

L'Europe et l'archetype hellenique

III

L'EUROPE ET L'ARCHETYPE HELLENIQUE

Les forêts celtiques ont disparu. La lumière ruisselle sur la pointe des vagues qui battent les capricieuses échancrures des côtes de l'Attique. C'est Eleusis, puis le Pirée qui apparaissent. Nous sommes revenus en Grèce où la discorde règne entre Sparte et Athènes. Nous apercevons l'aqueduc de l'Hymette que Pisistrate a fait construire, et nous voyons les Propylées de l'Acropole. Les Athéniens sont riches ; ils ont développé leur commerce, et leur trésor a été largement pourvu par l'exploitation des mines du mont Pangée en Macédoine. Ils ont de grandes ambitions qui portent ombrage à leur rivale, Sparte. Les Perses, profitant des discordes qui règnent entre les Grecs, ont mis la main sur l'Ionie. L'Ionie se révolte, mais la révolte est réprimée et Mardonios, gendre de Darius, monte une attaque contre la péninsule. Il soumet un certain nombre d'îles de la mer Egée, mais échoue près d'Athènes. L'alerte est vive, Athènes se sent menacée. Xerxès fait d'immenses préparatifs pour réduire ce peuple qui l'inquiète. Il a auprès de lui des Hellènes qui trahissent la cause de leur pays. Certains gardent la neutralité. L'heure est grave. Athènes sent qu'il faut défendre la liberté, l'individu et son autonomie, car la royauté de Perse est despotique. Athènes propose une coalition et accepte d'en laisser le commandement suprême à Sparte, sa rivale, qui possède les deux cinquièmes du Péloponèse. Trente et un Etats (petits Etats) se liguent et les coalisés remportent succès sur succès après l'admirable

— 52 —

épisode des Thermopyles. La masse formidable des Perses, l'énorme machine mise en branle doit céder sous l'action du génie individuel. L'homme triomphe de la force brutale. Le citoyen élu par un peuple conscient de sa mission, mène sa troupe à la victoire contre un adversaire que le nombre rend écrasant. Les troupes commandées par Léonidas, Miltiade, Thémistocle, Pausanias sont victorieuses, miraculeusement victorieuses.

Athènes, forte de ses vingt mille citoyens enthousiastes, est exaltée par le grand souffle du triomphe. Elle va donner la vie à l'Europe, la vie de l'Esprit, cela s'entend ; mais c'est la vie véritable celle qui honore l'homme, qui le rend conscient d'une réalité très haute. Elle va être la source soudainement jaillie du sol, où des générations et des générations d'Européens viendront s'abreuver.

Sous la pression de la nécessité. Athènes a rappelé tous les bannis. Athènes a fait l'Union nationale et cette Union détermine une nouvelle influence sur les institutions. Toutes les couches de la population sont mêlées et la démocratie règne sous l'administration de Périclès sans porter atteinte à l'aristocratie dont il est un authentique représentant.

C'est le grand siècle, le grand siècle parce qu'il est le siècle des grands hommes : stratèges, hommes d'Etat, orateurs, historiens, citons : Hérodote, Thucydide, Xénophon ; des grands auteurs tragiques et des auteurs de comédies, des artistes, des philosophes. Ces grands hommes ont reçu l'imprégnation du message de Pythagore. Ils ont compris que ce qui fait la grandeur de l'homme est la science désintéressée. Et les vingt mille citoyens, sous la direction des grands hommes, construisent une ville, une ville d'un modèle éternel. Périclès fait élever sur l'Acropole d'Athènes, le Parthénon qui a pour architecte Ictinos et pour maître de la sculpture, Phidias, et toute la science unie pour faire de l'édifice un chef-d'œuvre authentique consacré à la divinité. A la divinité est consacré aussi un art religieux, une poésie, et un théâtre religieux. Eschyle, qui s'est battu à Marathon et à Salamine, dans la bataille titanique que livrait un petit peuple à un grand empire a conçu le sens de la grandeur et de la gloire des hommes qui s'élèvent par le courage et le sacrifice à la mesure des demi-dieux. Apollon est son modèle ; le type du dieu nouveau qui règne au-dessus de tous les dieux parce qu'il incarne la beauté et le progrès moral que fait l'humanité. Le ciel

— 53 —

et la terre se confondent quand l'homme renonce à l'emploi mesquin qu'il fait de sa vie quotidienne. Sophocle, plus jeune, voit la fleur de sa vie éclore dans l'enthousiasme de la victoire. La tendresse, la pitié sourdent dans son œuvre. Il est pathétique et son pathétisme a le visage de la pureté. Et ce visage, il le donne à la grandeur de l'épopée qui a gonflé son adolescence. Mais si le génie se manifeste pour exalter la Beauté, comme cela ne s'est jamais encore vu, de mémoire d'historien, c'est qu'il y a le génie de vingt mille citoyens pour la contempler dans une vie collective intense. C'est qu'un peuple se révèle digne de la Beauté qui s'offre à sa contemplation. C'est à la Beauté que l'homme nouvellement s'identifie pour mesurer les profondeurs de la nature et du ciel. Pour cela, Zénon apporte la perfection de la logique et le perfectionnement de la démonstration mathématique, au progrès des définitions et des conceptions rigoureuses en géométrie. Puis règne une pléiade de philosophes : Mélissos, Empédocle, Anaxagore, Protagoras, Gorgias. L'atomisme hante l'esprit de deux penseurs : Leucippe de Milet et Démocrite d'Abdère. Dans leur œuvre, le pythagorisme est allié à l'idéal éléatique et la première physique corpusculaire est créée. L'ère scientifique est comme une aurore qui caresse le berceau de l'Europe naissante. L'œuvre de Démocrite porte la richesse de fécondes moissons égyptiennes, chaldéennes, perses et indiennes. Contemplerions-nous tant de grandeur en ce moment, si la grandeur n'avait pas été déjà ?

Socrate passe sur l'écran. Allons-nous l'oublier ? Non, certes. Le Sage a élevé le débat de l'homme avec lui-même à une grande hauteur ; peu d'êtres ont atteint le sommet qu'il a proposé au désir de perfection, et ce sommet n'est pas le plus haut, le terme ultime de l'ascension, si nous l'entendons bien nous dire ce que lui a révélé la pythagoricienne Diotime de Mantinée.

Socrate ouvre la voie du génie à Platon et à Aristote, les deux Maîtres qui s'incrivent à l'origine de la manière de penser de l'Occident. L'Europe connaîtra plus tard une vie renouvelée grâce à eux. Platon, dans ses dialogues, présente le mélange exquis de l'humain et du divin, et favorise la découverte du divin à travers toutes les particularités de l'humain qui contiennent toutes autant de caractères divins sous une perspective particulière. Aristote, né en Macédoine, attaché au sentiment du réel, fait prédominer le besoin de certitude dans la recherche. Pour cela, il offre un instrument en précisant les

— 54 —

règles de la discussion philosophique et il offre le syllogisme à notre souci de logique. Il sépare la morale de la mystique et de l'idéal, et souligne que la science de Dieu est enfermée en elle-même, et que l'homme doit chercher sa science dans le monde. Son Encyclopédie ouvre, pour plusieurs siècles, le trésor de la Connaissance. Macédonien, il est le précepteur d'Alexandre le Grand.

Mais si Athènes brille sans rivale sur le front de l'art, de la science, de l'esprit, la Grèce, malgré cela n'a pas réalisé son unité. Sparte ravage l'Attique. La peste décime la capitale. Les Grecs s'usent dans une lutte intestine qui tourne à l'avantage des Perses. La colonie grecque de la Sicile et du sud de l'Italie, qu'on appelle la Grande Grèce, s'épuise dans une guerre contre Carthage. La discorde épuise l'Hellade.

Socrate, qui a voulu entraîner ses compatriotes à lutter avec eux-mêmes, pour exalter l'esprit et sauver l'esprit, qui leur a enseigné l'art de s'interroger et de se découvrir, Socrate est accusé d'impiété et condamné à mourir.

Socrate n'est plus. Athènes est épuisée, avide de repos. C'est alors qu'une forte individualité va triompher de ses ennemis. La Macédoine s'éveille à la puissance. Philippe II de Macédoine, grec par l'éducation, le goût des lettres et des arts, barbare par ses violences et ses orgies, est un homme d'Etat habile, plein de ressources, de ruse et de hardiesse et d'une grande activité. Il enrôle tout son peuple dans l'armée qu'il organise en expert. Il extrait l'or de son sol et s'en sert pour corrompre. Démosthène le dévoile et durant vingt ans, use son éloquence à crier la gravité du péril qu'à ses yeux, Philippe II représente pour la Grèce qu'il voudrait voir groupée autour d'Athènes. Les Hellènes sont méprisants pour les barbares macédoniens. Ils négligent de prendre le péril au sérieux, et lorsqu'ils s'éveillent à la réalité, il est trop tard. Philippe II occupe la Thessalie. Aux champs de Chéronée, Athènes perd la partie : Philippe II la ménage et se fait décerner, au congrès de Corinthe, le titre de généralissime contre les Perses. La vraie Grèce n'est plus. Il reste la cité et l'esprit de la cité.

Philippe meurt assassiné. Alexandre, son fils, lui succède. A son avènement, les Thébains reprennent les armes. Alexandre est prompt. Il les somme de se rendre. Les Thébains refusent. Thèbes est rasée, le territoire est partagé, les habitants sont vendus. Cette répression achevée, Alexandre tourne ses regards vers la Perse. La Perse est riche,

— 55 —

apparemment puissante, mais son gouvernement doit s'appuyer sur les satrapes dont la fidélité est douteuse.

C'est alors qu'Alexandre fait la conquête de l'Asie-Mineure, de l'Egypte qui l'accueille comme un successeur des pharaons. Il fonde — pour illustrer ses victoires — la ville d'Alexandrie où le génie grec et le génie égyptien se rejoindront ; puis il envahit la Perse, et pousse la glorieuse aventure jusqu'à l'Indus.

Le roi Darius est mort ; il reste à Alexandre à réduire les Satrapes qui prétendent régner indépendants sur les satrapies dont ils avaient l'administration.

Alexandre triomphe sur toute la ligne. Il est le maître incontesté d'un vaste empire. La pompe orientale le séduit. Il a une cour nomade. Il est entouré de savants, d'artistes, de lettrés, de jongleurs et de courtisans. Il se constitue un harem et engage ses officiers et ses soldats à épouser des femmes perses. En un seul jour, à Suse, dix mille mariages sont célébrés. Sa gloire est immense. De partout lui sont dépêchées des ambassades. Il rêve de plus grands triomphes et tourne ses regards vers l'Europe qu'il a liée à l'Asie sur tout le territoire, où des peuples aryens ont, de nombreux siècles avant ce temps, apporté l'usage varié de leur tradition. Mais une fièvre maligne l'emporte à l'âge de trente trois ans.

Il a créé soixante-dix villes dispersées dans l'Orient.

Il a mêlé étroitement Macédoniens, Hellènes et Indigènes. La culture grecque pénètre profondément chez les orientaux et les orientaux exportent en Occident, des idées neuves et des richesses. Ces échanges favorisent une certaine perméabilité entre l'Orient et l'Occident du monde Indo-Européen, deux parties de ce monde qui ne seront jamais entièrement étrangères l'une à l'autre.

Après la mort du conquérant, l'empire se démembre. Les généraux ambitieux d'Alexandre reconnaissent un roi, mais ils se partagent dignités et provinces. Le pouvoir central est sans autorité. Finalement, les généraux se proclament rois, et il y a trois royaumes qui subsistent après cette grande confusion, en Europe, en Afrique, en Asie. Trois Etats hellénistiques. Ces souverains propagent l'hellénisme. Pergam et Rhodes deviennent deux centres de civilisation.

En Egypte, la civilisation gréco-égyptienne devient brillante. Les savants lettrés trouvent une énorme quantité de papyrus pour enrichir

leurs connaissances. Alexandrie se développe et devient la cité de l'intelligence en même temps que du négoce.

Mais retournons en Europe qui rappelle toujours notre attention. L'Europe est un foyer d'attraction qui correspond sans doute à un développement particulier de l'Histoire du Monde vers son destin. L'Europe a sa mission à remplir. Sa mission ne peut correspondre qu'à l'expression du génie des peuples qui se croisent sur son territoire.

La Grèce d'Europe ne peut pas survivre bien longtemps à son esprit d'intrigue devant la puissance qui se lève à l'Occident et qui vient de subjuguier la grande Grèce qui comprend la Sicile et le sud de la péninsule italienne. Cette puissance ne tarde pas à vaincre les Macédoniens et à morceler la Macédoine. Corinthe, la plus riche ville de la Grèce est anéantie.

Le citoyen grec est désemparé. L'idéal civique s'affaiblit. La vie collective perd de son éclat. Les brillantes disputes sur l'Agora ne sont plus qu'un souvenir. Le citoyen grec demande un principe de conduite à la philosophie que lui offre les ressources de deux écoles : l'école d'Epicure, et celle des Stoïciens. L'Epicurien est Grec d'esprit et de race. Il se détache de la cité avec une élégance raffinée. Le Stoïcien est fortement dominé par l'esprit sémitique ; il admire l'effort et le couronnement de l'effort chez le puissant, le bâtisseur d'empire. Deux doctrines s'affrontent, toutes deux dogmatiques par leur intransigeance. Le refus de tout asservissement fait rechercher une voie de libération. L'influence des ascètes indiens fait préconiser le renoncement, le dépouillement, la *lutte contre les choses dans l'exercice de l'intelligence*. Le scepticisme naît aussi pour se rencontrer avec des héritiers de l'Académie platonicienne. Une doctrine de salut est recherchée. L'esprit hellénique tente une synthèse avec les religions orientales, puis restaure les anciennes philosophies par le néopythagorisme et le néoplatonisme. L'esprit recherche, et l'esprit attend un nouveau message.

En art, Athènes ne crée plus, mais son œuvre survit et trois foyers d'art brillent : l'un avec l'école de Pergame, le deuxième avec l'école de Rhodes, et enfin, le troisième qui révèle l'art alexandrin.

L'Hellade perd tous les avantages de la puissance matérielle, toute l'armature de cette puissance, mais, en revanche, elle retrouve une

influence morale prodigieuse qui ne fera que croître. Les vainqueurs deviennent ses élèves et ses disciples dans le champ des arts et des idées. La Grèce a ouvert une voie triomphale aux sciences ; notons ses travaux dans les mathématiques pures : arithmétique et géométrie ; la physique et la chimie ; la médecine et la chirurgie. Dans la science juridique, elle a jeté les premières bases du droit des gens, institué le jury. En économie, elle a innové des procédés de banque, de crédit et d'échange qui ont favorisé le commerce international. Le commerce a servi de véhicule à la culture et a aidé à l'interpénétration des civilisations.

La Grèce a éveillé l'intérêt qu'il fallait attacher à la vie psychique de l'homme. Elle a placé l'humain au centre du monde pour en faire le point d'origine de ses créations. Elle a rendu, par cela même l'homme conscient de sa dignité, de sa valeur spirituelle, de sa mission. Elle a étudié avec passion sa nature physique et morale. Elle l'a rendu indépendant et libre. Elle l'a rendu maître de sa destinée.

*C'est aux humains, dont la race est divine,
à discerner l'erreur, à voir la vérité. (1).*

(1) Vers dorés de Pythagore (trad. Fabre d'Olivet).

IV

Les grands empires d'Europe

IV

LES GRANDS EMPIRES D'EUROPE

1

L'empire romain

Nous quittons les terres helléniques pour marcher toujours vers l'Occident. Nous assistons à la naissance de Rome qui connaîtra la gloire de porter le flambeau de la puissance et de la civilisation. Rome est, tout d'abord, un territoire rempli de marécages où sévissent la malaria et des fièvres malignes. Les Etrusques, originaires de l'Asie-Mineure, compagnons de Tyrrhénéus le Lydien, dont nous avons rapporté l'aventure (1) séjournent sur les collines qui avoisinent le Tibre. Ils dominent les pays par ces hauteurs et se soucient peu de ce qui se passe sur le territoire insalubre où des proscrits, des pillards, pourchassés de tous lieux, des bandits de différents peuples sont venus chercher refuge. Les Etrusques craignent les Grecs et les Carthaginois puissants et organisés, qui pourraient envahir le pays qu'ils occupent, et non point ces bandes sans cohésion, sans organisation. Ce sont cependant ces bandes de toutes origines, qui fondent Rome dans le vase clos du Latium. Romulus est leur chef. Il est intelligent, hardi, génial. La situation géographique du Latium est privilégiée au cœur de la Méditerranée, sur la ligne mobile de l'évolution des peuples aryens. Donc, ces « sans patrie » sont une collectivité

(1) Les Etrusques étaient de race fondamentale sémitique.

sous l'autorité d'un chef qu'ils reconnaissent, et ils ont l'ambition de former un peuple. Leur collectivité est composée d'hommes qui voudraient fonder des foyers, mais ils n'ont pas de femmes pour satisfaire cette légitime ambition. Ils demandent aux Sabins, leurs voisins, de leur donner leurs filles en mariage. Ils essuient un échec et un affront. Romulus ne sourcille pas. Il projette d'organiser des jeux publics et invite les voisins à participer ces réjouissances. Les Sabins, fervents amateurs de ces distractions, viennent nombreux avec leurs femmes et leurs filles. Les jeunes Romains, à un signal convenu, se jettent sur les filles, les enlèvent, les entraînent dans leurs maisons et les épousent sur le champ avec toute l'ardeur présente que ces sortes d'épousailles exigent.

Les Romains ont pris femmes ; mais les Sabins indignés et furieux, leur déclarent la guerre. Hérodote prétend qu'il y a de la folie à se venger d'un rapt, et de la sagesse à ne s'en pas mettre en peine, puisqu'il est évident que sans le consentement des femmes, on ne les eût pas enlevées. Les jeunes Sabines n'étaient sans doute pas consentantes a priori, mais elles le sont a posteriori, puisqu'elles se précipitent au milieu des combattants et demandent la réconciliation et l'union des adversaires, l'union de leurs parents, de leurs frères et de leurs maris.

La paix est conclue, mais les Sabins se montrent exigeants. Ils prétendent imposer leurs conditions : un seul peuple sera formé sous l'autorité de deux rois : Romulus, le Romain, et Tatius, le Sabin. Les Romains doivent renoncer à leur nom, et recevoir celui de Quirites, nom des habitants de Cures. Les Sabins exigent encore que les enfants nés de ces unions réalisées par la violence, prennent le nom de leurs mères, les jeunes Sabines, et non celui de leurs pères, les Romains.

Les Romains acceptent sans récriminer toutes les conditions, et l'histoire de Rome commence par une histoire d'amour, car les Sabines offrent à leurs ravisseurs, leur amour, et les Romains, par amour pour elles, consentent à être humiliés.

Les épouses romaines, fières d'être aimées et respectées, fondent le foyer où nous verrons régner, souveraine, la vertu. C'est dans ce foyer que naît tout d'abord le sens de la grandeur et de la sublimité dont Rome montrera l'éclat. Et dans ces foyers, on élève de petits autels aux vertus domestiques.

Les Sabins donnent des terres en dot à leurs filles. Les Romains guerroient pour agrandir leurs possessions.

Le centre de l'Italie (1) est habité par des Ombriens, des Volques, des Samnites, des Latins, des Arcadiens, des Troyens. Ces peuples sont venus d'Asie et du Nord du Danube. Unis par des liens religieux, ils forment, peu à peu, une confédération.

Romulus et Tatius règnent donc ensemble, le premier sur le Palatin, le second, sur le Coelius. Tatius est tué dans une émeute. Romulus règne seul. Son successeur est le Sabin Numa, roi pacifique entre tous, homme sans ambition. A son élection, il faut le tirer de sa retraite à la campagne, où il aime à vivre, et insister beaucoup pour qu'il accepte la royauté. Il faut lui faire remarquer que bien régner, c'est servir Dieu (2) pour qu'il consente à recevoir les marques de la dignité royale.

Les rois qui se succèdent sont, pour la plupart, guerriers. Puis la république est fondée. Deux conseils se partagent les fonctions royales : le Sénat composé de patriciens, conserve les prérogatives qu'il avait sous la royauté.

Rome règne sur le Latium. Mais soudain, les Gaulois descendent en Etrurie. Les Romains se défendent courageusement et repoussent toutes les attaques. Consciente de sa force, Rome s'assure la conquête de la péninsule. L'ambition grandit au fur et à mesure que l'on conquiert. L'expansion nourrit le besoin d'expansion. Pour assurer sa sécurité, Rome ne peut laisser la Sicile sous une domination étrangère. La première guerre punique est déclarée. Après des alternatives de succès et de revers, Rome s'établit définitivement en Sicile, puis en Sardaigne et en Corse. Après une nouvelle invasion des Gaulois repoussée encore une fois, une deuxième guerre punique commence. Les Carthaginois (3) s'emparent d'une grande partie de l'Ibérie. Ils fondent Carthagène dont le port devient le rendez-vous de toutes les richesses du monde. Les Carthaginois ont à leur tête un grand

(1) L'étymologie du mot « Italie » est d'origine celte. On y reconnaît la racine celtique Talamh — terre par excellence.

(2) PLUTARQUE, *Vie des Hommes illustres*. Livre I.

(3) Les Carthaginois sont des sémites appuyés sur des éléments noirs (de Gobineau, déjà cité).

homme de guerre qui hait les Romains : Hannibal. Hannibal illustre les débuts de la campagne par de grands succès, mais ensuite il connaît de grosses difficultés. Un terrible adversaire vient de lui être opposé : Scipion. Scipion est un stratège génial qui ne livre jamais deux fois la même bataille. Alors que Hannibal est en Europe, Scipion débarque en Afrique et Carthage est vaincue.

L'Espagne tombe sous l'influence romaine ; puis c'est en Grèce et en Orient que la lutte se poursuit. La Grèce et la Macédoine deviennent une province romaine. Le roi Pergame lègue ses Etats au peuple romain, c'est la province d'Asie. La puissance de Rome devient immense, mais elle est constamment menacée par des invasions de barbares : Cimbres et

Teutons, venus de la région baltique et qui paraissent en province narbonnaise et jusqu'en Espagne. L'Italie dont les habitants représentent un grand mélange de races, est peuplée d'esclaves barbares.

S'il y a des guerres de conquêtes ou des guerres pour défendre l'Empire, il y a aussi des guerres civiles qui décident du pouvoir politique et entraînent des dictatures.

Rome, dans sa grandeur, connaît bien des vicissitudes. Le monde des hommes est le monde des conflits. C'est au milieu des luttes que l'homme se mesure à lui-même et triomphe parfois en succombant.

Un grand homme d'Etat qui est un homme de guerre, fait à présent son apparition sur la scène romaine : c'est Jules César. Dans toutes les fonctions qu'il assume, l'homme révèle son mérite et ses talents. Il est aussi grandement audacieux. A Rome, l'aristocratie travaille à assurer sa suprématie dans la République, Jules César s'appuie sur le parti démocrate.

Pompée, personnage puissant et valeureux, revient d'Orient où ses victoires ont mis au pouvoir des Romains : le Pont, la Bithynie, la Syrie et la Palestine. Il s'attend, à son retour, à recevoir tous les honneurs. Le Sénat se méfie des généraux victorieux. Il le reçoit froidement. Pompée se tourne alors vers César qui s'est allié à Crassus. Les trois hommes concluent un pacte et c'est alors le premier triumvirat. César reçoit le consulat et Pompée lui fait décerner le gouvernement des deux Gaules : Césalpine et Transalpine, auquel le gouvernement de l'Illyrie est ajouté.

— 65 —

Et c'est la guerre des Gaules, la lutte contre les Germains. César triomphe. Il organise, administre, pense un ordre et une politique, écrit et quitte la plume pour reprendre l'épée dès que surgit une menace. Pendant ce temps, Rome est déchirée par l'anarchie. La grande cité est dominée par un chef de bande Clodius qui est enfin assassiné. Un autre chef de bande lui succède : Milon. Cicéron est exilé. Pompée est violent et sans autorité. Crassus est parti en campagne contre les Perses. Il est massacré avec une partie de son armée. Pompée et César restent seuls. Pompée veut se débarrasser de son collègue. Il se met à la tête du parti conservateur et se fait nommer illégalement consul, sans collègue. Il fait aussitôt voter le retour de César et le licenciement de son armée. César recherche la conciliation. Il est prêt à se soumettre à ce qu'on exige de lui, à la condition toutefois que Pompée licencie également ses troupes. Celui-ci refuse. César passe le Rubicon, limite de sa province, avec 1500 hommes. Pompée se retire en Epire. César se rend maître de Rome et de l'Italie. Il bat les lieutenants de Pompée en Espagne ; reçoit, à son retour la soumission de Marseille ; puis, il attaque Pompée et le vainc à Pharsale. Pompée se réfugie en Egypte où Ptolémée le fait assassiner ; César se rend maître de l'Egypte qu'il organise sous la régence de Cléopâtre. Il comble tous les amis de Pompée qui se sont dispersés après sa mort, dans la campagne, et se les attache (1) : « *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu* », écrit-il au Sénat.

Rome, lasse de l'anarchie, cherche un maître ; elle acclame César, et César est dictateur. Tous les pouvoirs sont concentrés dans ses mains. Rome règne sur l'Italie,

l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie, la Macédoine, l'Achaïe, la Thrace, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte. Cette marqueterie représente un monde méditerranéen, foyer de civilisation.

L'aristocratie romaine élève une barrière entre Rome et les nations de l'Empire. César fait tomber cette barrière en renversant l'aristocratie. Il fait ainsi le monde entier romain. Un poète dit qu'il a réconcilié et confondu dans un même nom, tous les peuples de l'Univers.

(1) PLUTARQUE, « *Vie des Hommes Illustres* », *Vie de César*.

— 66 —

César gouverne avec clémence. Bien qu'il ait eu beaucoup d'adversaires, il ne prend, à leur égard, aucune mesure de représailles, au contraire, amis et adversaires peuvent collaborer avec lui. Il veut être gracieux et simple, mais il y a toujours quelque chose en lui qui inspire le respect. Les manières simples et pleines d'aisance qu'il affecte avec tout le monde, viennent d'une supériorité sûre d'elle-même. C'est ainsi qu'il écrit à Cicéron qui l'avait cependant combattu : « *Vous avez découvert toutes les richesses de l'éloquence, et vous vous en êtes servi le premier. A ce titre, vous avez bien mérité du nom romain, et vous honorez la patrie. Vous avez obtenu la plus belle des gloires et un triomphe préférable à ceux des plus grands généraux car il vaut mieux étendre les limites de l'esprit que de reculer les bornes de l'Empire.* »

Le monde antique est dur et cruel, et c'est la première fois que l'on voit, dans une action de cette mesure, luire un peu d'humanité.

L'héritage d'Alexandre a favorisé le pillage de contrées extrêmement riches, et les généraux romains ont fait la guerre pour leur propre compte, pour satisfaire leur avidité. Le Sénat a fermé les yeux parce qu'il y a trouvé son avantage. Mais ces guerres, par ailleurs, ont favorisé les progrès de l'esprit ou de sa parure. La langue grecque a pris une grande importance aux yeux des romains qui veulent jouir des avantages que la conquête apporte. Les bonnes familles romaines engagent des précepteurs grecs pour instruire leurs enfants. Le ton leur est donné par des familles illustres, les familles de Scipion et de Paul-Émile. Polybe révèle les prodigieuses richesses de la littérature et de la pensée grecques. Un esclave grec, homme de génie, Plaute qui parle le latin — appris dans les bouges — devient directeur de théâtre. Il adapte les comédies grecques au goût des romains, avec une verve de langage dont la drôlerie fait sa fortune. Il a plus de succès à Rome qu'Aristophane en Attique. Seul Molière, le supplantera. Mais la société aristocratique, les délicats, ne lui font point de succès, c'est Térence, un auteur de comédie, qui connaît auprès d'eux la gloire. La poésie est honorée par de grands poètes : Lucrèce et Catulle...

Les Romains occupent la Grèce pour être conquis par elle ; et les victoires romaines s'inscrivent au Grand Livre de l'Histoire en lettres grecques.

Mais revenons à César qui se montre hardiment novateur. Il renouvelle le Sénat, appelle à y siéger des Gaulois et des Espagnols. En associant Gaulois et Espagnols à la grandeur romaine, il accuse la marche de la civilisation vers l'Occident. Il appelle à la dignité de citoyens des hommes que l'on appelait jusqu'alors barbares. L'Italie reçoit, par la loi Julia, un régime municipal uniforme. Pour introduire l'esprit romain dans les possessions africaines et asiatiques, il fonde des colonies pour rendre de plus en plus sensibles et efficaces, les contacts humains ainsi que l'influence d'un mode de vie élégant et spirituel. César administre et gouverne avec la préoccupation de donner ces décisions, les limites de la mesure humaine. Avec adresse et subtilité, il introduit dans les provinces de l'empire le droit de cité, le droit latin.

Il prend des mesures sévères contre les abus des gouverneurs. Il améliore les impôts, la Justice. Il apporte autant de diligence dans ses réformes, qu'il mettait de rapidité dans ses actions guerrières. Il a d'immenses projets. Il forme le dessein de porter la guerre chez les Parthes ; il se propose de traverser l'Hycarnie, le long de la mer Caspienne et du Caucase, et de se jeter ensuite sur les Scythes, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie elle-même. Il veut l'empire romain entouré de tous côtés par la mer. C'est le monde aryen qu'il veut unifier.

Il projette aussi de faire de grands travaux. Il veut couper l'isthme de Corinthe : « ... *il avait même chargé Aménus de cette entreprise, dit Plutarque, et celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même et irait jusqu'à Circeum pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine, et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pontin dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils mondiaient en des campagnes fertiles qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs* ».

Mais il ne peut achever son œuvre — bien, comme dit Suétone, qu'il ait projeté beaucoup de choses grandes. Ses ennemis qu'il a chargé d'honneurs et pour qui il s'est montré clément, des ambitieux déçus et des républicains fanatiques et réactionnaires, montent un complot et le tuent le jour des Ides de Mars.

Les honneurs divins sont rendus à César, et le Sénat décrète que rien ne sera changé aux ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature.

Le désordre règne à Rome. Octave, fils d'un chevalier et d'une nièce de César, héritier de celui-ci, se présente pour recevoir les biens qui lui sont dévolus par cet héritage. Il accuse Brutus et Cassius du meurtre de César et pose sa candidature à la place du tribun qui vient de mourir.

Octave révèle peu à peu son ambition, Comme César, il passe le Rubicon. Il entre dans Rome à la tête de dix-huit légions. Nommé consul par le peuple, il devient finalement empereur après avoir reçu le titre sacré d'Auguste.

C'est sur l'œuvre de César qu'il appuie son pouvoir. L'empire est à son apogée ; l'ordre règne. Virgile, Ovide, Horace chantent les louanges d'Auguste. Ce sont des voix qui peuvent porter la gloire dans les profondeurs de l'avenir. Octave domine ses successeurs parmi lesquels il faut compter Néron de funeste mémoire. Les Antonins ouvrent une période de grandeur humaine qui se signale par des bienfaits. Trajan qui est Espagnol, exerce un pouvoir bienveillant. Il institue un système d'assistance aux enfants pauvres ; il vient en aide à la petite propriété agricole. Il dote Rome d'un nouveau forum avec des bibliothèques, une basilique et la colonne célèbre où sont retracées les scènes de la campagne contre les Daces. Il fait de grands travaux, agrandit et creuse les ports d'Ostie, d'Ancône, de Civita-Vecchia, jette un grand pont sur le Danube. De la Dacie conquise, il fait un pays romain en le peuplant de colonies. C'est la Roumanie.

Son successeur Adrien, Espagnol comme lui, est également ami du bien public. Ce n'est que sous son règne que les sacrifices humains sont abolis à Rome officiellement.

Nous comptons encore Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle le plus vertueux des empereurs, qui laisse à la postérité, l'admirable livre des Pensées, ce livre renferme toute la sagesse de son esprit philosophe.

La période des Antonins est la plus heureuse de l'Empire.

Depuis l'Empire, la littérature connaît des temps nouveaux. Les poètes sont recherchés. Auguste protège les écrivains dont Mécène et Pollion s'occupent.

— 69 —

Qu'il nous suffise de citer les grands noms de l'époque : Virgile, le plus grand ; Horace, Tibulle, Properce, Tive-Live, Vitruve, Sénèque le Rêtheur, Phèdre, Juvénal, Martial, Lucain, Sénèque le philosophe ; Tacite, Pline l'ancien, Pline le jeune, Quintilien, Pétrone, Apulée, Epictète et il faut citer aussi l'empereur Marc-Aurèle.

Après les Antonins, commence insensiblement la décadence de Rome et de ses provinces.

Les militaires sont maîtres de l'Empire qu'ils mettent aux enchères. Beaucoup de princes étrangers provoquent la dégradation de l'esprit national. Le pouvoir est instable. Les

Barbares s'agitent sur toutes les frontières et se mettent en marche. Les provinces doivent assurer leur défense, et certaines se donnent des empereurs particuliers. Il y a des empereurs de toutes les origines : Africains, Gaulois, lilyriens...

Avec Dioclétien, l'empire est partagé entre deux Augustes. Dioclétien a la partie orientale de l'empire avec Nicomédie pour capitale. Cette partie comprend la Thrace, l'Asie et l'Egypte, son César Galère gouverne l'Illyrie, les provinces danubiennes, l'Achaïe avec Sirmium pour résidence. Maximilien a l'empire d'Occident avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique ; tandis que son César, Constance Chlore, a la Gaule, l'Espagne et la Bretagne. Cette division permet la défense de l'empire où de nombreuses révoltes appellent la vigilance du pouvoir à de rapides interventions.

Cette trétarchie est unie et efficace tant que la forte personnalité de Dioclétien en est le ciment. La succession inaugure de nouveaux drames : Galère et Constance Chlore prennent le titre d'Auguste avec, pour Césars, Maximien Daïa et Sévère.

Galère ne voulant pas que Constantin, fils de Constantin Chlore, succède à son père, c'est une période de guerres civiles qui commence. Enfin, après bien des luttes, Constantin est maître de l'Occident. Licinius tient l'Orient. Au lieu de s'entendre, Constantin et Licinius se battent. Ce dernier est vaincu. Un grand changement bouleverse l'empire : la capitale d'Occident est transférée en Orient. Rome est trop éloignée des frontières. Constantin qui se montre sympathique au christianisme, n'aime pas la Rome païenne et hantée par une aristocratie oisive. Il transporte son centre dans l'ancienne Byzance où une nouvelle ville se bâtie ; Constantin achève de grandes réformes administratives

— 70 —

commencées par Dioclétien. Il combat les barbares et met fin aux persécutions et fonde la liberté de conscience. Il reconnaît le christianisme comme religion d'Etat, et convoque à Nicée, un concile œcuménique pour fixer le dogme et régler la discipline ecclésiastique.

Après sa mort, l'agitation des barbares et les guerres civiles désagrègent l'empire romain. Les hommes qui aspirent au pouvoir s'entregorgent : frères, cousins et étrangers.

L'Empire s'effondre. L'art et la littérature sont décadents. Cependant, en art comme en toute chose, les Grecs ont été les initiateurs. Rome ne s'est ouverte réellement à la Beauté qu'après que les grands Romains eurent été éblouis par la Grèce, la Macédoine, l'Asie-Mineure. A partir de ce temps, architecture et sculpture connaissent des périodes de splendeur ; mais avec la fin de l'Empire, l'art perd de sa grandeur et de sa magnificence.

En ce qui concerne la religion, le monde romain ne se distingue pas par une grande flamme mystique ou dévotionnelle, bien que le culte officiel soit respecté et plus respecté encore le culte privé traditionnel. Mais cette observation scrupuleuse du culte est, surtout, affaire de coutume et de superstition. A partir de l'Empire, le culte de Rome et des empereurs devient religion d'Etat. L'histoire religieuse se trouve liée à l'histoire politique. Mais le

contact avec l'Orient, la révélation d'une grande tradition, favorise un syncrétisme religieux qui laisse une voie ouverte au christianisme dans le démantèlement de l'Empire.

La puissance romaine n'est plus, mais Rome a apporté son tribut à la civilisation européenne. Son tribut prend un caractère humaniste organisé parce que Rome est l'héritière de l'hellénisme. Une grande œuvre a été accomplie pour la mise en place d'une élite cultivée qui doit fonder les assises d'une société. Cela concerne d'abord l'enseignement qui, au temps des rois, était de niveaux trop inégaux. Les rétheurs n'étaient pas toujours hommes de valable culture. Auguste et Tibère ouvrirent pour l'élite, l'accès aux honneurs, ce qui produisit de bien heureux effets et une juste émulation. L'autorité, depuis lors se soucia de l'enseignement et lui accorda un vigilant intérêt. Aux II^e et III^e siècles, l'Etat mit la main sur lui, non pas dans l'intention de lui enlever sa liberté, mais pour le favoriser. Vespasien lui accorda des subventions ; Adrien créa des écoles ; Marc-Aurèle et Alexandre Sévère se préoccupèrent de créer des chaires d'enseignement technique,

— 71 —

de médecine, et délivrèrent des bourses d'étude, et c'est ainsi que se formèrent les universités qui, plus tard, connaîtront à Paris, une grande célébrité.

Un autre aspect du tribut que Rome a consacré à la civilisation est d'ordre législatif et juridique. Le droit romain est raison écrite, dit-on. A Rome, jusqu'à l'établissement achevé des grands codes impériaux, la législation a été en continuelle évolution, depuis les coutumes appliquées au temps des rois, jusqu'à l'organisation des systèmes des colonies et des concessions graduées du droit de cité. Au droit quiritaire, s'est substitué un droit fondé sur des principes philosophiques.

Rome, par sa langue, écrite pendant longtemps, a laissé à l'Europe un précieux véhicule à la Science, à la pensée, à la vie spirituelle chrétienne. Elle a contribué, surtout à partir de César, à mettre en ordre et en harmonie, les sociétés humaines dans la constitution des nations. Elle a créé le citoyen pour acheminer l'homme vers une libération plus haute dans la prise de conscience des responsabilités qui lui incombent. Et nous devons reconnaître que chaque conquête romaine a servi à accélérer toujours plus nettement la marche de cette partie du continent, de ce monde occidental européen, vers l'universalité qui semble pour lui, être un but, une fin grandiose dans l'épanouissement du génie de la race indo-européenne.

L'Empire est décadent. Un nouveau monde naît. Assistons à sa naissance.

IV

LES GRANDS EMPIRES D'EUROPE

2

L'empire de l'esprit et de l'amour

Alors que Rome s'étend pour étreindre les terres méditerranéennes, fonder ce monde méditerranéen jusqu'à ses extrêmes limites, nous voyons apparaître sur une humble terre qu'Israël méprise, le signe d'une résurrection spirituelle. Au firmament divin, brille une étoile que tout l'Occident devra contempler ; une étoile qui lui permettra de régler sa marche vers la réalisation d'une civilisation où l'Esprit trouvera son triomphe. L'étoile a un rayonnement tendre. Cette étoile est une âme divine qui porte un message d'Amour. Cette âme divine offre au regard la beauté d'un visage d'homme. L'homme porte la couronne glorieuse du sacrifice, car pour transmettre son message, il doit soulever la colère d'un monde sacerdotal qui se veut tout puissant. Ce monde sacerdotal prétend rester maître d'un peuple soumis aux forces telluriques. Par la bouche des prêtres, Yahweh tonne, vocifère, réclame l'extermination de l'occupant, la possession des biens de ce monde et la suprématie de la nation juive. Jésus, l'homme divin, fait scandale auprès d'eux lorsqu'il dit : qu'il faut donner à César ce qui revient à César, et Dieu ce qui est à Dieu. Il fait scandale quand il dit : qu'il faut aimer son ennemi ; qu'il faut tendre la joue droite, quand on vous frappe la joue gauche. Il fait scandale quand il guérit l'aveugle de naissance. Il fait scandale quand il rappelle la divinité de l'homme accompli. Il fait scandale quand

— 74 —

il relève la femme adultère. Il fait scandale quand il donne à la mort du corps son caractère de transition de la vie de l'esprit. Il fait scandale parmi les morts-vivants, parce qu'il porte la vie éternelle, parce qu'il est la vie qui est la lumière des hommes. Il fait scandale...

L'outrance même de la réaction génère l'inquiétude et la perplexité ; et Paul de Tarse qui persécutait les adeptes du Christ, est soudainement foudroyé par une vive clarté. Il perçoit dans une lumière fulgurante, la grandeur du message que le Christ a transmis et que Jésus a sanctifié par son supplice consenti.

Jean, l'apôtre préféré de Jésus, médite sur la profondeur de ce message qui apporte une sublimation de la grande tradition dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les apôtres répandent la parole, mais le dernier venu, Paul de Tarse, saint Paul, sera le grand semeur ; l'esprit universel que la vérité vient de féconder.

Pierre, imbu de dogmatisme judaïque, veut que pour son peuple seul, la voix de Jésus se fasse entendre. Paul de Tarse, cultivé génial, comprend que le message est destiné à tous les hommes. Il se fait l'apôtre des gentils, des aryens. Et les gentils, les aryens, sont les premiers à s'ouvrir à la révélation que l'aryen, Jésus de Galilée, a apportée. Ils s'ouvrent aisément, ces gentils, parce que des esprits puissants : Aristote, Platon, Socrate, leur ont donné les règles de la Connaissance dans une morale sociale et humaine, ainsi qu'une notion profonde de la loi ; avec eux, les Latins : Sénèque, Epictète, Popinien et Ulpien les ont rendu sensibles à l'unité morale et au sentiment de justice universelle. Cela fut rendu possible par le mélange des nations dans l'unité matérielle de l'Empire romain. Et c'est cela qui a fait la paix romaine.

Paul écrit et parle la langue grecque, et le message se diffuse parmi les hellènes et parmi les habitants de l'Asie hellénistique qu'Alexandre le Grand a soumise à la culture grecque. L'œuvre d'Alexandre a permis l'ensemencement de cette partie du monde par saint Jean et saint Paul, et par leurs disciples. Le message chrétien gagne aussi le cœur de la terre romaine. Rome couve dans son sein la secte qui partira à la conquête du monde en christianisant l'Europe.

— 75 —

Nous regardons le film se dérouler et nous voyons un ciel d'orage. Aux paroles de paix répondent des clameurs de haine. Dans la société qui se désagrège, les martyrs chrétiens versent la liqueur vivifiante de la Foi, le baume de l'Espérance et le germe fécond de l'Amour. Quelques chrétiens fanatiques renversent des idoles. Les poussées telluriques de la violence les entraînent à provoquer les païens, à se porter à des excès que Jésus aurait réprochés. Le royaume des cieux appartient aux doux. Mais il y a tant de sacrifices consentis dans l'abnégation, dans l'acceptation des injures et des souffrances, que l'humanité de ce temps est traversée par un grand frisson de piété et de fraternité. Et c'est parce que la domination romaine a ruiné les religions locales, les morales particulières, a détruit les patriotismes cloisonnés que cette humanité prend conscience d'elle-même et de son unité. A la gloire du monde antique, il faut reconnaître cette œuvre civilisatrice. Térence avait dit : « Homo sum : nihil humani a me alienum puto » — Je suis homme : rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger. »

C'est à la civilisation helléno-latine, pendant la période où sa décadence s'accusait fortement, que nous devons la naissance de l'idée d'humanité ; on peut s'étonner de cela, mais le spectacle affligeant d'une décadence refoule la vue de l'esprit vers la contemplation de réalités affectives et spirituelles que l'homme ne sait pas toujours correctement rendre sensibles dans une manifestation créatrice ; c'est pourquoi les églises font souvent dévier l'esprit même de la religion. C'est pourquoi, il faut périodiquement détruire pour livrer des régions libres à la Vérité qui tend, par essence, à s'exprimer lorsqu'on ne lui dresse pas d'obstacle ou d'opposition.

Nous philosophons et le film se déroule. L'empereur Constantin abandonne le paganisme et protège les chrétiens. Les peuples d'Europe vont faire une nouvelle expérience. Après avoir éprouvé l'éthique, l'esthétique et le rationalisme grecs, l'organisation constitutionnelle et juridique romaine, les peuples d'Europe vont extraire du message chrétien, la sève sociale qu'il renferme et la vertu salvatrice qu'il met à la disposition des hommes toujours entraînés à satisfaire une faim biologique qui est peut-être une faim originelle. Cette faim originelle les rend avides de puissance physique, d'expansion personnelle. Cette faim biologique provoque chez eux une peur de manquer, d'où un accroissement constant d'avidité. Elle pousse les hommes

— 76 —

à vouloir posséder plus qu'ils ne peuvent appréhender et à consacrer leur vie à l'attraction tellurique qui les retient dans cet état. Les hommes négligent alors l'empire spirituel dont ils pourraient être les souverains et vont ainsi jusqu'au moment où l'expansion atteignant la démesure, les précipite au sein des ruines de leur vaine puissance. Leur propre décadence devient possibilité de salut par l'éveil de l'esprit en face de l'épreuve douloureuse.

Mais cet éveil de l'esprit ne se fait pas sans luttes effroyables. Une grande révolution doit bouleverser les âmes, les âmes romaines endurcies par les guerres, les jeux brutaux et cruels, et qui s'enorgueillissaient de leurs titres et de leurs vertus civiques. Pensons-y, le chrétien faisait passer la conscience individuelle avant les devoirs du citoyen, fondement de l'ordre politique sacré entre tous les ordres, ordre qui avait un caractère quasi-religieux. Nous comprenons que l'Empire ait combattu un adversaire de cette sorte ; ne représentait-il pas une force irréductible ? Les chrétiens qui refusaient de sacrifier devant l'image de l'empereur, commettaient un crime, le crime de lèse-majesté. Une organisation — quelle qu'elle soit — tend toujours vers l'application de certaines mesures barbares et souvent monstrueuses. Une organisation est inhumaine. Ainsi, malgré la tolérance de cœur et d'esprit des empereurs : Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, les chrétiens dénoncés étaient poursuivis sans qu'il ait été recommandé, cependant, de les rechercher. C'était conforme à la jurisprudence de l'époque qui exigeait, pour toute poursuite, un accusateur responsable. La machine administrative est inexorable et la passion populaire toujours aveugle.

Mais les persécutions faisaient irradier la foi, et à mesure que l'autorité temporelle se désagrégait, la puissance de la société chrétienne s'affirmait, le caractère de Vie de la religion d'amour gagnait les esprits et les cœurs. La révolution s'opérait dans les âmes.

.....

Les apôtres, les missionnaires vont à travers le monde évangéliser les peuples. De la Grèce d'Asie, les disciples de saint Jean, Pothin et Irénée, viennent établir à Lyon, la première église des Gaules. Pothin et Irénée sont les disciples de Polycarpe, lui-même disciple direct de saint Jean. C'est pourquoi la première église des Gaules prend le nom d'église Saint-Jean. Une esclave, femme méprisée du

— 77 —

paganisme décadent, devient l'héroïne de la chrétienté lyonnaise en subissant sans plainte le martyre : c'est sainte Blandine, dévorée par les lions. De tels exemples assurent le triomphe de la foi. Fabianus évêque de Rome, expédie en Gaule, une troupe de missionnaires, parmi lesquels Dionysius, le fameux saint Denis de Paris, qui fait, dans son apostolat, des prodiges.

Avec Constantin, le christianisme triomphe. La société chrétienne s'organise. Les chrétiens ne se cachent plus, ne pratiquent plus leurs offices dans le mystère. L'esprit évangélique pénètre la loi civile, éclaire les aspects de la vie sociale, épanouit les consciences, et se recueille dans une vie intérieure jusqu'alors ignorée.

Mais l'empire de l'esprit, de l'esprit quand il est incarné, connaît les mêmes vicissitudes que les autres empires dans les luttes que se livrent les hommes. Trois siècles se sont écoulés depuis la mort de Jésus ; saint Jean et saint Paul ne sont plus là pour vivifier continuellement l'esprit que la forme étrangle. Les années et les années passent, et contre toute attente, déroutant la foi des fidèles chrétiens, le Christ n'apparaît pas dans les nuées, comme la tradition zoroastrienne — certainement mal interprétée — l'avait fait espérer (1). Il faut alors édifier un système pensent certains ; bâtir une Eglise, et cette Eglise se perd dans des spéculations métaphysiques qui soulèvent des discussions sans fin. Ces discussions ne peuvent que compromettre la paix des cœurs purs conquis par la religion d'Amour.

Chacun veut décréter ce qu'il faut croire dans l'Eglise de Rome, héritière des méthodes et des traditions de l'Empire romain, et des chrétiens persécutent des chrétiens. Au IV^e siècle, les évêques Idacius et Ithacius réclament à grands cris la mort de Priscillianus, parce que

(1) Comme celle du Rédempteur chrétien pour Satan, la naissance de Zoroastre est le signe de la fin prochaine d'Ahriman et de sa puissance. De ce moment, *l'investissement* du mauvais instructeur, de la langue menteuse, de l'ignorant, comme le dénomme le Yasma, dans la tradition Pehlevie, ne cessera plus. Ce diable des diables avec ses milices n'auront plus d'autres ressources que de se réfugier sous terre. Non toutefois comme le diable du Nouveau-Testament sans avoir tenté le Prophète lui-même, sans plus de succès d'ailleurs. C'est du reste avec le Satan chrétien, véritable contre-Dieu à l'époque judéo-chrétienne, qu'Ahriman témoigne des plus frappantes ressemblances.

Charles AUDRAN (PAYOT), *La Préhistoire du Christianisme*, page 151.

celui-ci a introduit dans la doctrine, des aperçus gnostiques jugés hérétiques, Priscillianus est condamné et exécuté. Cette exécution afflige saint Martin qui pressent que les disputes théologiques entraîneront les chrétiens à verser beaucoup plus de sang humain au nom de Jésus-Christ, que les persécuteurs païens n'en ont versé au nom de faux dieux. Saint Ambroise se prononce également contre ce fanatisme qui oppose la haine à la religion d'amour.

La Gaule offre un champ fertile aux semeurs de la « Bonne Nouvelle ». Son génie s'oppose sans doute à certaines des croyances chrétiennes, mais aucun peuple ne se montre plus apte à recevoir les principes essentiels du christianisme. Les Gaulois sont sensibles à l'organisation d'un grand sacerdoce électif qui donne une âme à la société chrétienne. Cela marque pour eux un retour à leur tradition. Ils retrouvent l'esprit du druidisme dans la règle du sentiment, l'organisation de la charité qu'inspire le christianisme, et cela favorise son extension.

Mais pendant que les bords barbares se précipitent sur les provinces de l'Empire qui s'écroule, sur les riches cités soumises à d'affreuses calamités, les théologiens discutent à perte de vue sur la liberté morale de l'homme et la grâce divine ; ils débattent avec passion le problème du mal et de la chute ; des aspects du divin et de l'essence de Dieu. Si bien qu'il y a scission entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, entre Grecs et Latins, parce que les chrétiens d'Orient refusent d'admettre que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils.

Pourquoi les hommes prétendent-ils enseigner une vérité qu'ils n'ont pas la faculté d'incarner ? Pourquoi veulent-ils imposer à la conscience d'autrui une croyance en une réalité qui leur est insaisissable, impalpable, inappréhensible ? Ont-ils les moyens de la percevoir s'ils ne sont pas l'émanation des vertus surhumaines libérées, de vertus archangéliques qui permettent, *sans erreur possible*, d'interpréter le Verbe dans une forme assez fluide et vivante (toujours vivante) pour n'en jamais corrompre l'Esprit de Vie ?

Les hommes ont les réactions orgueilleuses de leur faiblesse, et ces réactions orgueilleuses causent le fanatisme. Les luttes comme celles de Pilage et de l'évêque d'Hippone, sont affligeantes pour les chrétiens, Pélage, sorti du foyer du druidisme de l'île de Bretagne, prêche

à la fois pour la Trinité et contre le péché originel et la déchéance de la nature. Il est le défenseur ardent du libre arbitre. Il invite à respecter la liberté parce qu'il a le sentiment

intime que cette liberté est l'essence même de l'esprit, le levain de la conscience. Il combat donc les exagérations de saint Augustin qui imprima au christianisme un caractère sombre qu'il n'avait pas à son origine, bien loin de là ; et peut-être Pélage tombe-t-il lui-même dans quelques exagérations, dans le développement de sa doctrine qui finit par isoler l'homme de la divinité durant la lutte entreprise pour sa libération. Les prétentions doctrinales exposent toujours au danger des jugements outrés et définitifs. Mais si l'Eglise s'égare parfois dans des manifestations d'autorité qui trahissent sa mission, elle lutte, par ailleurs, et non sans raison, contre la tyrannie des cours impériales, contre la tyrannie des grands. Salvien écrit son traité du *Gouvernement de Dieu*, dans lequel il flétrit l'égoïsme et la corruption des riches et des puissants, et peint la situation des faibles écrasés sous le poids des impôts.

Le sentiment de la Justice sociale pénètre peu à peu les consciences. La charité chrétienne travaille à dissoudre dans la société, l'égoïsme régnant. L'action de l'autorité spirituelle contrebalance les excès du pouvoir politique pour établir une harmonie durable dans le commerce des hommes. L'avidité de certains est confrontée avec le sacrifice des héros de l'Esprit, et ces derniers se voient respectés par ceux mêmes qui n'ont pas le caractère assez ferme pour les imiter dans leur conduite sociale.

*L'avènement du Fils de l'homme sera
comme un éclair qui sort de l'Orient et va
jusqu'en Occident.*

Saint MATTHIEU, XXIV, 27.

IV

LES GRANDS EMPIRES D'EUROPE

3

Les Francs et l'empire de Charlemagne

Pendant que l'Eglise grandit, assure sa croissance continue, le film qui se déroule toujours avec un rythme régulier, nous fait assister à la dislocation de l'empire romain sous les coups répétés des barbares.

La civilisation est apparemment en plein déclin. Mais une civilisation qui décline est une civilisation mise en échec. Cette mise en échec est relative à une suite de réactions qui détruisent les formes adoptées pour lui donner un moule. Cette dislocation du moule crée le désarroi dans les esprits, et ces esprits cherchent un refuge dans la religion. Cette religion peut offrir un nouveau moule à l'aspiration spirituelle civilisatrice qui est de valeur mystique ; et c'est ainsi qu'on peut constater ce retour constant aux grandes traditions religieuses chaque fois que l'ordre politique et social subit une crise de dégradation. Quand l'esprit dépasse le cadre temporellement donné à la religion, le triomphe sur l'échec lui assure la vue lucide de ce que la civilisation tente de représenter ici-bas. Ce phénomène se manifeste régulièrement au cours de l'histoire.

Les yeux sur notre film, nous voyons la Gaule romaine entraînée dans la désintégration de l'empire et exposée aux attaques d'un peuple vaillant, intelligent et avide de conquêtes. Ce peuple, composé de plusieurs peuplades est le peuple frank, de pure origine aryenne issue des régions septentrionales de l'Europe. Les Franks sont répandus

tout le long du Rhin jusqu'au Mein, jusqu'au Neckar. Ils ont à leur tête une famille régnante, celle des Mérovingiens. Ces Mérovingiens revendiquent la gloire d'être d'origine divine. Ce peuple a deux branches distinctes : les Franks-Saliens et les Franks-Ripuaires, et ce peuple se déclare lui-même hardi, agile et rude au combat.

Nous assistons à la lutte que les Franks livrent à l'empire. Sous le commandement de Clodion, ils envahissent toute la contrée du Nord de la Gaule, la Belgique comprise, jusqu'à la Somme. Aétius qui commande les légions gallo-romaines, survient et les refoule sur l'Escaut, puis, pressé par les événements, il signe la paix avec Clodion. Une terrible menace pèse sur l'Occident. Attila, à la tête des Huns, vient d'envahir les pays byzantins, c'est-à-dire l'empire romain d'Orient. Il fonce sur l'Illyrie pour diriger finalement ses hordes sauvages contre la Gaule. La terreur règne chez les barbares, chez les Franks et chez les Gallo-romains. Aétius ne voit le salut que dans la formation d'une coalition. Alors, Burgondes, Wisigoths, Armoricains, Saxons, Franks-Saliens et Ripuaires, Gallo-romains, se groupent, font un seul corps et infligent à Orléans, un premier échec à Attila, puis le battent définitivement sur les Champs Catalauniques.

Après cette bataille gigantesque, l'empire est manifestement épuisé. Les barbares reprennent alors leurs attaques et pénètrent de nouveau en territoire impérial. Les Franks emportent Cologne d'assaut ; les Burgondes occupent Lyon, Vienne, Genève ; les Wisigoths, Orléans. Aégidius, le successeur d'Aétius fait la paix avec les Franks et s'allie à Childéric qui les commande, pour attaquer les Wisigoths. Avec une nombreuse armée composée de Gallo-romains, d'Armoricains et de Franks, Aégidius livre bataille à Théoderik qui est défait entre Loire et Loiret.

Malheureusement Aégidius est assassiné et l'empire accentue sa désagrégation. La Gaule peu à peu se démembré. Les Franks reprennent Tournai, Cambrai et se répandent de la Nervie dans la Morinie, sur les territoires de Téroüenne, de Boulogne et d'Arras.

Les Gallo-romains luttent encore longtemps. Ils s'acharnent dans un combat sans espoir contre les Wisigoths. C'est une longue agonie. La Gaule est enfin abandonnée par les Romains décadents. Les Wisigoths règnent maintenant sur les terres de Provence, sur la Narbonnaise ; et les nouveaux temps vont inaugurer une lutte farouche, sur le territoire gaulois, entre les Franks et les Wisigoths.

— 83 —

La situation de la Gaule est tragique ; trois peuples la dominent : les Burgondes, les Wisigoths et les Franks. Ces derniers n'ont pas subi l'influence latine comme les Burgondes et les Wisigoths, ils sont moins civilisés qu'eux ; cependant, s'ils représentent une force grande et formidable, ils représentent aussi, aux yeux des évêques, des sujets à convertir au christianisme ; aussi les évêques favorisent-ils parfois leurs entreprises.

C'est au Mérovingien Clovis que revient la gloire de constituer les peuplades frankes en nation. Clovis fait beaucoup de guerres et remporte de nombreuses victoires. Il établit son pouvoir sur une grande partie de la Gaule et le parti catholique gaulois l'entoure d'un soin zélé. Les catholiques projettent de marier Clovis à la nièce du roi des Burgondes, la belle et sage Clotilde qui est chrétienne. Ce mariage est d'une grande importance politique. L'influence de Clotilde sur Clovis est réelle. Clovis qui se dit de la race des dieux Wotan et Odin, grâce au pouvoir exercé sur lui par la reine Clotilde, se fait baptiser par saint Rémi,

après la grande victoire qu'il remporte à Tolbiac sur les barbares errants dans l'Est. Avec Clovis, trois mille guerriers se font baptiser ainsi que les sœurs du roi des Franks, Alboflède et Lanthilde.

Clovis, proclamé fils aîné de l'Eglise, voit les Armoricaains déposer leurs armes. Les évêques ont fait, auprès d'eux, d'actives pressions pour qu'ils ne combattent pas un roi chrétien. Clovis peut donc étendre son royaume de la Seine à la Loire.

La puissance civilisatrice qui semble ordonner la vie des peuples, fait son œuvre sous l'action exercée par les chrétiens. La race franke se trouve unie à la Gaule par l'intermédiaire du christianisme. Les peuples s'interpénètrent, se fondent malgré la résistance des particularismes ; c'est ainsi que l'Italie gouvernée par Théoderik est peuplée de nombreux Ostrogoths. Théoderik témoigne, heureusement, d'un grand respect et d'un grand amour à l'égard de la civilisation antique, et se fait apprécier des Romains, las des troubles et des discordes dans lesquels leurs pays se débat depuis tant d'années.

L'union des Franks et des Armoricaains permet à Clovis d'envahir la Burgondie, puis ensuite, d'attaquer les Wisigoths et de s'emparer de l'Aquitaine. Dans ces derniers combats, les fortunes sont diverses, mais Clovis affirme finalement sa puissance et triomphe de

— 84 —

ses ennemis. Les Franks-Ripuaires hissent Clovis sur le pavois et les deux grands peuples franks forment une seule nation.

A la mort de Clovis, ses quatre héritiers se partagent ses possessions. Malgré cela la nation franke subsiste et ne retourne pas à l'état de tribu. Les quatre rois résident respectivement : Théodorik à Metz ou à Reims ; Clotaire dans le Soissonnais ; Hildebert dans le Parisis ; et Clodomir, dans l'Orléanais.

Théodorik, à la tête des Franks-Ripuaires, attaque la Thuringe. Il a Clotaire pour allié. Les Thuringiens sont battus et beaucoup d'entre eux sont emmenés en captivité. Les Franks réduisent ensuite les Burgondes en leur obéissance et obtiennent des Ostrogoths l'abandon de leurs possessions transalpines. Les franks touchent ainsi à la frontière des Alpes. Seules, la Narbonnaise wisigothe et la Bretagne kimrique ne reconnaissent pas la souveraineté des Franks. Les Mérovingiens sont parvenus au sommet de leur puissance.

*
* *

La royauté franke maintenant s'affaiblit ; mais l'Eglise est vigilante. Il faut dire que la terre des Gaules, encore imprégnée de l'influence du druidisme, est favorable à l'ensemencement chrétien. Les Celtes sont merveilleusement préparés à recevoir le message

chrétien par la culture spirituelle profonde qu'ils ont reçue des druides. Ils adoptent le christianisme qui leur apporte ce complément de charité qui leur manquait. Leur conversion est la reconnaissance d'un état d'être qui était le leur, dans l'attente du message de vie et d'amour du Christ. L'Eglise gaëlique prend un magnifique essor au VI^e siècle. De nombreux monastères sont fondés qui sont des asiles de paix où la charité chrétienne et la science druidique sont unies.

Le dernier roi mérovingien fait des débuts brillants. Il inaugure son règne par des tournées de grand justicier. Ce roi est Dagobert. Son activité justicière le fait applaudir des hommes libres et des pauvres qu'il protège. Les clercs apprécient ses largesses envers les églises. Par ailleurs, le jeune roi égale en fastes les monarques de l'Orient. Puissant, il étend encore sa puissance jusqu'aux Pyrénées ; mais l'échec

— 85 —

que les Slaves font essuyer aux Austrasiens, lui porte un coup très rude puisqu'il est contraint de laisser à l'Austrasie son indépendance.

La Gaule est, à cette époque, gallo-franke en Neustrie, franco-germaine en Austrasie. Cette division sera la cause de nombreux conflits.

Charles Martel, au début du VIII^e siècle, commande les Austrasiens, et prétend réunir Neustrie et Austrasie sous son autorité. Après des alternatives d'échecs et de succès, il parvient à ses fins. Il rattache à sa fortune les hommes aventureux de Neustrie et c'est le règne des hommes de guerre. L'Eglise subit alors des revers de fortune, car les hommes de l'Est — à peine ont-ils abjuré Odin — sont installés dans les évêchés sans recevoir préalablement, la moindre instruction religieuse.

Cependant, Charles Martel protège les missionnaires qui convertissent les païens. Il apporte son appui à la propagation du christianisme, mais dispose des hautes dignités ecclésiastiques pour ses créatures. Ainsi soumet-il à son pouvoir une autorité qui devrait être indépendante pour remplir sa mission spirituelle.

En usurpant cette autorité, il commet la faute dans laquelle l'Eglise s'engage quand elle usurpe le pouvoir temporel. La volonté de puissance domine les hommes qui n'ont pas assez d'humour pour en sourire, et de sagesse pour en mesurer la vanité.

La Gaule romano-franke souffre sous la domination des franks-germans, mais un grand danger menace le continent européen. Il est heureux qu'une vaillante épée préside au destin du peuple entier pour sauver l'Occident. Les Sarrasins entrent en Aquitaine et les Franks ont à défendre les fruits de leur conquête en cette Gaule qui devient leur patrie. Charles Martel victorieux des Germains, bat les Arabes à Poitiers, puis impose son autorité à la Bourgondie et défait encore une fois les Sarrasins en Provence où ces derniers avaient pénétré.

Charles Martel quitte ce monde « après avoir soumis autour de lui tous les peuples à l'empire des Franks ».

Les fils de Charles, Pépin et Carloman mènent grands combats pour conserver aux Franks leur souveraineté sur la Gaule et une grande partie de la Germanie. Carloman se retire de la vie des combats

— 86 —

pour chercher la paix dans un monastère et Pépin est finalement sacré roi par le pape Zacharie. Il est l'oint du Seigneur, roi, par la Grâce de Dieu, et voici l'engagement que prend le roi devant son peuple : « *Puisque les vénérables évêques ont déclaré, conformément à votre assentiment unanime, que Dieu m'a choisi pour votre salut votre bien et votre gouvernement, puisque vous l'avez reconnu par vos acclamations ; sachez qu'avec l'aide du Seigneur, je maintiendrai l'honneur et le culte de Dieu et des saintes églises ; que de tout mon pouvoir et de mon savoir, j'assurerai à chacun de vous, selon son rang, la conservation de sa personne et l'honneur de sa dignité ; que je maintiendrai, pour chacun, suivant la loi qui le concerne, la justice du droit ecclésiastique et séculier et ce, afin que chacun de vous, selon son ordre, sa dignité et son pouvoir, me rende l'honneur qui convient à un roi, l'obéissance qui m'est due, et me prête son concours pour conserver et défendre le royaume que je tiens de Dieu, comme vos ancêtres l'ont fait pour mes prédécesseurs ; avec fidélité, avec justice, avec raison* ».

Et l'officiant, après cet engagement, prononce la prière suivante :

« *Que le Seigneur vous couronne de gloire dans sa miséricorde, et qu'il vous oigne de l'huile de sa grâce pour le gouvernement du royaume, comme il a oint les prêtres, les rois, les prophètes et les martyrs qui, par la foi, ont vaincu les empires, pratiqué la justice et mérité l'accomplissement des promesses.* » (1)

*

* *

Aux Mérovingiens, succède maintenant la dynastie Carolingienne que Charlemagne va illustrer.

Charlemagne monte sur le trône en 768, et commande aux Franks qui tiennent sous leur puissance un vaste territoire. Il partage, tout d'abord, le pouvoir avec son frère Carloman, puis, à la

mort de ce dernier, il règne seul pour fonder un grand empire d'Occident au sein duquel jaillit un foyer de civilisation. Cet empire est le cœur de l'Europe.

Le roi des Franks inaugure son règne par une lutte sans merci contre les Saxons païens demeurés à l'état de tribu. Cette lutte représente le conflit de la Germanie attardée contre des Germains cultivés et latinisés, mobiles et conquérants, ouverts aux richesses de la civilisation. Il est bon de souligner le caractère évolutif de ce mélange de races qui accuse l'influence méditerranéenne et celtique chez les Franks au VIII^e siècle.

Pendant que Charlemagne guerroye contre les Saxons, Désidéus, roi des Lombards, est en grande querelle avec le pape Adrien à qui il enlève quelques villes de l'exarchat. Le pontife demande le secours de Charlemagne, qui, après une victoire ajoute à son titre de roi des Franks, le titre de roi des Lombards. Les Saxons retiennent de nouveau l'attention de Charlemagne qui devra lutter trente trois ans pour venir à bout de ce peuple et conquérir enfin le pays. Charlemagne doit procéder à des déplacements considérables de population. Il fait passer de nombreux Saxons avec leurs femmes et leurs enfants en Neustrie et peuple la Saxe de colonies frankes. Les races se trouvent encore mélangées comme pour l'accomplissement d'un dessein dont les hommes d'Europe sont loin de prendre conscience.

Charlemagne, entre deux expéditions guerrières, consacre son activité à mettre de l'ordre dans son royaume, à attirer à son palais une vie intellectuelle rayonnante. Il crée une institution qui permet de maintenir les comtes dans le devoir bien souvent oublié ; ce sont les fameux *Missi Dominici*. Des représentants du pouvoir parcourent les provinces pour exercer une haute surveillance sur les officiers royaux et même sur les prélats : *corrigeant ce qui est à corriger, ou déférant au prince ce qu'ils ne peuvent corriger par eux-mêmes* ».

Les gens d'église sont les instruments efficaces de ses projets civilisateurs. Les évêques doivent porter témoignage si les comtes rendent la justice sans haine et sans mauvaise intention touchant la punition des larrons : « le comte qui punit un homme contre le droit, perd sa dignité et est puni en proportion de la peine infligée. »

Par ces dispositions, on peut relever le caractère de vertu sociale, de l'esprit chrétien, qui préside aux rapports qu'entretiennent les hommes entre eux.

Du social, le roi passe au politique en créant le royaume d'Italie et le royaume d'Aquitaine pour ses deux fils : Péppin et Lodewig.

Charlemagne n'est pas seulement un guerrier, il est aussi un administrateur à la vue profonde, possédant le goût de la culture et le sentiment d'exigence que représentent les valeurs spirituelles.

En Italie, à Parme, il rencontre et s'attache Alcuin, l'esprit le plus brillant du VIII^e siècle. Alcuin, chef de l'école d'York, va instaurer les lettres dans la Gaule franke. Il crée dans les monastères de Saint-Wandrille, de Corbie, de Reims, de Fulde, de Saint-Gall, des écoles de copistes et d'enlumineurs ; il crée des écoles où l'on apprend la grammaire, la rhétorique, la jurisprudence, la versification, l'astronomie, la physique, les mathématiques, la chronologie et l'explication des mystères de la Sainte Ecriture.

Charlemagne consacre une grande partie de son activité à cette mission civilisatrice, sans négliger toutefois, ses autres devoirs qui sont pressants. La Saxe, la Bavière et toute la Germanie sont réduites de nations vassales en provinces frankes. Les Slaves reconnaissent la suzeraineté franke. Il reste à Charlemagne à détruire l'empire des Huns, pour donner la paix à son immense royaume où le christianisme étend son influence. A Ratisbonne, il fait des préparatifs gigantesques pour accabler les hordes asiatiques installées en Pannonie.

C'est une vaste coalition qui se forme, car Germains et Slaves subissent la tyrannie des Huns. Donc, Franks, Germains, Italiens, Slaves, attaquent ces hommes redoutables qui, après des vicissitudes diverses, sont finalement écrasés et dépossédés de toutes les richesses pillées chez les peuples occidentaux et qu'ils avaient accumulées dans le « Ring ».

Eginhard s'écrie : « *Les Franks avaient été quasi pauvres jusqu'à ce jour; ils ne furent riches qu'après avoir vaincu les Huns, tant on trouve au Ring, d'or, d'argent et de précieuses dépouille enlevées dans cent batailles* ».

Avec toutes ces richesses, la cour déploie une merveilleuse splendeur. Charlemagne fait faire d'immenses travaux, fait construire des édifices nombreux et un canal, qui malheureusement ne peut être achevé, la science de l'époque n'en permettant pas encore la réalisation. Il fait construire à Aix, sa fameuse chapelle royale et fait d'Aix-la-Chapelle, une capitale que les marbres et mosaïques de Rome et de

Ravenne, viennent enrichir. Il fait restaurer ou construire de nombreuses églises ; jette sur le Rhin, à Mayence, un pont de 500 pas de long.

Le pape Léon III, déposé par la conjuration des neveux de son prédécesseur Adrien, et des principaux Romains, est remis sur le trône pontifical par Charlemagne qui, après avoir combattu la piraterie normande, est sacré empereur d'Occident dans la basilique de Saint-Pierre. Charlemagne reçoit la succession de l'empire romain et la chrétienté se trouve

sous la direction de deux chefs, l'un religieux, et l'autre politique. Ainsi les Franks arrivent-ils à l'apogée de leur grandeur sous le signe de la puissance temporelle et de l'autorité spirituelle.

L'empereur d'Occident, habile politique, noue des relations amicales avec un homme de grande valeur, Haroun-al-Raschid, khalife de Bagdad, pour que les chrétiens d'Orient soient respectés dans leurs biens et leur personne. Ces relations ne l'empêchent pas de poursuivre la lutte contre les musulmans d'Occident, et les Franks s'emparent de Barcelone.

Les Huns, qui après la destruction de leur puissance, étaient restés en Pannonie, sous le règne de ce Khacan baptisé chrétien, sont défendus et protégés par les Franks contre les attaques des tribus bohémiennes.

L'empire jouit d'une paix relative, mais veille à ses frontières. Charlemagne ordonne que des officiers soient préposés sur toute la frontière qui sépare la Germanie de la région des Slaves, depuis Lunebourg jusqu'à Lorch, au confluent du Danube et de l'Ens, pour empêcher toute exportation d'armes.

La Gaule et la Germanie forment un seul empire qui repousse toujours ses limites à l'Est où les missionnaires chrétiens tentent de faire triompher l'esprit sans s'appuyer sur la force militaire. La violence des passions rend leur tâche difficile.

Sous les Mérovingiens, déjà, le monachisme a apporté son précieux concours à l'œuvre civilisatrice entreprise par la race indo-européenne. C'est dans le sein des monastères que s'est réfugié l'esprit chrétien d'ordre et de paix, l'esprit de l'Évangile qui touche directement le cœur.

— 90 —

L'ordre de Saint-benoît, que l'Italien Bénédictus fonda sur le Mont Cassin, est venu s'installer en Gaule sous la direction de saint Maur, disciple de Saint-Benoît.

La règle de saint Benoît astreint les moines à des vœux perpétuels après un an de noviciat ; à l'obéissance passive envers l'abbé élu par leurs suffrages, et *au travail des mains*.

Les Bénédictins font un travail dont les fruits sont d'une valeur incalculable. Ils prêchent, convertissent, offrent une hospitalité généreuse, cultivent la terre et cultivent l'esprit. C'est une nouvelle population d'agriculteurs libres et de caractère sacré qui transforme les bois, les landes incultes, en centres agricoles où les moissons deviennent abondantes. S'ils défrichent les terres incultes, ils défrichent aussi les esprits qui leur livrent grande moisson chrétienne. Ce n'est pas à tort qu'on appelle les Bénédictins, les défricheurs de l'Europe ; l'œuvre qu'ils ont accomplie à cette époque est considérable, et le monde civilisé leur doit vive reconnaissance. L'ordre de saint Benoît a converti l'Angleterre et la Germanie.

Plusieurs monastères fondent des cités florissantes. Saint-Omer prend naissance autour du couvent de Sithieu ; Saint-Valéry-sur-Somme doit sa fondation au monastère de Leuconne ; de nombreuses cités sont dans le même cas : Saint-Amand, Fécamp, Lure, Corbie, Remiremont, etc...

De ces monastères sortent de nombreux saints et martyrs. Sous l'impulsion de saint Colomban et de ses disciples, les provinces du Nord de la Gaule sont profondément modifiées et le christianisme rayonne en Bavière et sur les rives du Danube. Saint Benoît d'Aniane, ami et collaborateur d'Alcuin, fait régner une grande ferveur monacale dans le sud de la Gaule.

Par ailleurs, l'esprit ecclésiastique prohibe les prêtres à intérêts. Cette mesure est une pure réaction chrétienne contre les mœurs anciennes.

Le pouvoir manifeste en toute circonstance un esprit profondément chrétien car il protège les pauvres, les défend contre les riches — comtes ou abbés — qui abusent volontiers de leurs privilèges en les ruinant, en s'enrichissant de leurs dépouilles. Il est vraiment simplifié au pouvoir politique que représente le gouvernement du roi ou de l'empereur, une volonté civilisatrice qui doit conduire les

— 91 —

sujets du royaume à leur accomplissement humain. C'est ainsi que le capitulaire de 811 adressé par l'empereur aux évêques dit ceci :

« Nous prions les gens d'église de nous expliquer nettement ce qu'ils entendent par quitter le monde, et en quoi on peut distinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent ? Si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les armes, et ne sont pas mariés publiquement ? Si celui-là a quitté le monde qui ne cesse tous les jours d'augmenter ses biens par toute sorte de moyens, en promettant le paradis ou menaçant de l'enfer pour persuader aux simples de se dépouiller de leurs biens et d'en priver leurs héritiers légitimes, lesquels sont ensuite réduits à vivre de brigandage. Si c'est avoir quitté le monde que de suivre la passion d'acquérir jusqu'à corrompre par argent des témoins pour avoir le bien d'autrui et de chercher des avoués et des prévôts cruels, avides et sans crainte de Dieu, etc... »

.....

A la mort de Charlemagne, l'empire frank se trouve bientôt partagé par ses petits-fils. Ce partage sera à l'origine d'éternels conflits entre les peuples qui vivent à l'est du Rhin et ceux qui vivent à l'ouest des Vosges.

Tu verras que les maux qui dévorent les hommes

Sont le fruit de leur choix.

(Vers dorés de Pythagore, trad. Fabre d'Olivet)

IV LES GRANDS EMPIRES D'EUROPE

4

Le saint empire romain-germanique

Nous suivons, pas à pas, le développement de la lente élaboration de l'Europe. Nous avons assisté à ses débuts à partir de l'Orient méditerranéen, et nous avons vu sa marche s'accroître vers l'ouest où elle devait atteindre l'Océan Atlantique, puis remonter par le nord pour se diriger vers l'est, ébauchant ainsi un mouvement élyptique qui nous semblera, plus tard, être soumis à l'attraction de deux foyers de civilisation : Athènes et Paris.

Nous sommes arrivés au moment où le démembrement de l'empire carolingien, après la déposition, en France, de Charles le Gros, en 887, fait passer la souveraineté de l'empire, de l'ouest à l'est. Le pape, en sacrant empereur le roi de Saxe Otton, transmet le pouvoir politique de l'Occident, au Saint Empire Romain-Germanique, et sous la domination de la Saxe, pays converti au christianisme depuis peu, mais où de pieux missionnaires avaient fait œuvre apostolique. Le fonds primitif des êtres est substance de combustion pour le feu spirituel. Chaque nouvel élément périphérique du foyer en expansion entre dans l'attraction de ce foyer et flamboie soudain. C'est ainsi qu'une forêt flambe ; c'est ainsi qu'une civilisation gagne sur les âmes en friche.

Les Saxons, comme les Franks, sont de race aryenne.

A dire vrai, le royaume germanique partagé en petits royaumes et en duchés, ne constitue pas une unité ; mais Otton, qui prend Charlemagne pour modèle mène une lutte vigoureuse contre les ducs et parvient enfin à imposer sa puissance à ses vasseaux. Il étend

sa suzeraineté sur la Bourgogne et la Provence ; il prend Louis IV d'outremer sous sa protection, et, par son mariage avec Adélaïde, veuve du roi Lothaire, vise à se faire couronner roi d'Italie. En outre, il combat les Hongrois, puis les Slaves qu'il force à se faire chrétiens.

L'Italie nous offre le spectacle de l'anarchie. Crimes, impiétés et débauches, font de Rome leur siège. La papauté risque de perdre, avec son pouvoir temporel sur ses Etats, son autorité spirituelle sur les peuples. Jean XII, souverain pontife est en conflit avec Bérenger, roi d'Italie. Il fait appel à Otton qui se précipite à son secours. Excellente occasion lui est offerte de prendre la couronne d'Italie ; ce qu'il fait après avoir battu et détrôné Bérenger.

Les succès de l'empereur, inaugurent une suite de conflits entre la papauté et l'empire. Ces conflits déchaînent de violentes passions. Le temporel et le spirituel si étroitement mêlés, ne trouvent pas le centre d'harmonie convenable à l'exercice de leurs puissances complémentaires dans leur zone d'influence.

L'empire germanique souffre de cet état de fait et l'Italie se déchire en même temps qu'elle est pillée, mise en ruines par les fréquentes descentes des armées impériales.

A la mort d'Otton I^{er}, des rebellions éclatent en Allemagne, et il ne faut pas moins de sept ans de lutte à Otton II pour en venir à bout et pour assurer la sécurité des frontières allemandes. Cette tâche accomplie, Otton II passe en Italie où il revendique le sud de la péninsule que les Byzantins ne veulent pas lui abandonner. Il veut en faire la conquête, mais la mort le surprend avant l'exécution de ce projet. Son fils, son successeur, n'a que trois ans. Le pouvoir central est sans force. L'anarchie féodale recrudescence, laisse aux Slaves, la liberté de massacrer les garnisons allemandes et de reconquérir les pays qu'ils avaient perdus au temps d'Otton I^{er}. A Rome, des papes sont assassinés, et un seigneur romain, Jean Crescentius, usurpe le pouvoir temporel d'un nouveau pontife.

En 996, Otton III a seize ans. Il est en âge de régner. Il est fort instruit, parle le grec, le latin, l'italien et l'allemand. Il a plus

le goût de la culture que des conquêtes et de l'administration. Il exile Crescentius et nomme pape son cousin Bruno, sous le nom de Grégoire V. Ne voulant pas d'un pape étranger, les Romains se révoltent. Otton doit intervenir de nouveau en Italie, où Crescentius, de retour d'exil a créé un anti-pape. L'anti-pape est emprisonné et mutilé. Crescentius est décapité. Grégoire V étant mort, l'empereur le remplace par un Français, son ancien précepteur, le savant Gerbert. Gerbert préside aux destinées de l'Eglise sous le nom de Sylvestre II. Le pape et l'empereur sont liés par une profonde affection. Mais le pontife, sans qu'il ait à faire violence à Otton III, usurpe le pouvoir temporel auquel le jeune empereur ne semble pas attaché. Le pape ne tarde pas à manifester une totale indépendance vis-à-vis de lui. Les Hongrois convertis, deviennent les vassaux du pape qui donne à Etienne de Hongrie, le titre de roi apostolique. Mieux que cela, il détache la Pologne de l'Eglise allemande, politique

bien néfaste puisqu'elle amoindrit l'influence germanique sur les pays slaves, perturbant le mouvement elliptique dont nous avons parlé au début de ce chapitre, et qui se dirige dans le sens de l'accomplissement du destin de l'Europe, directrice spirituelle du monde. Par cette intervention fâcheuse, la boucle elliptique de la civilisation est empêchée de poursuivre sa formation soumise à l'impératif de la loi naturelle de la vie manifestée. Nous ne pouvons parler de la loi naturelle de la vie manifestée, sans souligner qu'elle est souvent transgressée par les particularismes politiques du pouvoir laïque ou du pouvoir clérical, tous deux fort peu soucieux des troubles qu'ils provoquent et des souffrances que leurs actions entraînent. Cela nous fait voir, hélas ! que l'union harmonieuse du temporel et du spirituel est difficile à réaliser, même dans un seul homme, et même quand cet homme est de la valeur de Sylvestre II. La connaissance profonde des tendances égocentriques de l'homme de chair même bien intentionné, n'a pas encore fixé l'attention de la conscience humaine. Quand les temps seront venus, il faudra sans doute compléter le message de Jésus par un message qui ouvrira de nouvelles perspectives à la conscience.

Mais ainsi sont les faits. Henri II qui succède à Otton III n'est pas un rêveur. Il veut gouverner et tient à ses prérogatives. Mais il n'est pas chose facile de gouverner quand les membres d'une puissante aristocratie sont fort peu disposés à obéir. Alors, naissent les grandes assemblées à caractère politique qui prétendent partager le

— 96 —

pouvoir avec l'empereur. Henri II doit s'appuyer sur l'Eglise pour assurer sa puissance sur les grands de son empire, mais sans rien abandonner de ses droits. Il intervient en Italie pour détrôner un usurpateur et intervient entre deux papes qui se disputent le Saint Siècle. Il revient plus tard, appelé par le pape, pour combattre les Grecs et les Sarrasins menaçants.

A sa mort, la couronne impériale passe de la maison de Saxe à la Franconie.

Au contact de l'Italie, tous ces peuples germains prennent un goût très vif pour les arts et les lettres, et le germanisme conquérant et cultivé parvient à s'imposer à la Slavie. Les troubadours, en la circonstance, font œuvre civilisatrice. Ils éveillent le goût de l'esprit des hommes, plus enclins à pratiquer la violence qu'à apprécier les finesses de la pensée.

Suivons maintenant le roi franconien Henri III. Il reçoit à Rome la couronne impériale et agit en tuteur de la papauté. Il veut travailler à la réforme de l'Eglise pour la guérir des maux dont elle souffre qui sont dus à son avidité. Elle a accumulé de grandes richesses, de grandes possessions territoriales qui la distraient de sa mission spirituelle et l'amènent à prendre une part dans l'organisation des royaumes où se mêle un germe corrompé. Par ailleurs, les rois et les empereurs prétendent disposer à leur gré des sièges épiscopaux pour leurs créatures ou pour en faire une source de profits.

Après la mort de Henri III, son fils est très jeune. La papauté qui refuse toute tutelle, entreprend une lutte contre l'empire.

Un fils de paysan, Hildebrand, moine de Cluny, ordre fondé par le comte Guillaume le Pieux, devient le conseiller de cinq papes et monte sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire VII. Il marque son avènement au Saint-Siège par une activité soutenue et des travaux importants. Il réforme l'Eglise en appliquant les principes de soumission et de hiérarchie qui règlent la vie d'ordre des abbayes de Cluny. Le concile de Latran met la régence impériale devant le fait. Les papes seront élus dorénavant par les seuls cardinaux, évêques de la campagne romaine et les diacres et le clergé romains. Le pape et l'Eglise échappent ainsi au pouvoir de l'empereur.

Cela appelle une réaction, et c'est alors la querelle des investitures. Henri IV, empereur, fait déposer le pape par les évêques allemands

— 97 —

et lui donne un successeur. Grégoire VII assemble un concile d'évêques italiens et français et excommunie Henri, déliant ses sujets de leur serment de fidélité. L'Allemagne entre dans des troubles profonds. Il est question de nommer un nouveau roi. Le pape propose de se rendre à Augsbourg. Henri, moins fort que les événements, doit venir mendier son pardon, mais les princes le déposent et nomment à sa place, Rodolphe de Souabe.

Notre attention est retenue par le fait que malgré ces querelles, l'action civilisatrice se poursuit. Les hommes se cultivent, adoptent des techniques améliorées, un mode de vie plus raffiné, plus élégant que celui de leurs pères et qui pénètre insensiblement chez les peuples barbares de l'Est ; et ces peuples sont peu à peu grignotés par l'Esprit, nonobstant leurs vives réactions.

La lutte devient de plus en plus violente. Henri n'accepte pas son sort ; soutenu par ses partisans, il nomme un anti-pape Clément III. Henri et le nouveau roi Rodolphe s'affrontent dans un combat où Rodolphe est tué et Henri est vaincu. Cependant ne se tenant pas pour battu, Henri franchit les Alpes pour prendre la couronne d'Italie, s'emparer de Rome et y installer son antipape qui le sacrera empereur. Grégoire doit se retirer dans le château Saint-Ange pour attendre le secours du Normand français, Roger Guiscard, roi de Sicile ; et c'est à Salerne que le pape meurt.

Urbain II, un moine français de Cluny, lui succède. C'est un homme éminent. Il a soulevé l'enthousiasme en prêchant les croisades. Sa notoriété le fait chef de la chrétienté. L'Allemagne se révolte contre son empereur. Cette querelle des investitures porte grand préjudice à la Germanie dont les vassaux se détachent. La Bourgogne, l'Italie, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, les Etats scandinaves ne reconnaissent plus son autorité.

Sous l'action des bourgeois, en Italie, les cités se constituent en républiques indépendantes qui ne tardent pas à lutter entre elles. Puis le Saint Empire Romain-Germanique est déchiré par les guerres que se livrent Gibelins et Guelfes. L'autorité monarchique est fortement compromise lorsqu'enfin Frédéric Barberousse, gibelin par son

père, guelfe par sa mère, élu roi de Germanie, entreprend une action vigoureuse pour faire régner l'ordre dans ses Etats.

— 98 —

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des luttes entreprise sous ce règne, luttes entre Allemands et Italiens, lutte entre l'empereur et les papes. Nous parcourons l'histoire à pas de géant. Frédéric doit faire la paix avec le pape Alexandre III. L'empereur est énergique. Il retient les princes sous son autorité, démembré la Bavière et met Henri le Lion, son adversaire au ban de l'empire. Il sait aussi se montrer habile. Après la mort d'Alexandre III, il fait épouser à son fils, Henri, Constance, héritière du trône de Sicile. Le pape ainsi, ne pourrait plus avoir recours aux Normands, ses vassaux. Le Saint-Siège est conscient du danger que ce mariage lui fait courir, mais Saladin s'est emparé de Jérusalem et les deux adversaires, le pape et l'empereur ne songent plus qu'à la croisade. Frédéric part sur le champ avec le duc de Souabe, son fils, à la tête d'une puissante armée. Après une suite de difficultés et de succès, sans être encore parvenu jusqu'à Jérusalem, Frédéric meurt après avoir pris un bain dans l'eau trop fraîche d'un fleuve.

Henri VI, fils aîné de Barberousse, époux de Constance, a un règne très court ; à sa mort, son fils Frédéric-Roger a trois ans. Constance, régente, s'efforce de conserver le trône de Sicile à son fils. Elle prête hommage au Saint-Siège. L'anarchie règne en Allemagne et en Italie du Nord. Gibelins et Guelfes se font toujours la guerre. Le Saint-Siège a la chance d'avoir un pape de grande envergure Innocent III, élu à l'âge de trente-huit ans. Homme de haute culture, il a fait des études profondes aux Universités de Paris et de Bologne. Il est un théologien éminent et un grand juriste, mais au droit romain, il sait opposer le droit canonique. Il veut que le gouvernement de Dieu soit exercé sur le monde par l'intermédiaire du pape, vicaire de Jésus-Christ. Et lui-même, Innocent III, règne sur l'Europe par l'intermédiaire de ses légats en Angleterre, en France, en Pologne, en Espagne, en Suède, en Germanie, en Italie. Il mène la croisade contre les musulmans d'Espagne, contre les Turcs, et contre les Albigeois aussi. Frédéric-Roger ne peut régner en Sicile que par la grâce du pape.

Puisque les Allemands s'épuisent dans une guerre qui n'a pas de fin entre Guelfes et Gibelins, Innocent III se prononce en faveur d'Otton de Brunswick qui est nommé empereur. Otton promet au Saint-Siège obéissance et dévouement, mais ne tarde pas à revendiquer le royaume d'Italie et tous les droits impériaux. Le pape l'excommunie

— 99 —

et travaille à le renverser. Il envoie Frédéric en Allemagne après lui avoir fait promettre d'abandonner le royaume de Sicile à son fils et de s'engager à participer à la croisade décidée ou concile œcuménique du Latran (1215).

Frédéric II de Hohenstaufen, à la mort d'Innocent III est enfin libre, et le Saint-Siège est en grand péril. Le personnage vaut une attention particulière : le fils de Henri VI est instruit, curieux de toute science, subtil, astucieux, plus Italien qu'Allemand, il aime à être au milieu d'Arabes et de Juifs, dans sa résidence de Palerme. Juifs et Arabes sont des véhicules de culture. Cependant, en Allemagne et en Italie du Nord, pour se concilier les faveurs de l'Eglise, il se montre zélé persécuteur d'hérétiques, il engage l'ordre des moines-soldats à occuper et à convertir la Prusse. Il ne néglige pas de servir ses ambitions impériales ; il ne peut manquer d'entrer en friction avec la puissance romaine.

Sous le pontificat de Grégoire IX, continuateur d'Innocent III, fort jaloux de son autorité, les relations, entre Frédéric et le Saint-Siège, sont tendues. Le pape rappelle durement à l'empereur qu'il a fait promesse de se croiser. Sous menace d'excommunication, Frédéric part pour l'Orient, mais il ne combat point. Arrivé en Palestine, il préfère négocier, et par ces négociations, il faut bien le dire, il obtient d'importants avantages ; mais cela paraît suspect à Rome, et sa conduite y semble sacrilège. Grégoire IX médite de se débarrasser d'un homme appelé à être un adversaire et qu'il juge dangereux. Il l'excommunie et délie ses sujets du serment de fidélité.

Le conflit éclate, violent, terrible. Frédéric prend des dispositions hardies. Il fait alliance avec la bourgeoisie des villes allemandes qui cherche à s'émanciper. Les villes prennent un magnifique essor. De grandes batailles sont livrées que Frédéric gagne, non sans peine. Grégoire meurt. Le Saint-Siège reste deux ans vacant. Sur les instances du roi de France, Innocent IV est élu. La lutte reprend sans merci. Le nouveau pape ne peut siéger à Rome ; il doit se réfugier à Lyon. Il excommunie Frédéric et le dépose. Saint Louis, une grande et pure figure du siècle, figure représentative de l'élite européenne et chrétienne, intervient auprès du pape. L'excommunication prononcée lui semble inspirée par des sentiments hostiles au représentant des Hohenstaufen, et non par la conduite, peut-être hardie de l'empereur. Saint Louis blâme l'acharnement du pontife et les prétentions de l'Eglise

— 100 —

à empiéter sur le pouvoir des rois. Le pape ne fléchit pas. Frédéric lutte toujours et meurt en 1250.

Urbain IV, un Français, successeur d'Innocent IV reprend la lutte de plus belle contre les Hohenstaufen, et en vient à bout avec l'aide de Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, qu'il a appelé à régner sur la Sicile. L'unité monarchique en Allemagne et en Italie du Nord est détruite et ces pays se divisent en souverainetés minuscules.

Sous Frédéric II, les chevaliers Porte-Glaive et les chevaliers Teutoniques avaient pénétré en pleine Slavie. Ils avaient commencé la conquête des provinces baltiques et de la Prusse. C'est à ces chevaliers que l'Allemagne devra ses futures revanches.

*
* *

Dans cette lutte du Sacerdoce et de l'Empire, les deux puissances opposées se sont mutuellement causé de grands dommages. Les rois n'admettent plus d'être sujets de l'empereur, ni sujets du pape. Ils prennent leur indépendance. Les villes s'entourent de hautes murailles et fossés. Les demeures princières sont des châteaux-forts. Chacun veille sur son bien et convoite celui d'autrui. Le Saint-Siège s'est fait beaucoup d'ennemis en menant âprement une lutte qui porte atteinte à son caractère sacré. La rapacité se manifeste au sein de l'Eglise, la richesse, le faste et l'orgueil corrompent le clergé qui s'abandonne à la licence.

La même avidité dégrade les institutions laïques et religieuses ; la même volonté de puissance entraîne les laïcs et les religieux à recourir aux mêmes abus ; l'égoïsme humain, dissimulé sous les plus respectables apparences, leur fait nourrir un sentiment de séparativité qui les conduit à s'opposer, à se combattre. Pourtant, au milieu des conflits, des drames et tragédies, des aspirations généreuses poussent des hommes à se dévouer au bien de tous, à se sacrifier pour une cause qui dépasse les limites qui leur sont sensibles. Il faut ramener les hommes à reconnaître l'autorité spirituelle. L'Eglise représente cette autorité spirituelle ; il faut donc que l'Eglise s'épure.

— 101 —

Elle ne peut le faire qu'en se remettant en accord avec la règle évangélique. C'est ce que pensent saint François d'Assise et saint Dominique, qui créent des ordres mendiants pour prêcher, par la parole et par l'exemple, l'humilité, la douceur, l'amour de la pauvreté.

Nuls services ne sont plus grands que les services rendus par ces religieux qui vivent en communauté. Nous avons déjà évoqué les bienfaits dûs aux bénédictins ; d'autres ordres du IX^e au XIII^e siècles, connaissent un épanouissement constant, et saint François, après la création de son ordre, établit pour les laïcs, pour ceux qui vivent dans le monde, le tiers-ordre de la pénitence. Cette institution attire les plus humbles citoyens comme les plus hauts seigneurs. Le roi de France Louis IX prend l'habit du tiers-ordre, et se pénètre si profondément de son esprit, qu'il sera choisi, une fois canonisé, comme patron de tous les tertiaires hommes, les femmes ayant pour patronne sainte Elisabeth de Hongrie, landgravine de Thuringe. Le Moyen-Age possède, avec les tiers-ordres, des instruments de paix sociale qui remplissent les fonctions que la parole du Christ devait inspirer (1).

Les ordres religieux ensemencent les consciences pour que croissent les sentiments qui rassemblent dans une unité spirituelle, les foules dispersées. Ils établissent les fondements d'une société polissée, avec les Universités et particulièrement l'Université de Paris qui brille d'un vif éclat. De tous les points de l'Europe, des étudiants parcourent les routes peu sûres,

pour se rendre à Paris où ils suivent les enseignements des plus grands esprits du temps, des plus grands esprits de l'Europe.

L'anarchie émaillant la décadence politique de ses exploits, s'accroît ; mais l'esprit persévère dans son action de pénétration et de dépassement des choses et des événements. Des hommes éminents enseignent à Paris, ce sont les Anglais Alexandre de Hales et Jean Peckham ; les Italiens saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure,

(1) « Il est loyal et intègre et vrai prud'homme. Aussi loin que va son royaume, il est aimé et prisé. Il mène, sachez-le, la vie sainte, nette et pure ».
Portrait de Louis IX, tracé par un poète du XIII^e siècle.

— 102 —

Pierre Lombard ; des Français, des Allemands, des Flamands. Les femmes s'illustrent, citons : Herrade de Landsberg ; l'abbesse de Disibodenberg, Hildegarde ; Héloïse dont la correspondance avec Abélard est un pur chef-d'œuvre.

A-t-on fini quand on cite encore saint Bernard, cet homme prodigieux dont l'autorité est si grande en Europe qu'elle incline les passions à rendre hommage à la raison. Et Hugues de Saint-Victor, Vincent de Beauvais. Le savant Roger Bacon, Jacques de Voragine... les chroniqueurs Guillaume de Jumièges, Dudon de Saint-Quentin ; et les historiographes Suger, Rigord et Guillaume de Nangis.

Malgré les luttes, les crimes, l'assouvissement de plus violentes passions, l'esprit ne faiblit pas et surgit vivant au milieu des convulsions d'un monde qui se crée. En Orient, où l'empire est en décomposition, la littérature byzantine se révèle brillante. L'Université de Constantinople est restaurée ; on y enseigne la philosophie, la rhétorique, les mathématiques. Photius, savant prodigieux, fait renaître, sous l'influence des modèles antiques, le goût des valeurs intellectuelles incontestables.

La figure de Frédéric II de Hohenstaufen apparaît de nouveau pour nous rappeler qu'il a favorisé la culture, en aidant à la diffusion des œuvres de Platon et d'Aristote et en créant l'Université de Naples.

Le film nous fait voir aussi que l'unité européenne se manifeste dans l'ordre économique par les guildes. Les guildes sont des foyers d'humanisme ; des foyers où l'amour de l'œuvre, le sens de la dignité de l'homme donne un caractère de noblesse inégalable à ceux des hommes qui en font partie.

*« La lumière du soleil, bien que divisée,
est partout la même, bien qu'elle pénètre en des
cloaques, elle n'en est pas moins souverainement
pure ».*

MARC AURÈLE

IV

LES GRANDS EMPIRES D'EUROPE

5

Les Croisades et l'Unité Européenne

Bien que la lumière pénètre en des cloaques, elle n'en est pas moins souverainement pure.

La guerre est un affreux cloaque et cependant si elle transmet, hélas ! une leçon de cruauté, elle transmet aussi le ferment de créations où brille l'esprit. Ainsi, malgré la lutte (lutte que nous avons vue sur l'écran) qui met aux prises Musulmans et Chrétiens, des relations intellectuelles et économiques sont entretenues. Les Arabes qui doivent aux chrétiens de Syrie, la culture grecque qui leur permet d'atteindre un degré élevé de civilisation, transmettent à l'Occident chrétien, par les travaux de leurs savants, les grands traités d'Aristote, les principales œuvres dues au génie de la Grèce antique. Le message hellénique fait le tour de la Méditerranée, pour s'acheminer ensuite, par les voies terrestres prises par le christianisme, et sous la protection des guerriers, jusqu'aux frontières orientales et septentrionales de l'Europe.

Ces relations ont rendu, un moment, les Musulmans moins sectaires et ils toléraient le passage de pèlerins en Palestine. Ces pèlerins ont appris qu'Hélène, la mère de Constantin a, à Jérusalem, retrouvé l'emplacement du calvaire. Ils se rendent par groupes nombreux sur les lieux saints : 700 avec Richard, abbé de Saint-Vanne ; 12.000 avec Gunther, évêque de Bamberg...

— 104 —

Ces pèlerinages ne se font pas longtemps ainsi, parce que, menacée d'une nouvelle invasion des Sarrasins, la chrétienté s'avise de lui opposer une contre-offensive et un Français prêche la première croisade et soulève l'enthousiasme. Et ce Français est reconnu, accepté par tous, comme un grand Européen.

Les croisades qui défilent sur notre écran, représentent en Europe, une expression de la Chevalerie et de la Foi ; une expression du goût d'aventure, une expression du désir de connaître qui entraîne les hommes à se mesurer avec eux-mêmes et avec les forces qui les

dépassent. Le chevalier est préparé à affronter maints périls pour une grande cause. L'usage de l'épée n'est permis « que pour contenir la malice des méchants et pour défendre la justice ».

Nous savons déjà que la tradition chevaleresque est une vieille tradition aryenne attachée à un rameau aryen, originaire d'entre la Perse et le Gange. Il est dit, dans les textes sacrés, que le chevalier, avant toute chose, est celui qui est à même de régir le royaume, de le régir avec justice, avec compréhension, avec indulgence ; que le chevalier est celui qui possède le génie, qui le manie, qui l'exprime et qui, en même temps, fait preuve en toute circonstance, d'intelligence.

Ce chevalier, tel qu'il est compris dans les textes sacrés, défend au nom du droit, au nom de la Loi, et non pas de sa loi ; au nom de la justice et avec l'assistance et l'assentiment des dieux, les peuples qu'il régir et qu'en même temps, il protège. Toutes les responsabilités lui échoient et au nom des responsabilités, pour accomplir son devoir et pour réaliser la Loi, il entame le combat, et ce combat, il le livre sans haine, sans revendication pour protéger les faibles et sauvegarder les peuples.

Et les chevaliers de France, de Germanie, d'Italie, d'Angleterre, de Flandre, par huit fois appelés à se croiser, vont en terre sainte chasser l'infidèle, mais aussi défendre l'Europe contre les attaques de l'Islam. Le sentiment d'une communauté de race, de traditions, de religion, unit toute la jeunesse chevaleresque des royaumes européens.

Si des disputes s'élèvent entre ces hommes, un grand idéal les rallie, et c'est sous l'inspiration de cet idéal qu'ils fondent l'ordre militaire des Chevaliers du Temple, qu'ils créent pour le service

— 105 —

des pèlerins, les Hospitaliers de Saint-Jean, et les Chevaliers de Saint-Jean, pour combattre dans le respect des principes qui sont ceux de la chevalerie.

Un pur chevalier s'est par deux fois croisé : saint Louis, le roi de France. Son attitude, en toutes actions, est telle que, fait prisonnier à la bataille de Mansourah, il confond ses ennemis par sa grandeur d'âme et leur impose le respect. Son exemple prouve qu'un pur chevalier est un esprit invincible, assuré d'obtenir la victoire réelle. Et nous pouvons penser qu'une Europe soumise à l'Idéal chevaleresque ferait triompher l'autorité spirituelle dont le monde a besoin.

Par les croisades, l'Occident témoigne de son unité dans un même idéal.

« La véritable tradition, dans les grandes choses, n'est point de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui a fait ces grandes choses, et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps. »

Paul VALÉRY

V

Aspects nouveaux de l'Europe

V

ASPECTS NOUVEAUX DE L'EUROPE

La Renaissance et la Réforme

Alors que saint Bernard, illustre abbé de Clairvaux (1), rédige la règle de l'ordre religieux et militaire du Temple, et, qu'ensuite, saint Thomas d'Aquin tente de fonder le dogme et la doctrine d'Aristote, que saint François d'Assise prêche la charité et la pauvreté, que Maître Eckart, par ses admirables sermons dans la cathédrale de Strasbourg, se fait l'initiateur de la mystique ; l'Europe, morcelée en une multitude de souverainetés, cherche à se donner une structure politique uniforme, à se regrouper, à se reconnaître en somme. Mais il semble que dans la conscience humaine s'oppose instamment l'attrait du multiple à l'harmonie de l'Unique ordonnée et dissoute dans un jeu alterné qui assure cependant le triomphe de l'Unité.

Le film nous présente un large panoramique. Nous sommes à la fin du XIV^e siècle, les trois états scandinaves vont faire de grands essais pour s'unir. L'union de la Pologne et de la Lithuanie, semble réalisée. Le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon. permet l'unité de l'Espagne libérée des Maures. En Allemagne, c'est un chaos de principautés et de seigneuries souvent minuscules qui se

(1) En 1115, à vingt-quatre ans, saint Bernard avait été placé par l'abbé de Cîteaux, à la tête d'une colonie monastique qui alla peupler une solitude du diocèse de Langres appelée la Vallée d'Absinthe. Bernard valut à ce triste lieu le nom de Clairvaux, ou l'illustre vallée, (Clara Vallis.) (*Histoire de France*, Henri MARTIN).

voient peu à peu dominées par des princes électeurs fort indépendants. A la fin du XIII^e siècle, le pape est intervenu dans ce chaos allemand pour signifier aux seigneurs qu'il nommerait lui-même un empereur, si les princes n'en savent pas choisir un. Les princes, peu soucieux de se donner un chef, ont élu alors un petit seigneur d'Allemagne du sud, Rodolphe de Habsbourg ; et à chaque élection, ils emploieront la même tactique. Au XIV^e siècle, c'est à Henri de Luxembourg qu'ils ont confié la couronne impériale. Ensuite, ils font mieux, ils élisent deux empereurs, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, et la Germanie est encore une fois déchirée et jetée dans l'anarchie. L'insubordination règne partout. Les deux empereurs finalement se partagent le pouvoir. Louis de Bavière descend en Italie, accepte la couronne impériale de la main des syndics, représentants du peuple romain. Il crée un antipape et se fait sacrer par lui. Mais les princes allemands, indociles, ne veulent pas être les vassaux du Saint-Siège. Ce sont des luttes interminables jusqu'à ce qu'après combats et négociations, les princes désignent Charles IV de Luxembourg pour être couronné empereur.

Si le film nous dévoile une Allemagne anarchique, nous voyons, par ailleurs, que cette Allemagne regorge de forces et de richesses. Les villes libres démocratiques sont prospères ; les villes hanséatiques sont puissantes et tiennent la mer du Nord et la mer Baltique sous leur domination. Pour avoir quelque autorité, il faut que Charles IV tire sa puissance de grands domaines personnels. C'est en son royaume de Bohême, plus qu'en Luxembourg, qu'il cherche à fonder une maison forte. Sous son action la Bohême renaît, et l'Allemagne est sauvée de la dissolution complète par la concentration territoriale que réalisent les grands électeurs, les ducs d'Autriche. Les Habsbourg sont grands rassembleurs de terre. La bourgeoisie libérale apporte un précieux concours par l'organisation des villes libres.

Au XV^e siècle, l'empire s'organise. La Maison d'Autriche est puissante grâce à l'habile et fructueuse politique matrimoniale des princes autrichiens qui acquièrent par le mariage des domaines importants : les Pays-Bas, les territoires du bassin de la Saône, puis préparent l'acquisition des royaumes d'Espagne et de Hongrie. C'est ainsi que Charles Quint peut régner au XVI^e siècle sur un vaste empire.

Alors qu'en Allemagne, pendant cette période, l'anarchie était triomphante, en France, la situation peu à peu s'améliorait. Au XV^e siècle, le territoire est libéré des Anglais par Jeanne d'Arc, et Charles VII est sacré roi. L'intelligence, l'astuce politique et la persévérance de Louis XI font, malgré les attaques de puissants adversaires, l'unité du royaume. Le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne accroît sa puissance. Louis XII, par une bonne administration financière la maintient : « *J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice, dit-il, que les peuples pleurer de mes dépenses.* » La noblesse féodale est devenue noblesse de cour. Le roi est monarque absolu. La théorie de la monarchie absolue est inspirée des doctrines romaines sur la souveraineté de l'Etat. Le roi ne tient sa couronne que de Dieu, ne doit de compte qu'à lui seul et réunit entre ses mains tous les droits et tous les pouvoirs.

C'est une affirmation d'indépendance à l'égard de l'empire et de la papauté. Au Moyen-Âge, la papauté représentait le principe de la monarchie universelle. François I^{er} prend le titre de « Majesté » et envisage de se servir de son titre de roi Très Chrétien, pour se poser en défenseur de la catholicité et aspirer à la dignité impériale.

L'Italie, comme l'Allemagne, ne réalise pas son unité. En Lombardie, les villes libres sont nombreuses : Pise, Gênes, Venise, républiques maritimes, se maintiennent et parviennent à une grande prospérité. Il y a d'autres républiques : celles de Florence, de Sienna, de Crotona. Et les villes et les républiques ne s'affranchissent pas de leurs rivalités ; elles se livrent sans fin des combats acharnés. Les royaumes de Naples et de Sicile sont en proie aux luttes qui mettent aux prises les Maisons d'Anjou et d'Aragon. Enfin, devant la menace d'une invasion ottomane, une ligue est formée en Italie et il se constitue, — sous l'influence des papes revenus à Rome — un système politique qui groupe cinq grands Etats : Naples, Florence, Milan, Venise et Sicile et Sardaigne unies à l'Aragon. Ce système inaugure une période de tranquillité qui permet l'éclosion d'une grande époque qui sera appelée « La Renaissance », C'est la fin de la féodalité et le début des temps modernes en Europe.

*
* *

— 112 —

Prodigieuse est la transformation que subit le monde européen sous l'action du génie humain. Les sciences, les techniques, les arts, la littérature deviennent des centres d'attraction où la pensée s'éveille, où l'esprit découvre son autonomie et sa faculté de pénétration des choses. Une grande activité intellectuelle se manifeste, mais elle ne se limite pas un royaume ; elle gagne l'Europe entière, comme si rien en ce monde, ne pouvait être exclusif, comme si rien ne pouvait être la part privilégiée d'un peuple ou d'une nation. Non. La Renaissance représente une mutation de puissance civilisatrice qui intéresse la partie occidentale du continent eurasiatique. Et cette puissance civilisatrice ainsi mutée, gagne de vitesse les politiques qui ne pensent ou ne savent prévoir les conséquences de son développement durant un siècle, et parmi les politiques, il faut comprendre les papes.

La Renaissance est un phénomène européen qui marque une étape sur la voie de la réalisation intellectuelle et spirituelle de l'Europe.

L'évolution de l'Europe, dès maintenant, prend un caractère nouveau. Les hommes se livrent à de nouvelles passions et aspirent à de nouvelles conquêtes, grâce aux inventions mises en pratique à cette époque. L'invention des canaux à écluses par les ingénieurs italiens Denis et Pierre de Viterbe, permet et facilite les échanges et la circulation par eau avec les Etats du nord de l'Europe. L'ingénieux dispositif de la boussole, employé par les marins méditerranéens, contribue à réaliser de très gros progrès dans l'art de naviguer. La science nautique autorise plus d'audace, et les navigateurs osent affronter les profonds espaces de l'Océan. Les Portugais s'élancent à la découverte des côtes occidentales du continent

affricain, et, de plus en plus ambitieux, de la route des Indes. Ils reconnaissent, tout d'abord, les côtes de l'Afrique jusqu'au golfe de Guinée. Diégo Cam, Barthelemy Diaz et Vasco de Gama se distinguent et ouvrent les voies du vaste monde aux hommes d'Europe. Le Cap de Bonne Espérance est doublé, Zanzibar, Madagascar sont reconnus. Le détroit de Malacca dépassé. Les Portugais explorent les îles de la Sonde jusqu'à Java, puis à travers les mers de Chine, ils vont jusqu'à Canton, jusqu'au Japon.

C'est ensuite la grande aventure de Christophe Colomb engagé dans le désert liquide à la recherche d'une terre qu'il croit être les Indes, et cette aventure donne à l'Espagne un nouveau monde : un nouveau monde qui naîtra de l'Europe, qui se nourrira de son

— 113 —

sang, de son œuvre, de son esprit, pour être une nouvelle terre d'expérience aux indo-européens, entraînés à la conquête spirituelle du globe.

Christophe Colomb a des émules : Alonso de Hojeda, Alonso Niño, Diégo de Lepe, le pilote Juan de la Cosa, qui est l'auteur d'une carte. Toute la côte septentrionale du continent sud-américain est exploré par Améric Vespuce, qui reconnaît aussi un autre continent : l'Amérique du Nord. Vincente Yañez Pinson découvre l'estuaire du fleuve Amazone, et le cap Saint-Augustin. Puis, enfin, le premier voyage autour du monde est réalisé par Magellan.

Ces voyages et les découvertes font faire des progrès considérables à la navigation ; ils font connaître les courants marins ; ils initient à une véritable science les géographes et les cartographes ; ils révèlent un nouvel aspect du ciel aux astronomes, et Copernic expose un plan général du monde solaire et fait connaître la double révolution des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil.

Cette époque est pour les hommes, le temps des merveilles. Marco Polo, après son voyage en Asie, à la fin du XIII^e siècle a déjà écrit son *Livre des Merveilles du Monde* qui connut un énorme succès. Les merveilles du monde sont offertes par l'ouverture des routes océaniques, et parmi ces merveilles on compte de substantielles richesses. Il y a abondance d'épices, de fruits et d'aliments jusqu'alors inconnus en Europe ; abondance de métaux précieux. Toutes ces richesses qui affluent, modifient considérablement les conditions générales de la vie ; elles provoquent l'avidité. Les Espagnols déboisent leurs pays pour construire des navires qui iront se gaver de biens. Il y avait sur les routes, au moyen-âge, des chevaliers brigands qui détrossaient les voyageurs et les marchands ; il y a maintenant, sur les routes maritimes, des corsaires qui attaquent les caravelles chargées de biens inestimables, les biens...

« *Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines* »

Si, au départ, la pensée d'aller assurer le salut des infidèles, de christianiser les habitants des terres inconnues de l'Atlantique, a suffi à décider Isabelle la Catholique à

financer le voyage de Christophe Colomb, d'autres intentions aujourd'hui, entrent dans les projets des

— 114 —

hommes qui tentent l'aventure. Ce sont : projets de conquêtes, désir d'exploiter les richesses des régions découvertes, soit du lucre, volonté de puissance. L'Europe subit de ce fait de grandes transformations économiques et sociales. De considérables progrès sont faits dans l'application de nombreuses techniques. Les industries de luxe sont fondées et prennent un grand essor. Les fabriques de soie lyonnaise rivalisent avec celles de Venise ; les poteries émaillées de Rouen avec les faïences italiennes ; les tapisseries de la Manufacture Royale avec celles de Flandre.

Les chroniqueurs se complaisent à noter les signes extérieurs de la richesse que cette universelle activité économique produit. Le sort du paysan même s'en trouve grandement amélioré. Les classes aisées recherchent le luxe en toute chose, dans l'élégance du costume, le décor intérieur et extérieur des maisons, dans la construction de châteaux de plaisance qui se multiplient dans les campagnes, comme se multiplie la construction des hôtels particuliers dans les centres urbains. Il y a accroissement de population et développement des grandes cités.

Mais deux autres inventions provoquent un grand bouleversement de l'ancien ordre intellectuel et spirituel en Europe, ce sont les inventions de l'imprimerie et du papier de chiffé qui facilitent la diffusion des ouvrages de l'esprit.

Nous sommes ainsi amenés à considérer la Renaissance artistique et littéraire qui ouvre des voies nouvelles à l'intelligence. L'aspect économique et social du monde s'est profondément transformé ; l'aspect intellectuel se transforme également. Le mouvement littéraire et artistique qui naît en Italie vers le milieu du XIV^e siècle, se développe et gagne l'Europe entière, et jusqu'à la fin du XVI^e siècle. De grands sculpteurs, de grands peintres, Nicolas de Pise, Giotto, Paolo Ucello, Fra Angelico, Donatello, Botticelli, Léonard de Vinci, MichelAnge, Raphaël, Le Titien, Giorgione, Véronèse, le Tintoret, le Corrège... font de Rome, de Florence, de Venise et d'autres villes d'Italie, des temples de la Beauté.

Le génie, de proche en proche, embrase le génie. L'Allemagne s'honore de nourrir dans son sein de grands artistes comme Stephan Lochner, Martin Schoengauer, Albert Dürer, Lucas Cranach, Holbein l'ancien, Holbein le jeune... Des écoles de peinture prospèrent en

— 115 —

Espagne, à Séville, à Valence, et des artistes éminents se distinguent : Francisco Ribalta, Sanchez Coello, Moralès Navarette... En Flandre, les Memling, Gérard David, Jérôme Bosch, Pierre Brueghel, honorent leur pays en cultivant avec maîtrise un art puissant où la vie affirme son triomphe. Et les cités de ce pays, le plus riche d'Europe, sans doute, Louvain, Bruxelles, Anvers, font construire des églises et des hôtels de ville qui sont des bijoux de pierre merveilleusement ouvragés.

La France, où la Renaissance artistique est surtout architecturale, se pare de châteaux somptueux ; et toutes les grâces de l'élégance s'impriment dans un nouveau mode de vie dont le ton est donné par la cour. Et là, en France, comme ailleurs en Europe, les artisans exécutent des chefs-d'œuvre dans l'art chatoyant du vitrail, de la tapisserie, de la céramique, de la verrerie, des émaux, des médailles, de l'orfèvrerie et des armures.

Dans le domaine des lettres, l'imprimerie a multiplié les ouvrages grecs et latins pour les diffuser. Les érudits, chassés de Byzance par l'invasion turque, révèlent la littérature grecque à tout l'Occident. Constantin Lascaris, en 1476, fait imprimer la première grammaire grecque. Erasme, né à Rotterdam, l'humaniste le plus apprécié de la Renaissance, professe le grec à Oxford et Cambridge, et sait unir la pureté de la foi chrétienne à l'élégance des lettres. La langue grecque est étudiée. Platon, jusqu'alors inconnu, conquiert l'Europe. Sa dialectique qui consiste à s'élever en partant du spectacle du monde sensible, jusqu'au monde des principes, jusqu'aux idées éternelles et immuables, soulève l'admiration des esprits évolués. Des latinistes et des hellénisants pénètrent profondément dans la culture et dans la connaissance des auteurs qui les charment. Si les philosophes grecs sont étudiés, commentés, les livres saints le sont aussi. La connaissance des textes originaux provoque la rénovation des systèmes antiques, nous disons l'aristotélisme, le platonisme, le pythagorisme. Les études de droit se renouvellent. Le droit romain fait l'objet d'une étude approfondie.

La littérature ainsi renouvelée, révèle le génie particulier de chaque peuple. La prose italienne acquiert une beauté classique avec Dino Compagni, Villani, Boccace, Machiavel ; et quelles richesses d'images, de rythmes et de pensées, apportent les poètes : Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse. Ils donnent à l'Europe le sentiment

— 116 —

de la grandeur et de l'harmonie que la Grèce avait possédé. Les Académies se multiplient, et le pape Léon X les encourage.

Le roman picaresque apparaît en Espagne avec Lazarello de Tormès ; les romans chevaleresques qui glorifient l'héroïsme, la noblesse de cour, le sentiment de l'honneur et la magnanimité, Cervantés aura une gloire universelle. La poésie aussi a ses gloires et nous pensons à Herrera, le divin, et à son Elégie au sommeil.

En France, le mouvement littéraire donne des œuvres immortelles. Il suffit de citer quelques auteurs pour montrer son importance : Clément-Marot que soutient Marguerite

d'Angoulême, sœur de François I^{er} ; Jacques de la Maille, Rabelais, Montaigne, La Boétie, Michel de l'Hospital et les poètes de la Pléiade.

Et les sciences aussi sont honorées en Italie, en France, en Helvétie, en Allemagne, en Flandre et aux Pays-Bas : mathématiques, sciences physiques et chimiques, sciences naturelles et médecine. Ces sciences sont illustrées par de grands noms, par des esprits éclairés ; Tartaglia, Cardan, Ferrari, François Viète, Copernic, Tycho-Brabé, Jean Fernel, Paracelse, Georges Agricola, Bernard Palissy, André Vesale, Ambroise Paré, Conrad Gessner, Guillaume Rondelet, Olivier de Serres.

L'Angleterre, qui, dans le domaine des arts et de l'architecture, est restée rebelle au mouvement de la Renaissance, dans les sciences et la littérature offre à l'Europe, au monde, les fruits de son génie. C'est la grande époque Elisabethaine, et nous voyons rayonner des êtres prestigieux dans les lettres et les sciences. Au sommet, nous admirons les œuvres immortelles de Shakespeare et le génie de Francis Bacon avec ses Méditations, ses Essais, et sa philosophie qui transforme les méthodes de la pensée spéculative et scientifique.

L'Europe peut s'élancer à la conquête du monde, elle a beaucoup à donner, mais se gardera-t-elle de prendre plus qu'il ne lui revient ?

*
* *

— 117 —

Le grand siècle de la Renaissance est aussi le siècle de la Réforme. Les images riantes qui viennent d'être projetées à la gloire de l'esprit et de la beauté s'effacent ; en surimpression apparaît le spectacle affligeant de deux et même trois papes qui se disputent le pouvoir spirituel et temporel. Nous assistons aussi aux querelles que se livrent les Universités entre elles et qui se livrent aussi dans le sein même des Universités.

L'Eglise subit une crise très grave. Le relâchement des mœurs du clergé, le luxe affiché par les prélats, le partage de la latinité entre deux obédiences : Avignon et Rome, et les grandes exigences des papes d'Avignon, soulèvent des récriminations, des protestations et des révoltes, et cela aussi bien en Angleterre où vibre la voix du théologien d'Oxford, John Wycliffe, qu'en Bohême avec Jean Hus, l'un des précurseurs de la réforme.

Des membres du clergé sont conscients du péril que court l'Eglise. Des légats suggèrent aux papes des réformes, mais ces derniers sont des princes italiens qui ont train de maison à soutenir et de grands intérêts fort étrangers au spirituel. Ils pratiquent une politique égoïste où leur rapacité a libre jeu, et ne songent pas à maintenir dans une discipline stricte un clergé qui oublie le respect qu'il doit à son propre magister, un clergé qui n'a pas conscience de la ligne de conduite que lui impose la mission apostolique qu'il s'est donnée. Et c'est la décadence du principe d'autorité de l'Eglise en matière religieuse.

Les esprits, au contact des œuvres grecques, se libèrent des formes qui limitaient leur horizon. Ils développent leur sens critique, étudient la bible dans le texte hébreu. Les humanistes allemands s'autorisent critique et libre examen. Ils attaquent violemment les mœurs du clergé et les méthodes et le savoir des moines qui enseignent dans leurs universités. De véhémentes discussions sont engagées. Ce sont les signes précurseurs d'une véritable révolution religieuse. Entre les princes de l'Eglise, il y a mésintelligence en ce qui concerne des questions capitales. Cette mésintelligence n'est pas sans causer une perplexité qui incite les hommes intelligents à intervenir. Le spectacle du monde dans lequel ils vivent et les découvertes récentes de la science, ont ouvert à leur, pensée des horizons nouveaux.

— 118 —

D'où vient que le pontife qui demande tant d'argent au clergé (1) s'occupe si peu d'en corriger les mœurs?

Cette question qui avait été posée par l'empereur Charles IV à un légat, ne reçut pas de réponse satisfaisante, pour la bonne raison que le pontife, tout le premier, aurait dû corriger ses propres mœurs.

Un siècle après, le dominicain Jérôme Savonarole qui jouit d'une grande autorité morale à Florence, après la chute des Médicis, attaque la corruption pontificale et veut déposer le chef indigne de l'Eglise Alexandre VI. Cela lui vaut d'être brûlé vif.

Mais en Allemagne, un homme soulève le drapeau de la révolte ; cet homme est un moine d'un ordre mendiant, Martin Luther, professeur à l'Université de Witenberg. Le recteur de l'Université, Melrichstadt, en parlant de lui prophétise : *Ce moine, dit-il, déconcertera tous nos docteurs ; il apportera une doctrine nouvelle et reformera l'Eglise, car il s'appuie sur les écrits des prophètes et des apôtres. Il se tient à la parole de Jésus-Christ. Voilà ce que ni la philosophie, ni la sophistique, ni les adbertistes, ni les thomistes ne parviendront jamais à empêcher et à détruire.*

Martin Luther fait un voyage à Rome : ce fils d'ouvrier mineur reste pantois avant d'être indigné par le faste qu'il voit déployé autour de lui. La vie profane des cardinaux et du clergé le scandalise. Le trafic des indulgences met à son comble son indignation. Il s'aperçoit que les bonnes œuvres font les frais du luxe romain.

Luther rentre dans son pays bien décidé à mener activement le combat pour réformer l'Eglise. Il déclare formellement que le chrétien est sauvé par la seule foi en Jésus-Christ, puisée directement dans l'Evangile. Il assure qu'il n'est pas besoin des bonnes œuvres et des indulgences pour se faire ouvrir les portes du ciel. L'invocation des saints et le recours au sacerdoce sont superflus, tout chrétien étant prêtre du moment que sa conviction est correctement fondée par la lecture de l'Evangile.

(I) Le clergé, en France, jouit des 2/5 des biens et des richesses du royaume, parce que beaucoup d'évêques réunissent le temporel et le spirituel.

(Tableau de la France MACHAVIEL).

— 119 —

La guerre est engagée. Sans l'appui de l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, Luther subirait sans doute le sort de Savonarole ; mais les princes, en assez grand nombre, adoptent la doctrine et le fanatisme est déchaîné.

Un nouveau schisme surgit avec les anabaptistes qui fondent leur doctrine sur les paroles de l'Évangile : « *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné* ».

Ces anabaptistes ont pour prédicateur Thomas Münzer, assisté du drapier Nicolas Storch. Les deux hommes, après avoir pris possession de l'administration de la ville de Zwickau, veulent instaurer le royaume de Dieu sur la terre. Ils sont suivis par dix mille mineurs de la Saxe qui montent à l'assaut du quartier général de la noblesse de Thuringe et se font écraser. Münzer est exécuté.

En Suisse, le curé de Zurich, Zwingle, se sépare de Rome. Il compte restituer au christianisme sa pureté primitive. Mais en Suisse, le succès est réservé un Français, Jean Calvin.

Jean Calvin, destiné tout d'abord à la prêtrise est orienté, après ses études, vers la connaissance du droit. Sa famille trouve plus efficace ou profitable de faire de lui un légiste et un administrateur. A l'Université de Bourges, il est initié aux idées nouvelles. Esprit distingué, Calvin a l'ambition d'égaliser deux humanistes de grande notoriété : Erasme et Reuchlin. Il est éloquent, clair, ordonné ; ses talents se font remarquer. Il fréquente des luthériens et prend contact avec le patriarche de la Réforme française, Lefèvre d'Étaples. Il passe alors à l'évangélisme, et ceux qui l'entourent l'engagent à prêcher sa doctrine. Il va en Italie, passe à Genève où Guillaume Farel le retient. Le calvinisme s'organise ; c'est une nouvelle Église qui se fonde. Pour assurer son triomphe, Calvin fait trancher la tête à Jacques Gruet qui s'est exprimé trop librement sur le compte des ministres, et il fait brûler vif Michel Servet qui a nié la trinité et la divinité de Jésus. Une noble protestation se fait entendre, celle de Sébastien Castellion, un humaniste français qui enseigne à Genève. Il fait paraître une édition latine de la Bible, et dit dans sa préface, que tout homme a à répondre pour son propre compte, devant le tribunal de Dieu, que nul être ne peut condamner ceux qui ne pensent pas comme lui sur quelque point de dogme. Il dit aussi que l'État n'a pas à intervenir dans les choses de la religion ; qu'il ne

faut pas ériger le bourreau en docteur, et, enfin, qu'il est absurde de vouloir faire avec des armes charnelles, une guerre toute spirituelle.

L'audacieux protestataire est expulsé. Après ces mesures de force, Calvin institue sous sa surveillance, des Eglises française, espagnole, italienne, anglaise, écossaise, flamande.

Le calvinisme trouve en France des sympathies et acquiert une certaine force par l'adhésion des Bourbons, Antoine, roi de Navarre et son frère Condé, des neveux de Montmorency et de Gaspard de Coligny, amiral de France.

L'Eglise, en fait, n'est pas réformée, mais des fanatiques maintenant, sont dressés les uns contre les autres (1). Il y a, dans ces révoltes, c'est évident, la manifestation d'une volonté de se libérer du joug clérical, de la tyrannie d'un clergé dépravé, avide et ignorant.

Pour avoir trop convoité les biens de ce monde et avoir voulu exercer un pouvoir oppresseur, les papes, des membres du clergé sont à l'origine d'un drame qui fera couler beaucoup de sang chrétien, qui jettera le trouble et la confusion dans les esprits, et la haine dans les cours. Pourtant, malgré la défaillance des hommes, le christianisme pur creuse son sillon. Quand les antagonismes tolèrent une trêve, il réapparaît dans des œuvres humaines qui sont à la gloire du Divin.

C'est ainsi que des ordres réformateurs travaillent dès le 16^e siècle, à remettre dans le bon chemin les membres du clergé qui s'étaient corrompus ; citons les ordres des Capucins, des Camaldules, et surtout l'ordre du Carmel, sous l'impulsion de sainte Thérèse d'Avila. Il faut compter aussi l'ordre des Frères de la Charité, la société de l'Oratoire, et l'action énergique de la Compagnie de Jésus organisée comme un ordre de chevalerie militaire. Par cet effort soutenu, le clergé revient à une règle stricte.

(1) SCHILLER écrit, dans sa *Guerre de Trente ans* : « Le nouveau gouvernement donna en vain l'exemple de la tolérance et défendit sévèrement toute espèce de représailles ; il ne fut pas en son pouvoir d'empêcher ce peuple qu'on avait si cruellement maltraité, de faire sentir le poids de sa colère à tous ceux qui s'étaient fait un jeu de le priver de la plus chère de ses libertés, celle d'adorer son Dieu selon ses propres convictions. Devenu le plus fort, il abusa son tour de sa force ; et sa haine contre la religion qu'on lui avait imposée, le poussa à verser le sang des ministres et des partisans de cette religion.

Paul III confie aux théologiens de la Compagnie de Jésus le soin de défendre la doctrine au concile de Trente.

La vie et les intérêts de l'Eglise deviennent alors le souci permanent de ceux qui sont chargés de veiller sur l'intégrité de la doctrine. La forme retiendra beaucoup trop l'attention au grand dommage de l'esprit. Le respect de la forme fera souvent commettre le péché contre l'esprit.

« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

Saint JEAN, chap. VI, § 64.

VI

L'Europe et les temps modernes

VI

L'EUROPE ET LES TEMPS MODERNES

Action et réaction, flux et reflux. Notre film court en oscillant, en balançant ses séquences. Il nous conduit du religieux au politique, du politique au religieux, tant il est vrai que les aspects variés de la vie se confondent dans son unité, comme les sept couleurs de l'arc-en-ciel se fondent dans la lumière blanche.

La Réforme a fait son œuvre libératrice en débarrassant les voies de l'évolution des obstacles que dressait la corruption des règles et des mœurs religieuses et, ce faisant, elle a généré des effets politiques qui ont bouleversé les structures moyennageuses de l'Europe. La réaction provoquée par l'universalisme dogmatique de l'Eglise, a détruit l'universalité de l'Etat. De grandes transformations ont alors lieu dans l'Europe occidentale et centrale. Les Pays-Bas et les pays scandinaves luttent contre l'oppression et se libèrent ; la Suède joue un rôle important sous le règne de Gustave Adolphe ; d'anciennes principautés donnent naissance à des Etats nouveaux. La conscience nationale émerge du chaos : en France, Henri IV et ses compagnons donnent une orientation hardie à la politique, et introduisent dans les mœurs du temps la tolérance religieuse. En revanche, en Espagne, l'Inquisition persécute les juifs et les pseudo-convertis et entraîne le pays vers son déclin. L'Espagne n'a plus d'hommes, d'industrie, ni de commerce ; plus de vie intellectuelle. Une contre-réforme catholique réagit en Hongrie et en Pologne. Ces deux pays luttent contre les Turcs pour garder leur indépendance. Les Turcs assujettissent d'autres peuples slaves sans qu'interviennent les grands Etats européens. Les Slaves sont entrés, il est vrai, dans la communauté européenne fort tard, au IX^e siècle. Les notions d'un réalisme actuel pénètrent bien lentement dans les esprits. Néanmoins, la Hongrie

— 126 —

et Venise, en guerre avec les Turcs, recevront plus tard des secours d'Etats qui sentent profondément qu'il existe une solidarité européenne.

La Maison d'Autriche, héritière de Charles Quint, poursuit toujours sa politique d'hégémonie, mais le sein même de cette puissance se désagrège, et un adversaire se dresse devant elle, un adversaire qui lui fera toucher les deux épaules, c'est le cardinal de Richelieu qui, bien que cardinal de l'Eglise romaine, — et pour ses fins politiques — ne craint pas de

se commettre avec des luthériens et des calvinistes. Le développement de la France se fait régulièrement dans un intégral état politique spirituel et intellectuel, malgré les troubles provoqués par la noblesse avide de privilèges, d'honneurs et d'autorité. Un climat de bonnes manières s'installe dans la société. Oui, les manières s'adoucissent et se font élégantes au milieu des salons naissants. Les belles lettres sont consacrées par l'Académie française, création du cardinal. La bonne société s'efforce de parler comme les meilleurs auteurs écrivent.

Au XVII^e siècle, Louis XIV règne. Il est le Roi Soleil, et son siècle est le grand siècle. Il brille d'un éclat qui illumine le continent jusqu'au cœur du Céleste Empire. L'esprit français est le ton fondamental de la symphonie spirituelle que joue l'Europe. Et à l'œuvre de l'esprit se joint l'œuvre du cœur : saint Vincent de Paul crée la Congrégation des Filles de la Charité, l'Hospice des Incurables et l'Hospice de la Salpêtrière. Le saint homme prélude ainsi la création des hospices généraux. Avec la paix de Westphalie (1648) — qui représente le triomphe de la politique de Richelieu que Mazarin n'a pas trahie — le statut politique de l'Europe est établi pour un temps assez long, trop long peut-être ; l'évolution des sociétés et des peuples et des groupes de peuples demande sans doute que les statuts qui les ordonnent soient souvent révisés dans un souci de concorde. Louis XIV est assurément un puissant monarque unanimement reconnu par les participants au traité, et ils sont nombreux, puisque tous les Etats de l'Europe avec la Russie, la Pologne et la Turquie, y sont représentés, moins toutefois l'Angleterre qui est en révolution. Puissant monarque Louis XIV devient le protecteur de la Ligue du Rhin à laquelle adhèrent les électeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves, le roi de Suède, les ducs de Brunswick-Lunebourg, de Wurtemberg, de

— 127 —

Hesse-Cassel. Ainsi, bien posté, a-t-il une vue claire des événements européens, et est-il bien informé de la politique allemande. L'Angleterre, avons-nous dit, est en révolution. Le régime d'oppression auquel ont été soumis les sujets, rend difficile l'exercice du pouvoir aux successeurs d'Elisabeth. Jacques I^{er} est faible et maladroit. Il est mauvais administrateur. Sous son règne la dette publique passe de 400.000 livres à 8000.000. L'orage gronde, il éclate sous le règne de Charles I^{er}, et Cromwel, dictateur, donne un grand développement au commerce avec les Indes, l'Amérique, l'ExtrêmeOrient. Il crée une marine qui lui assure la maîtrise des mers, et unifie l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Il initie la politique qui fera la puissance du Royaume-Uni pendant près de trois siècles.

Sur notre écran, surgissent des moulins et des cités prospères. Nous sommes au Pays-Bas, un petit pays qui devient un grand Etat. Par lui, la France est mise en échec. L'Etat est riche, son commerce est florissant avec ses compagnies des Indes, des colonies enlevées aux Portugais en Amérique, en Asie, en Australie. Ses banques, sa flotte font de lui une grande puissance. Sa tolérance, sa liberté de la presse, son humanisme, attirent les penseurs de l'Europe. C'est ainsi qu'on y voit vivre Descartes et Spinoza. Son école de peinture fait admirer les Flandres avec Rembrandt, Franz Hais, Ruysdal...

De grands peintres, de grands architectes, de grands écrivains et de grands poètes donnent aussi à la France un vif éclat. Le règne de Louis XIV est incontestablement un grand règne, mais il dure trop longtemps, car si la jeunesse du roi révèle de brillantes qualités, son âge mûr l'incline à commettre des erreurs dont les conséquences seront un siècle plus tard, fatales à la royauté. Le goût du pouvoir absolu porte le roi à des excès d'autorité qui font fermenter un esprit de révolte. Son intolérance religieuse le pousse à révoquer l'Édit de Nantes, faute grave qui entraîne des hommes entreprenants et vigoureux, à s'exiler et à porter à l'étranger, en Angleterre, en Hollande, à Genève, en Prusse — province en partie slave — leur activité industrielle. En Prusse, les Huguenots français sont à l'origine du développement de Berlin qui n'était qu'un village. Ils sont, pour une grande part, dans l'évolution vers la puissance de ce royaume que le traité de Westphalie a donné aux

— 128 —

Hohenzollern et ces Français exilés entretiennent une haine ardente contre leur patrie marâtre.

La politique européenne de Louis XIV est celle de Richelieu ; mais le roi ne possède pas les qualités du cardinal. Il n'a pas sa finesse sa patience, sa persévérance. Il est orgueilleux, et son orgueil le pousse à vouloir imposer sa loi. Comme Richelieu, il veut l'expansion de la France, mais il provoque la réaction défensive des nations de l'Europe, de l'Europe qui se refuse d'instinct, à accepter la suprématie d'un état quel qu'il soit : comme les signataires des traités de Ryswick (1696) peuvent nous le faire comprendre. L'Europe ne peut pas s'unir ou s'unifier sous la domination d'un maître. L'Europe unie ne peut être le fait que d'une intelligente conciliation. Une même famille raciale habite ces terres ; une race indo-européenne qui a reçu des temps lointains de son origine, à travers plusieurs étapes, le message renouvelé qui lui confie une mission civilisatrice, et il est dans les principes de la civilisation de ne se soumettre qu'à la Loi d'Harmonie, juste et parfaite, et non aux exigences d'un tyran ou d'un peuple despote. La Loi d'Harmonie, juste et parfaite, commande un humanisme. C'est dans le cadre d'un humanisme véritable que l'Europe peut s'unifier. C'est sous le signe de l'humain que les nations de l'Europe se reconnaîtront interdépendantes et fédérées. Il n'y a rien de plus divin que l'union, disait Proclus. C'est sous le signe de l'humain qui symbolise la valeur divine de ce monde que l'Europe peut accomplir son destin.

L'humanisme, en Europe, prend un développement que l'esprit scientifique enrichit grâce aux apports des grands hommes du XVII^e siècle, Bacon, Kepler, Galilée, Descartes et Pascal, et de leurs continuateurs : Huygens, Leibniz et Newton. Il faut mentionner aussi la contribution à ce développement qu'apportent les explorateurs, les navigateurs, tous les hommes avides de connaître notre monde.

Au XVIII^e siècle, l'Europe accuse une expansion importante vers l'Est. La Prusse et la Russie entrent dans le concert européen en adoptant la culture européenne et en introduisant dans les hautes sphères aristocratiques le mode de vie raffinée des nations occidentales. Le goût français triomphe en Scandinavie et en Suède. Frédéric II le grand monarque prussien...

Une rétrospective nous interrompt pour nous permettre d'assister

à la formation de ce royaume de Prusse qui jouera un si grand rôle dans l'avenir.

En Austrasie les successeurs de Charlemagne s'étaient fortement organisés sur l'Elbe pour la défense et, aussi, pour l'expansion de l'Allemagne. Les Germains, persuadés qu'ils devaient jouer un rôle important dans le monde, poussaient inlassablement vers l'est, les Slaves du margraviat de Brandebourg, et conquéraient le pays situé entre la Basse Vistule et le bas Niémen. Les habitants de ce pays étaient païens. Pour cette raison, au XIII^e siècle, la chrétienté les livra à une croisade allemande. Cette croisade fut entreprise par les chevaliers Teutoniques après leur échec en Palestine. Au XIV^e siècle, la domination des chevaliers Teutoniques s'étendait de la Prusse à l'Estonie par la Courlande et la Livonie. Battus à Tannenberg (en 1460) par les Polonais, ils durent consentir à ce que la Prusse orientale fut soumise à la suzeraineté polonaise. Au XVII^e siècle, les Hohenzollern fondaient l'Etat prussien, et au XVIII^e siècle, Frédéric II, monté sur le trône, agrandit ce royaume, établissant son succès sur l'antagonisme permanent des Habsbourg et des Bourbons. Il suggère ensuite à ses voisins autrichiens et russes, le projet de se partager la Pologne. La Pologne est dépecée, et chacun des trois complices, Frédéric, Catherine II et Joseph II se greffe un gros morceau polonais à son propre flanc national.

La Russie s'était ébranlée sur la voie de l'évolution. Pierre-le-Grand est à l'origine de l'avènement de la puissance russe. Pierre-le-Grand nourrit un goût passionné pour la civilisation occidentale. Il veut ouvrir son pays à cette civilisation et la tâche qu'il entreprend est immense. Il la mène à bien et avec vigueur, et, Catherine II, la grande Catherine, poursuit sa politique. Catherine II est intelligente et cultivée. Comme Frédéric II, elle entretient un commerce d'esprit avec les philosophes français, les grands hommes européens du siècle : Voltaire, Diderot qu'elle reçoit à la cour de Russie. Elle s'adresse aux architectes français et italiens pour construire des palais, élever des monuments. Le boomerang civilisateur parti de l'Orient méridional revient par le nord vers l'Orient. Les grâces de la culture unifient l'Europe. Le mouvement intellectuel, si audacieux en France, gagne par sa hardiesse même qui décèle sa nature libérale, les despotes. L'encyclopédie fait son chemin. Il est vrai que la liberté est l'essence

de l'esprit, et que si les despotes sont les ennemis de la liberté civique, ils goûtent la liberté qui affranchit leur esprit.

Les Allemands, vers la fin du XVIII^e siècle, manifestent un génie impatient, qui bientôt, éclatera et se fera reconnaître.

*
* *

Mais on peut dire que l'agitation couve partout en Europe, au printemps de 1789. La Prusse, la Russie, l'Autriche, méditent des spoliations et nourrissent des projets d'aventure. En France, une opposition grandissante est faite au régime d'autorité. Louis XVI est faible et tient cependant aux prérogatives de la royauté absolue. L'influence du clergé et des idées religieuses a considérablement diminué dans la nation. Les hautes classes sont irréligieuses ; les bourgeois sont jansénistes et pour cela, le clergé est défiant à leur égard (1). Par ailleurs, la petite noblesse, dont la situation est misérable entre en compétition pour des postes rémunérateurs, avec la bourgeoisie fortunée et ambitieuse. Cela crée un climat plein d'aigreur. De mauvaises récoltes causent la disette au moment où Turgot fait un effort pour mettre de l'ordre dans les affaires de l'Etat. Necker, appelé à prendre sa succession, est en butte à l'hostilité des courtisans et de la reine. L'affaire du collier discrédite la cour et rend Marie-Antoinette odieuse au peuple. L'histoire est engagée dans l'automatisme des événements qui ne sont plus soumis à l'orientation des pensées libres et conductrices. Le 5 mai 1789, à Versailles, dans la salle des Menus-Plaisirs siègent les Etats-Généraux. Louis XVI pourrait prendre l'initiative des réformes attendues et qui sauveraient la royauté, car personne ne lui est hostile, mais il est indécis, neutre, sans clarté d'esprit, il est maladroit et manque de sens politique. Le Tiers-Etat triomphe. L'exemple donné par l'Angleterre au temps de Cromwel, inspire la

(1) « Un grand prince reprochait à un de ses officiers d'être Janséniste ou Moliniste, je ne sais plus lequel. On lui répondit qu'il se trompait, et que cet officier était athée. S'il n'est qu'athée, dit le prince, c'est autre chose et je n'ai rien à dire. » (Apologue de d'Alembert.)

création des clubs. Les rapports s'aigrissent de plus en plus entre la noblesse de Cour, et la noblesse de province, entre le petit clergé et le haut clergé. La rébellion couve chez les princes du sang. Le 14 juillet 1789, un fait révolutionnaire d'une importance symbolique, la prise de la Bastille, provoque la stupeur. L'Europe entière sent qu'un événement considérable

vient de survenir. Dans *Hermann et Dorothee*, Goethe, rappellera ce fait saisissant : « *Tous les peuples, en ces jours agités, écrira-t-il, tournaient les yeux vers la ville qui avait été si longtemps la capitale du monde et qui méritait plus que jamais cette gloire.* »

Les Cours d'Europe considèrent cet événement en fonction de leurs appétits. Le ministre de Saxe à Berlin, déclare que le roi de France est sans autorité, que l'Etat sans argent et sans puissance militaire, est, en un mot, un vaisseau en pleine tempête dont Mirabeau est le seul pilote, quelle importance peut avoir désormais la France, en Europe ? demande-t-il. De quel poids peuvent être les représentations de ses agents ?

Ce ministre oublie que les peuples sont soumis à la loi de l'évolution, à la mobilité des choses dans une vie mobile et que le poids du sort qu'ils ont aveuglément choisi, pèse toujours sur leurs épaules. Le destin, comme l'a dit Proclus, est la puissance qui ramène à l'ordre les êtres qui s'en sont écartés.

Hélas ! les leçons de la vie profitent rarement aux hommes ; les souverains des nations européennes pensent profiter de l'occasion qui se présente de satisfaire leur avidité. L'Angleterre veut faire des conquêtes, les Autrichiens veulent agrandir leurs possessions flamandes en s'emparant des terres françaises jusqu'à la Somme. Dumouriez décolore leur espérance en remportant une grande victoire à Valmy. La guerre se poursuit exigeant un grand effort de la France. Danton mène une vigoureuse action et le pays procède à une levée en masse Les armées françaises sont enfin victorieuses sur tous les fronts.

Le peuple allemand se montre sympathique à l'égard de cette révolution qui transforme non seulement la France, mais aussi l'Allemagne. Goethe, le Rhénan se laisse gagner par l'attrait que la France exerce sur lui, car c'est dans les affirmations révolutionnaires françaises qu'il puise un certain nombre d'idées auxquelles il acquiesce. Et si Valmy, par exemple, lui apparaît comme une date et une date

— 132 —

importante dans l'histoire du monde, c'est qu'il voit là le sceau de la Révolution, et que ce sceau comporte pour lui l'affirmation de la dignité de l'homme, de cet homme qui seul l'intéresse, depuis sa mystique jusqu'à son comportement extérieur. Il sait que ses idées révolutionnaires, il sent avec l'intuition particulière à son génie, que ces idées dépassent les frontières françaises et traversent, ou traverseront son Allemagne avec un vent de liberté, et dans un courant qui relie définitivement entre eux, ces partisans de la liberté et, par conséquent, Français et Allemands qui acquiescent à cet idéal. Il est le précurseur d'une entente franco-allemande.

L'esprit révolutionnaire rayonne dans le monde. Il mûrit des fruits de la pensée libre en Hollande en Suisse, en Scandinavie, en Italie et même en Espagne, qui laisse transparaître cette influence par un peu plus de tolérance.

Suivons le développement du film qui nous fait apparaître des figures de personnages et les fait disparaître presque aussitôt. Nous entendons chanter la carmagnole. Des charrettes

passent devant un parterre de tricoteuses qui ont leur spectacle quotidien. Nous voyons Marat, Saint-Just, Robespierre... ils sont nombreux, à quoi bon les nommer tous, puisqu'ils sont tous submergés par un flot de sang. Thermidor donne des loisirs à la guillotine ; on ne les voit plus, mais un personnage prend possession de l'écran : c'est Bonaparte, Bonaparte premier consul. Il prétend rendre la République chère aux citoyens, respectable aux étrangers, formidable aux ennemis. Hélas ! les meilleures intentions sont exposées aux déprédations qu'opère l'ambition. Bonaparte pouvait se croire républicain tant que l'empire n'avait pas supplanté la république dans ses faveurs. Alors, il rend l'empire formidable aux ennemis jusqu'au jour où un revers l'expose à l'attaque d'une énorme coalition. L'Europe ne veut ni tyran ni peuple despote. Le petit lieutenant d'artillerie Bonaparte, qui s'était hissé jusqu'au sommet de la gloire, ici-bas, devenu l'empereur Napoléon I^{er} meurt misérablement, prisonnier des Anglais à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821.

Tous ces événements n'ont point empêché l'esprit de remplir ses fonctions et de faire son œuvre dans le développement des sciences et la création d'un haut enseignement, de même que dans l'application des sciences à l'industrie.

— 133 —

Euler, Lagrange, Gauss, Monge, Lazare Carnot, Laplace, apportent aux mathématiques la valeur de leurs travaux. L'astronomie en tire de grands profits. La physique, la chimie, les sciences naturelles, la médecine, toutes ces disciplines, toutes ces sciences ont leurs grands hommes. Les lettres, la philosophie ne sont pas en reste. Le monde de la pensée en philosophie, établit son siège en Allemagne. Kant est universellement admiré. Il fait dominer sa pensée par un critère moral qui donne à l'homme un sens très noble de sa dignité : « Agis, dit-il, *de telle façon que la maxime de ton acte puisse être érigée en une loi universelle.* »

Fichte développe la tendance maîtresse du kantisme. Nous avons parlé de Goëthe, nous pouvons citer Schiller parmi les hommes qui illustrent cette époque ; et le romantisme, enfant né de l'exaltation révolutionnaire et des avatars qu'elle a conditionnés, comme l'esprit de la Renaissance, se répand dans toute l'Europe, marquant bien la communauté de sentiment, de sensibilité et d'aspiration des hommes pensants de tous les peuples européens. La littérature italienne transpose les leçons de liberté qu'elle tient de la révolution française ; à cette révolution, la Catalogne doit une renaissance intellectuelle ; les Pays-Bas en subissent les effets intellectuels par l'influence que la philosophie allemande exerce sur eux ; la Scandinavie également. L'évolution en Hongrie incite les hommes à porter à la scène des conflits sociaux, et la littérature slave réagit en cherchant des racines profondes dans le terroir national.

Nous pourrions parler de l'architecture, des arts, de la musique. Dans tous ces domaines une activité s'est manifestée et plus particulièrement en musique. Les hommes de la révolution ont compris que la musique agit puissamment sur les collectivités humaines, aussi réservent-ils à cet art une place importante dans les manifestations publiques et dans les cérémonies officielles. Méhul et Boïeldieu illustrent la scène lyrique française ; l'Italie offre à Paris qui les accueille des compositeurs de talent : Chérubini, Spontini, Cimarosa ; mais

c'est à l'Allemagne que revient l'honneur de donner au monde un musicien de génie, Beethoven, le père de la musique moderne.

Quelle que soit l'époque, quel que soit le rythme des événements avec leur aspect tragique ou apaisé, quelles que soient encore les modifications momentanées apportées aux frontières des nations,

— 134 —

l'Europe interne, l'Europe réelle, tend, de tout son génie, vers la réalisation de son unité spirituelle. Les intérêts égoïstes seuls s'opposent à son unité politique. Mais la vie se joue des oppositions elle distribue défaite après triomphe, et triomphe après défaite, et s'écoule toujours vers notre destin.

« Il faut surtout que tu n'oublies jamais le lien de parente qui unit chaque homme à tout le reste du genre humain, non par le sang et la naissance, mais par une commune participation à la même intelligence émanée de Dieu. »

Marc AURELE

VII

Panoramique de l'évolution sociale et politique de l'Europe au XIX^e siècle

VII

PANORAMIQUE DE L'EVOLUTION SOCIALE ET POLITIQUE DE L'EUROPE AU XIX^e SIECLE

Le dernier peuple vaincu par Napoléon est le peuple français ; et Napoléon l'a vaincu par la fatigue. Forts de ce fait, les souverains européens s'estiment victorieux et tout puissants. Ils prétendent alors arracher de l'histoire le chapitre de la Révolution, et veulent refuser à leurs sujets les droits que l'esprit du temps leur reconnaît : droits proclamés devant tous les peuples par la Révolution américaine et par la Révolution française, droits observés dans les institutions anglaises. Mais il est vain de vouloir immobiliser la vie dans un régime, un système, une doctrine. La vie est un fleuve impétueux qu'on n'endigue pas. La réaction des princes, qui ne fait pas honneur à leur sagesse, donc à leur intelligence, est à l'origine de la crise de 1848, à l'origine du retard dans le développement des nations comme l'Espagne et l'Italie où la révolte fermente ; elle est responsable de l'écrasement des Grecs soulevés contre les Turcs, après le massacre des Hellènes par les forces d'Ali-Pacha ; les souverains de la Sainte Alliance considérant que ces Grecs patriotes sont des révolutionnaires.

1848, alors, voit se propager une révolte européenne contre les absolutistes. Cette révolte éclate en Italie, en France, en Allemagne, en Autriche. Certains Etats échappent à la crise en reconnaissant la légitimité des revendications populaires. La Belgique, par exemple, parce qu'elle a une constitution très libérale ; les Pays-Bas, parce que le souverain Guillaume II consent à la révision constitutionnelle.

L'Europe occidentale est entraînée par une pression qui vient des profondeurs du peuple conscient d'appartenir à une même famille ;

— 138 —

elle est entraînée sur la voie de l'évolution tendue vers un humanisme, mais un humanisme qui enfonce ses racines dans la nature des choses et des êtres vivants ; un humanisme universaliste qui a tant de mal à vaincre l'égoïsme de ceux qui peuvent, à la faveur d'une situation particulière, exploiter les faiblesses des hommes et faire de leurs propres faiblesses, une force oppressive.

La Prusse, qui, depuis 1815, travaillait en silence à cristalliser en elle tous les éléments de la puissance, propose aux petits Etats allemands, d'abattre les barrières douanières et de passer entre eux des accords économiques susceptibles de réaliser la prospérité allemande.

Cette attitude intelligente devait lui valoir un succès. Par cette fédération douanière et économique, les peuples germaniques prennent conscience de leur solidarité, et la préface de leur unité politique est écrite. Napoléon III, empereur des Français, leur permettra bientôt d'en publier les chapitres essentiels.

Le prince Louis-Napoléon Bonaparte avait nourri pendant son exil, de vastes projets politiques. Les projets révélaient une vue juste du cours normal que devaient suivre les événements, mais pour les réaliser, l'esprit qui les concevait n'avait pas assez d'ampleur et de souplesse. Enfin, quoiqu'il en soit, le prince Louis-Napoléon Bonaparte appelé à présider au destin de la République de 1848, par un coup d'Etat, en 1852, rétablit l'empire. Une période de prospérité économique due aux nouvelles applications des découvertes scientifiques à l'industrie, et à l'attention bienveillante du pouvoir qui accorde de larges crédits au monde des affaires, permet à Napoleon III de diriger à sa guise la politique étrangère de la France. Le peuple est absorbé par les entreprises économiques et jouit d'une euphorie longtemps attendue. Il donne sa confiance à Napoléon qui se fait le défenseur du principe des nationalités. L'empereur veut libérer l'Italie du joug autrichien ; il lui apporte son aide pour qu'elle réalise son unité. Il ne peut donc point ne pas applaudir au succès de l'unité économique allemande parfaitement dans la ligne du principe des nationalités. Mais l'habile réalisateur de cette unité est un homme plein de ruse, de ténacité, de hardiesse et de brutalité ; intelligent de surcroît. Cet homme est Bismarck, le chancelier de fer. L'empereur des Français, hélas ! est un homme indécis, flottant, perdu dans ses trop vastes projets politiques, désireux de jouer le rôle d'arbitre en Europe sans posséder pour cela les qualités de finesse

— 139 —

requis et incapable de grouper les éléments de force qu'un chef audacieux doit avoir à sa disposition. Bismarck le jauge et, après sa victoire sur les Autrichiens à Sadowa, ayant éprouvé la valeur combattive de son armée et le génie du grand stratège qui la mène au combat, le général de Moltke, il sait qu'il fera la guerre à la France, à la France qui, pour l'instant, n'a pas un chef à lui opposer.

1871. L'Allemagne peut faire maintenant son unité politique sans entrave, Napoléon III a capitulé, et l'Allemagne devient la grande puissance militaire de l'Europe, comme elle devient une grande puissance industrielle. Les vastes projets de Napoléon III sont réalisés, mais au profit de la Prusse, simple changement d'optique.

*
* *

L'Europe, depuis le début du XIX^e siècle, avait subi de profondes transformations. Les formes du régime parlementaire s'étaient imposées successivement à tous les pays civilisés ; l'évolution économique s'était revêtue d'un caractère commun à tous les peuples, en Prusse,

en Grèce, aux Pays-Bas, en Autriche, en Roumanie, en Serbie... Les phénomènes sociaux deviennent communs à toute l'Europe occidentale et posent partout les mêmes problèmes. Une nouvelle classe sociale est née du développement de l'industrie. Cette nouvelle classe sociale va lutter pour la reconnaissance de ses droits qui sont attachés à la répartition de la richesse collective à laquelle il est légitime qu'elle participe.

De nouveaux problèmes se posent en Europe, et pour résoudre les problèmes actuels, éternellement soumis aux mêmes données principielles, les gouvernants ne sont jamais disponibles, car ils s'attardent toujours à vouloir consolider, replâtrer, ce que le temps dégrade et voue à la dissolution pour servir — sous d'autres formes — les forces vives de l'évolution, la puissance créatrice du mouvement.

Alors qu'après la longue suite d'événements tragiques et exaltants : *la Grande Revolution, l'Épopée Napoléonienne, les crises Violentes de 1830 et 1848, la dernière guerre, malheureuse pour elle,*

— 140 —

la France doit réparer ses forces, se recueillir et jeter un regard neuf sur le monde ; l'Allemagne s'imprègne de l'esprit qui a fait momentanément triompher la Prusse. L'Allemagne est une grande puissance casquée et bottée. Ne lui demandons pas d'être sage. Le film nous l'a fait constater, les grandes puissances sont avides de conquêtes ; l'appétit vient en mangeant, la satisfaction des désirs multiplie les désirs. L'égoïsme de l'homme génère le besoin d'expansion de la personne humaine au mépris des valeurs spirituelles universelles ; l'égoïsme national est semblable — et pour cause — à l'égoïsme personnel humain. La nation, c'est l'homme ; le monde, c'est l'homme. Les chevaliers teutoniques rêvaient de jouer un rôle dominateur dans le monde ; la Prusse s'est engagée à réaliser ce rêve ; l'Allemagne — expansion germanique de la Prusse — caresse ce rêve. La constitution fédérale a su ménager les susceptibilités des petits souverains allemands, mais elle a donné un grand pouvoir à l'empereur. L'empereur est maître de l'armée et de la politique ; Bismarck, toujours attaché au souvenir de 1814, hostile à la France dont il redoute encore la puissance, dresse une force menaçante : la tripe-alliance. En même temps, le chancelier de fer qui écoute le socialiste Lassalle, inaugure une législation ouvrière. L'industrie se développant en Allemagne sur un rythme accéléré, de grandes cités ouvrières sont élevées créant un monde nouveau, un monde qui s'arme pour un immense conflit qui ne connaîtra plus de frontières.

La France, grande puissance qui n'accepte pas sa défaite, dirige cependant ses activités expansionnistes vers des exploitations extramétropolitaines. Elle entreprend la conquête du Tonkin, du Dahomey, de Madagascar. Elle illustre une partie du XIX^e siècle par de grandes aventures coloniales, et de grands hommes, de grands administrateurs qui sont des civilisés dans toute l'acceptation du terme, se manifestent. Les missions chrétiennes apportent à ces aventures leur concours spirituel. L'Europe pressent qu'une grande œuvre est à accomplir, une grande œuvre dont la France, au début du XX^e siècle, donne au Maroc un pur modèle. L'ensemble est peut-être ébauché avec l'arrière-pensée d'un intérêt personnel, mais l'ébauche

porte tout de même les marques de la civilisation et réserve des promesses. Dans ce sens, une grande mission est remplir qu'il ne faudra pas compromettre

— 141 —

par un manque de discernement, une précipitation brouillonne, et trop de complaisance accordée aux semeurs de confusion.

L'Europe précipite ses expériences dans tous les domaines : politique, économique, social, scientifique, littéraire et culturel, militaire ; et toutes les nations — *provinces de l'Europe* — participent aux épreuves de laboratoire. Le socialisme cherche à s'unifier en pénétrant les classes laborieuses de tous les Etats. Il inspire un socialisme chrétien. Un socialisme spiritualiste que Lamennais, Kierkegaard, Loeb Baruch, tentent de libérer du cléricisme. La littérature quitte partout les salons, les influences aristocratiques pour gagner le peuple, la rue bourdonnante de vie. La France brille de tout son esprit vif, pétillant, léger et clair, et l'Allemagne prodigue sa pensée profonde et son érudition.

L'Europe est un foyer de civilisation active et l'Europe envoie ses fils dans le monde. Et dans les deux Amériques, qui ont d'abord connu la ruée des appétits, les fils de l'Europe se sont croisés, mariés, pour créer par le sang de la race indo-européenne (1) , un grand peuple. Ce grand peuple, nous le trouvons dans les Etats-Unis d'Amérique, où les races gallo-romaine, gallo-franke, anglo-saxonne et germanique sont dominantes. Ces races ont le goût de la liberté. Les Etats-Unis ont lutté pour leur indépendance, et la France, qui fait toujours de ses aventures extra-métropolitaines une œuvre de civilisation, les a soutenus.

Toutes les guerres européennes, depuis la Révolution jusqu'au cœur du XX^e siècle, servirent au développement de ce peuple. Dès 1793, la marine américaine prit un prodigieux essor pour exporter les produits que lui réclamait l'Europe. Par l'activité du commerce, les villes s'enrichirent, l'agriculture étendit ses exploitations ; le don presque gracieux de la Louisiane que fit la France, compléta, au profit de cette nation, le rassemblement des éléments de prospérité qui la devaient mettre sur le chemin des grandes réalisations.

A travers les avatars que connaissent tous les peuples au cours de leur histoire, les Etats-Unis poursuivirent leur évolution. Si la guerre contre les Sudistes esclavagistes faillit compromettre le sort

(1) Qui et en réalité la race aryenne dans ses nombreux rameaux.

heureux qui s'annonçait, elle révéla un homme d'Etat, Abraham Lincoln qui assura aux Etats du Nord la victoire sur le Sud, et ce fut le triomphe des idées généreuses sur des méthodes inhumaines.

Ainsi, l'élan avait été donné. La petite colonie européenne qui formait un grand Etat, ramassait ses forces, déployait une grande activité, se nourrissait constamment de l'apport de nouveaux colons européens, pour devenir en un siècle et demi une des plus grandes puissances du monde.

L'Amérique est l'extrême-occident européen dans une civilisation atlantique ; et c'est sur le sol de haute culture spirituel européen, que l'Antée américain doit s'appuyer, doit retoucher la terre ancestrale, pour retrouver la sève de son génie originel qui est à la fois celte, latin et german, et par conséquent plein de l'humanisme grec, fruit de la grande tradition aryenne.

« Il y a dans la matrice du temps bien des événements dont il va accoucher. »

Othello, SHAKESPEARE.

VIII

Le karma des peuples ou la leçon de
l'histoire

VIII

LE KARMA DES PEUPLES OU LA LEÇON DE L'HISTOIRE

Le film, séquence après séquence, nous a mené des premiers temps historiques jusqu'à l'époque contemporaine que deux guerres indescriptibles ont illustrée.

Le film s'abstient de nous développer les tableaux de cette dernière période, mais il nous fait passer la revue des poteaux frontières continuellement déplacés, la revue des murs d'opposition que les hommes — *d'une même race mère* — ont dressés ; et il nous montre le fil lumineux de l'esprit, qui, malgré ces obstacles, glisse à travers murailles, bastions, lignes de défense, hérissons, arsenaux militaires, et pénètre les cerveaux qu'ils soient celtes, latins, germains ou slaves. Il nous montre les poussées de fièvre, de volonté de puissance, d'orgueil national, de cupidité, que font les peuples qui oublient leur solidarité, la reconnaissance de dette qu'ils ont signée en s'élevant à l'état de nation ; qui renient même cette dette contractée envers ceux qui les ont précédé sur la voie de l'évolution, et à qui ils doivent l'apport de civilisation qui les a fait ce qu'ils sont, et cela pour qu'ils puissent transmettre à d'autres peuples ce qu'ils ont reçu, enrichi de leur expérience et de l'empreinte de leur génie. Il nous montre des Français travaillant pour la prospérité et la gloire militaire de l'Allemagne devenue leur nouvelle patrie, puisque la France, leur patrie marâtre, les a chassés au temps de la révocation de l'Edit de Nantes, chassés aussi au temps de la Terreur, période honteuse de la Révolution. Il nous montre les erreurs commises par la Maison des Habsbourg qui prétendait durant près de trois siècles étendre sa domination sur l'Europe entière ; et les fautes commises par Louis XIV qui prétendait lui disputer cette domination ; et les erreurs accumulées par Napoléon I^{er} qui projetait

— 146 —

de faire les Etats-Unis d'Europe, mais à son profit, usurpant le pouvoir politique chez les peuples vaincus pour placer ses créatures — sa famille — soumises voulait-il à sa volonté. Napoléon travaillait à son expansion personnelle, oubliant que les grands empires ne peuvent être construits que relativement à un principe d'amitié. Il nous montre les erreurs dans

lesquelles les souverains de la Sainte Alliance tombent tête baissée au XIX^e siècle, en voulant profiter de l'effacement de la puissance française pour travailler à leur expansion, et, poursuivant leur politique avec une obstination qui les prive de tout discernement. Il nous montre les erreurs de Bismarck qui, orgueilleux de deux victoires remportées, déclare : « *Nous, Allemands, nous ne craignons que Dieu et rien d'autre au monde* »...; alors que, tout en ce monde est à redouter, surtout les attraits de ce monde, ses tentations, ses promesses de triomphe et de gloire, et que Dieu seul devrait être l'inspirateur de la confiance totale qui dissout toute peur, toute crainte (1). Cette inversion bismarckienne de la pensée, qui pousse la masse allemande, pour un temps, à admettre que la force prime le droit, engage aussi ce peuple à entretenir le culte de la force au détriment de l'humanisme vivant, et à renier inconsciemment son adhésion au christianisme. Et le film se déroule toujours, il nous montre deux dates : 1914-1918 ; et des alliés, après une guerre qui a plongé l'Europe dans le deuil, pressés de satisfaire leurs besoins égoïstes, découpant de bric et de broc, une carte de l'Europe et abandonnant au hasard le soin de résoudre les problèmes laissés en suspens. Il nous montre encore deux dates : 1939-1945, et encore une fois des alliés, mais pas exactement les mêmes que précédemment. Ces alliés après un horrible massacre, veulent dominer leur confusion, et innovent une nouvelle jurisprudence internationale en décrétant un nouveau droit, le droit des vainqueurs de juger les vaincus. La prétention de rechercher et juger les criminels de guerre (louable en soi) revient malheureusement à cela. Car seuls les vainqueurs, alors peuvent s'arroger le droit de juger en s'appuyant sur la force, sans être certains, toujours, de s'appuyer sur la justice (2). Nous pensons que la recherche

(1) L'amour permet de rejoindre au divin, dans le monde, tout ce qu'en nous, il y a de divin (Empédocle).

(2) La Justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique (*Pensées*, PASCAL).

et la reconnaissance des erreurs humaines, rendraient aux peuples, à tous les peuples vainqueurs et vaincus, un bien plus grand service, car les peuples découvrirait là, les véritables causes des guerres qui sont le fait de *l'Ignorance*, et la grande criminelle de guerre qui est cette Ignorance. Enfin, ces alliés, se mesurant entre eux, s'aperçoivent soudain qu'ils appartiennent à deux mondes étrangers, et deux mondes parvenus à des stades d'évolution différents. Les alliés vainqueurs d'Occident se découvrent solidaires des vaincus, ennemis d'hier ; les vaincus se découvrent solidaires des vainqueurs et victimes du conflit qu'ils ont eux-mêmes déchaîné dans l'étranglement des effets précédemment générés et dont la recherche des causes — apparente dans le présent — plonge l'esprit dans les profondeurs du passé.

Le film nous fait penser que l'histoire est la mémoire des événements qui se déroulent ici-bas, sur le champ extensible du temps. Une loi préside à la génération des phénomènes historiques, la loi de la causalité, et cette loi est souveraine en ce monde. A cette loi les hommes sont soumis, les peuples sont soumis. Les Hindous appellent cette loi de causalité, la loi du Karma, la loi de l'action. Les hommes et les peuples portent le poids de leurs erreurs, et c'est

le poids du karma. Chaque peuple en observant la dureté des épreuves qui l'accablent peut mesurer le volume de ses erreurs. Le karma est inexorable œil pour œil, dent pour dent. Les Judéo-chrétiens le savent, les Gréco-chrétiens ont la clé qui peut leur ouvrir la voie de la libération.

La grande fresque cinématographique qui continue de se dérouler devant nous, nous a conté l'histoire karmique des peuples, mais elle nous a fait comprendre aussi que cette loi karmique des peuples est soumise à l'impératif d'un pouvoir universel, puissance génératrice de la manifestation de la vie.

Quelles que soient les erreurs des hommes, les erreurs des peuples, la puissance génératrice accomplit son œuvre dans le sens d'un ordre donné, qui est son ordre ; la loi karmique génère la souffrance, la souffrance éveille la conscience à la reconnaissance de la Loi des lois. Athéistes et déistes peuvent la reconnaître et exprimer cette reconnaissance dans la forme du langage qui leur est familier, l'histoire leur en fournit les éléments d'analyse, mais l'observation de leur propre vie intérieure suffirait à leur en révéler la réalité.

— 148 —

Le spectacle du monde que le film projette, est éloquent. Il n'est point besoin de commentaire pour nous faire comprendre que l'erreur nous enchaîne à l'erreur, et que sous le ferment de la réaction passionnée qui pousse les peuples à s'opposer entre eux, bout le désir de vaincre l'opposition par la force, et non de la dépasser par la reconnaissance de la Loi.

Mais le film nous oblige à abandonner nos réflexions pour lui réserver toute notre attention. Il nous fait, maintenant, en une vision rapide, parcourir le monde méditerranéen. Nous voyons la terre d'Espagne quasi soudée à la terre d'Afrique ; nous voyons l'Italie pénétrer très avant dans la mer pour se tendre et pousser de sa botte la Sicile vers le rivage où Carthage régnait ; le Péloponèse est également très avancé dans la mer et précédé dans la direction de la côte africaine et de l'Asie Mineure, d'une multitude d'îles. L'Europe tend ses bras à l'Afrique où la race sémite accomplit son destin, la race sémite sœur de la race aryenne ; car les sémites sont les descendants des tribus blanches qui vivaient plus de deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans les montagnes d'Arménie et les pentes méridionales du Caucase. Ces tribus blanches se sont mises en marche et sont allées jusqu'aux régions montagneuses de la haute Chaldée, et de là, se sont répandues pour former les peuples araméens, élamites, élyméens, lyciens, lybiens, cariens. Elles se sont étendues sur le pourtour entier de la Propontide, dans la Troade, le long du littoral de la Grèce, elles arrivèrent à Malte, dans les îles Lipari, en Sicile (1) . Les Sémites peuplèrent l'Arabie. Les Chamites, de race blanche, se sont répandus dans toute l'Asie Mineure et partout où ils furent, ils dominèrent la race noire. Les Chamites et les Sémites de race blanche, mélangés avec la race noire, formèrent la civilisation assyrienne.

Cependant, la terre d'Afrique méditerranéenne offre un îlot où la race aryenne, à la suite d'une immigration blanche qui remonte aux temps reculés de l'occupation de l'Inde a fondé un foyer, c'est l'Égypte. Et c'est en Égypte, que ces aryens ouvrirent des sanctuaires à

la connaissance profonde qu'ils possédaient et qu'ils conservaient dans le secret des temples pour ne la communiquer qu'aux hommes

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, de GOBINEAU.

— 149 —

qui s'en montraient dignes. C'est là, dans le secret de ces temples, que de grands Grecs vinrent s'initier, Pythagore et Platon entre autres. C'est là, dans ces sanctuaires qu'un rameau de la race blanche venu d'Orient, des bords de l'Indus, après expérience du mélange avec la race noire, tenta de garder à son élite, la pureté de sang de sa propre race.

Le lieu géographique que ce rameau de race aryenne choisit pour se fixer, nous laisse penser qu'une intention particulière présidait à ce choix. Les sanctuaires où ils voulaient abriter leur science et leurs travaux, devaient être protégés. Il est évident que le Nil assurait une protection naturelle. Là, par conséquent, les grands êtres qui servaient de guides à ce groupe émigrant, pouvaient compter sur le silence des espaces envahis par les eaux durant de longs mois, et sur une prospérité dont ils avaient le secret. Ces grands êtres étaient écoutés, respectés. Porteurs de la science, ils étaient considérés comme des dieux. C'est pourquoi, il est dit qu'au commencement de l'histoire égyptienne, le gouvernement était exercé par les dieux. Il fut donc exercé par les dieux, puis ensuite par les prêtres que les dieux, avant de se retirer, avaient initiés, et les prêtres transmirent une initiation particulière aux militaires, les kshattriyas, que commandait le roi. Les rois étaient chefs des armées, ils étaient tous instruits dans la science des sanctuaires, et les nobles kshattriyas seuls, avaient le droit de porter les armes. Dans ce lieu choisi où prédominait la Connaissance, la religion était clémente et douce.

L'Égypte ne fit point de conquêtes, et c'est pour cela qu'elle entretint une civilisation durant 6.000 ans, qu'elle fut la retraite d'une haute sagesse où maints esprits vinrent puiser leur science. Deux grandes voix sortirent de cette retraite pour se faire entendre des peuples égarés, Moïse et Pythagore, qui transmirent un message, celui-ci à l'Europe, celui-là à un peuple sémitique qui n'en comprit pas la portée.

L'Égypte offre parmi les hauts-lieux, — ceux qui (pour nous) dominent du plus loin des siècles, — la grande tradition de la civilisation méditerranéenne. Sur ces hauts-lieux, se dressent des monuments gigantesques, les Pyramides, le Sphinx. Le Sphinx est aryen, traditionnellement aryen. Il est l'objet le plus de fois répété que l'on trouve à de multiples exemplaires dans les lieux où des peuples de race aryenne ont séjourné dans la haute antiquité. On le trouve dans

les sépultures, on le trouve taillé en relief sur des pierres au manche des miroirs. Chez les Perses, on le voit sculpté aux murailles de Persépolis, on le voit sur les croupes du Cithéron des Grecs chez les Arimaspes dont parle Hérodote.

Ainsi, sur la terre d'Afrique était une oasis où le génie de la race blanche était recueilli ; et tout le littoral méditerranéen d'Afrique fut occupé par les Sémites de race blanche mélangée peu à peu à la race noire, puis occupée en partie plus tard par des colons européens.

Le film nous montre maintenant, des épisodes de l'épopée du peuple arabe.

A partir du VII^e siècle, le peuple arabe dont la religion était un naturisme primitif, se convertit aisément à la foi que prêchait le prophète Mahomet. Dès cette conversion, le peuple arabe commença à entreprendre les conquêtes qui devaient le conduire aux bords de l'Indus, puis en Egypte, et l'amener à battre les Byzantins, les Romains ; à conquérir la Transoxiane, conquête qui le mit en contact avec la Chine ; puis à conquérir à l'Occident, l'Espagne d'où il franchit les Pyrénées pour s'emparer de Narbonne et marcher sur la Provence et sur la Bourgogne.

Au VIII^e siècle, le peuple arabe domine un vaste empire. Mais à partir de ce temps, il commence à se disloquer.

Etrange épopée, rapide et fugace. Des conquêtes, des conversions. Il n'y a pas d'empire à vrai dire, mais il y a un monde musulman. Il n'y a pas de constitution politique, mais il y a le Coran. Soudain, ce monde guerrier s'éveille à la curiosité scientifique, et c'est dans la littérature grecque que la science est cherchée. Le khalife El-Ma-Moun (khalife veut dire successeur, successeur du prophète) ouvre à Bagdad une sorte d'université qui comprend une bibliothèque et un observatoire astrologique. Ce khalife, vainqueur de Michel III, empereur de Constantinople, accorde la paix à son adversaire byzantin, à condition qu'il l'autorise à recueillir pour les faire traduire en arabe, tous les livres de philosophie non encore traduits, qui peuvent se trouver en Grèce. Le médecin du khalife, El-Motawakkil, apprend le Grec et traduit des ouvrages de Platon, d'Hippocrate, et de Dioscoride. Les ouvrages d'Aristote sont traduits. Des Arabes et des Juifs consacrent leur vie à l'étude, El-Kendi écrit sur les mathématiques, la musique, la médecine. Avicenne enseigne la doctrine

médicale à l'Europe. L'Espagne musulmane voit une floraison de philosophes naître dans son sein ; Averrhoès de Cordoue réunit les données de la thérapeutique...

Le film, toujours évocateur, nous montre les ruines de l'empire romain, puis les discordes qui déchirent Byzance. Et, soudain, un monde arabe débouche d'obscurs fonds raciaux et porte, dans une épopée brillante, la culture des maîtres de la Grèce, tout le long de la Méditerranée, par le littoral africain, et la transmet à l'Europe par l'Espagne, par la Sicile, par l'Occitanie. C'est merveilleux, un lien spirituel s'établit entre les sémites et les aryens dont le génie grec est à l'origine. Et ce génie grec a trouvé des racines dans la race sémite et la race aryenne, car à l'époque primitive de la Grèce, des colons sémites occupèrent le pays avant que les aryens fissent leur apparition.

Nous pénétrons de nouveau sur les terres d'Europe au MoyenAge. Les terres d'Europe sont largement retournées, labourées, fumées ; elles ont reçu des semences, mais des semences qui ont longtemps séjourné dans des lieux éventés par les tourmentes, elles se sont altérées et ont perdu leur vertu germinative. Les terres d'Europe ont besoin de semences pleines du suc de la vie pour qu'elles puissent éprouver leur fécondité. Les hommes de l'Islam portent ces semences dans leur épique randonnée, et les chrétiens s'emploient en Europe à faire fructifier les biens reçus pour rendre, ensuite, conformément à la parabole du Bon Serviteur, richesse pour richesse avec intérêt aux hommes de l'Islam. Les chrétiens d'Europe transportent en effet les avantages et les bienfaits de la civilisation sur les terres tunisiennes, algériennes et marocaines, où des peuplades laborieuses voient constamment leurs œuvres détruites, leurs champs dévastés par des tribus pillardes qui les ruinent.

Mais tout cela a demandé aux hommes un lourd tribut de sang, et un lourd tribut de douleur au cours des croisades, des guerres entre Byzance et les Turcs qui s'installèrent en Europe après avoir envahi un vaste territoire ; au cours des invasions des Sarrazins, ensuite au cours des guerres dites coloniales. Un lourd tribut de sang, de douleur, et c'est le tribut qu'exige karma qui pénalise l'action impure, même quand elle transmet en fin de compte, les semences des dieux ; car l'action impure cherche à porter entrave à la vie qui s'écoule, elle corrompt ce à quoi elle s'accroche, et

— 152 —

trouble l'harmonie de la transmission ; alors que le grand message de l'Inde aux kshatryas aryens dit « *Celui qui n'aide pas la roue cosmique à tourner vit en vain* ».

Mais si les hommes et les peuples, par une sorte d'aberration due à leur avidité, à la peur de manquer, sont peu enclins à aider la roue cosmique à tourner pour qu'elle n'entraîne pas dans son mouvement, tout ce qu'ils tentent de retenir, de posséder et qui leur échappe ; la roue tourne, cependant, la roue tourne et broie la résistance des hommes et des peuples ; et les hommes et les peuples, constamment dépouillés, retrouvent toujours des richesses et des biens nouveaux qu'ils voudraient conserver ; et les hommes et les peuples — apparemment malgré eux — accomplissent ce qui doit être accompli... Alors, pourquoi cette résistance des hommes et des peuples ? — Pourquoi cet attachement aux biens qui s'évanouissent ? — Pourquoi cet attachement aux souverainetés nationales quand elles sont emportées,

volatilisées par le mouvement de la roue cosmique qui tourne, tourne, tourne... Alors que s'accomplit toujours ce qui doit être accompli ?

La liberté est comprise de toute éternité dans le plan de l'Univers, dit Plotin. La liberté est inscrite en lettres magiques dans toutes les hautes traditions ; et pourtant, les hommes et les peuples semblent en être privés ! Et les hommes et les peuples, cependant, luttent pour leur liberté, et c'est quand ils luttent pour la liberté que la lutte est noble, est magnifiée, (quand lutter pour la liberté ne les entraîne pas à lutter pour esclavager les autres) que la lutte semble épouser enfin le mouvement de la roue cosmique ? — N'est-ce pas étrange ? — Mais n'est-ce pas parce que ce mouvement est le mouvement imprimé par la Vie, la lumière des hommes, et que c'est la Vie, dans le sein des hommes qui dissout toutes les résistances, détruit toutes les prisons que les hommes se construisent ? — N'est-ce pas dans la prise de conscience de ce mouvement que la Vie nous est sensible et que la liberté est réalisée ? — Dès lors, n'est-il pas reconnu que la liberté est comprise de toute éternité dans le plan de l'Univers ?

Mais comment ce plan de l'Univers se présente-t-il à la conscience des hommes et des peuples, à la conscience si troublée par les tourbillons d'énergie déchaînée par les hommes, quand la peur et l'avidité les précipitent sur des biens périssables ? — Comment cet Univers

— 153 —

est-il régi ? Par des lois, par des principes ? — Les hommes de science, les philosophes ne cherchent-ils pas à dégager les lois et les principes des choses qu'ils observent, analysent ? — N'y a-t-il pas reconnaissance des lois et des principes par les esprits d'élite ? — Mais à qui, à quelles forces, à quelles puissances ces lois et ces principes délèguent-ils le pouvoir de réaliser leur accomplissement dans les êtres, les choses, les événements ?

N'entre-t-il pas dans le jeu de la roue cosmique, l'existence de puissances hiérarchisées, chargées d'exécuter les lois et les principes, hypostases d'une Loi suprême ? Mon Dieu, que de questions ! Que de questions la marée montante de l'histoire ne nous fait-elle pas poser ?

Comment y répondre ?

N'est-il pas dans la haute tradition des aryens, une connaissance révélée qui pourrait nous fournir une réponse satisfaisante ? — Peut-être.

La Mundaka-Upanishad nous dit :

« Seigneur, qu'est-cela dont la connaissance rend tout cet Univers connu ? »
« Double est la connaissance que tu dois avoir, dit le Seigneur, la Connaissance supérieure et l'inférieure. »

Le film qui s'est déroulé devant nous, nous a fait monter sur les hauteurs d'un observatoire d'où nous avons eu une large vision du cours des événements.

L'observation de notre monde, monde inférieur, sans doute, nous fait reconnaître qu'il y a des forces émanées de la terre maternelle, du territoire que les peuples occupent. Ces forces exercent des influences sur le développement physique et psychique des hommes pour une fin qui est dans le secret de leur existence même.

L'observation nous fait reconnaître qu'il y a des forces jaillissant de la race, qui travaillent au développement des facultés, la libération du génie des peuples qui sont issus d'elle, et cela pour une fin que la vie dispute aux hommes.

— 154 —

C'est sans doute pourquoi les Celtes, purs aryens proclament Esus, Dieu suprême servi par des dieux ; que le grec Platon parle d'un Dieu régnant sur des dieux ou des daïmons (génies) ; que les Hindous, conservateurs de la grande tradition, parlent des divas, servant la Loi de Brahman ?

Sans doute. Et pourquoi non ? Pourquoi n'admettrait-on pas que les peuples ont leurs dévas qui les inspirent en esprit au moment où ils ont besoin de se recueillir pour prendre de grandes décisions ?

Mais qu'est-ce que ces dévas ? Des dieux de la nature, des anges ?

Pourquoi ne répondrait-on pas : « Ces dévas sont des êtres très évolués (ces puissances dont nous parlions tout l'heure et auxquelles Lois et Principes délèguent leurs pouvoirs subjectifs) qui ont pour haute mission, dans la hiérarchie de l'esprit, d'entraîner les peuples évolués vers leur réalisation en les touchant au niveau du plan d'intelligence que ces peuples ont atteint ?

Oui, pourquoi ne répondrait-on pas cela ?

*Il est plus de chose au ciel et sur la terre, Horatio,
que ta philosophie n'en peut rêver.*

Hamlet, SHAKESPEARE.

IX

Les Européens
et le complexe de Médée

IX

LES EUROPEENS ET LE COMPLEXE DE MEDEE

« Mais une force inconnue m'entraîne malgré moi. L'Amour m'indique une route et la raison une autre. Je veux suivre la vertu que j'aime et je cède au mal. »

OVIDE, *Métamorphose*, livre VII.

Le planisphère que nous contemplions au début de notre périple, apparaît de nouveau sur l'écran. Une flèche mobile nous montre le chemin parcouru avec le film évocateur dont nous avons suivi le développement. Le film, maintenant, nous fait étreindre l'Europe qu'un gros plan projeté nous présente reposant sur la Méditerranée et le littoral méditerranéen de l'Afrique. La vie du continent nous est rendue sensible par une vibration lumineuse diversement colorée. Elle est suggérée et nous la percevons dans ses manifestations variées.

Des avions traversent le ciel de l'Europe, c'est-à-dire l'écran, en plusieurs sens, et un speaker indique sur un rythme de battant de cloche :

- Paris, à une demi-heure de Bruxelles.
 - Paris, à deux heures de Madrid.
 - Paris, à deux heures d'Alger.
 - Paris, à trois heures de Berlin.
 - Paris, à cinq heures d'Athènes.
- Copenhague, Varsovie, Buda-Pest, Prague, Belgrade, sont à quelques heures de Paris.

Et voilà ! l'Europe, c'est ce que nous avons là, devant les yeux, un territoire rapidement parcouru, un continent à la mesure humaine, avec un régime fluvial et de canaux bien ordonné ; une race mère groupant ses familles celte, latine, germanique ; une seule foi appuyée sur une même tradition plusieurs fois millénaire et réunissant dans son sein : catholiques, orthodoxes, protestants, et, — pourrait-on dire — libres penseurs, (puisque ceux-ci baignent dans le climat d'une civilisation chrétienne dans son essence), une culture de même origine, un ordre industriel et agricole, aisément harmonieux, des peuples intelligents et industrieux... oui, tout cela est l'Europe ; et il n'est pas difficile de reconnaître que l'Europe constitue bien un tout du fait de son histoire, de son mélange de types raciaux, de l'interpénétration des cultures des différents peuples qui la composent, de sa référence à une même tradition et à des messages qui lui étaient destinés et qui l'ont touchée, une solidarité karmique aussi, puisque c'est par les guerres, les invasions, les migrations parfois forcées, qu'elle est parvenue à ce mélange de types raciaux qui a permis l'interpénétration des cultures, la confrontation des croyances, la transmission de la foi et l'accession à une civilisation unique. Il est à croire que les hommes n'aidant pas la roue cosmique à tourner, les divas se sont servis des passions agressives, des oppositions, des luttes menées sous la pression de la cupidité, de l'orgueil, pour diriger quand même l'action des peuples dans le sens du mouvement de la roue cosmique.

Si nous voulons bien regarder comment se présente aujourd'hui la composition des peuples d'Europe, si fiers de leur passé (que tous glorifient en baptisant leurs rues et leurs places publiques, de noms de victoires : Sedanstrasse, Sadowastrasse, avenue Wagram, avenue d'Iéna, rue d'Austerlitz, Trafalgar Square, Waterloo street... toutes ces victoires représentant autant de défaites), que voyons-nous en fin de compte ?

Que le peuple d'Espagne est un mélange d'Ibères, de Rasènes, de Celtes, de Latins, de Wisigoths et de Sémites métissés, n'oublions pas l'occupation du pays par les Maures ;

Que le peuple de France se compose de Celtes, de Latins, de Germains, de Normands ;

Que le peuple d'Italie est une marqueterie de Latins, de Grecs, de Celtes, de Normands (en Sicile) et de Germains ;

Que le peuple allemand est fait de Germains, de Celtes de Slaves, de Scandinaves, en Poméranie particulièrement ;

Et que la Belgique est un peuple de Celtes, de Germains, d'ibères, de Scandinaves ;

Et que les Danois sont croisés de Teutons-Celtiques et que les Slaves septentrionaux sont parents des Rasènes d'Italie.

Grosso modo, n'est-ce pas cela ? Et la dominante de l'Europe n'est-elle pas hyperboréenne par les Celtes, les Germains, les Slaves, les Scandinaves ?

Les Etats-Unis qui sont une seule nation, ont une bigarrure raciale plus grande que l'Europe morcelée, n'est-il pas vrai ? Et l'Europe n'est pas encore politiquement unie !

Cependant au IX^e siècle, l'empire de Charlemagne n'était pas loin d'avoir réalisé cette unité. L'empire était-il français, était-il allemand ? Pour les écoliers de France, Charlemagne est un empereur français ; mais pour les écoliers d'Allemagne, Charlemagne est un empereur allemand. L'Empire était un empire franc qui comprenait l'Etat de Neustrie — gallo-romaine — et d'Austrasie — gallo-germanique ; — et Charlemagne était le roi des Francs saliens et ripuaires. L'ensemble de l'empire représentait à peu de chose près l'Europe d'aujourd'hui, de 1954.

La pensée politique de Charlemagne, le grand empereur comme on se plaît à l'appeler en France et en Allemagne — et avec un certain orgueil français et un certain orgueil allemand — la pensée politique de Charlemagne, disons-nous était unitaire. Toute l'énergie de l'empereur était tendue vers la réalisation culturelle, sociale et militaire de cette unité impériale. Pourquoi le partage des biens qui fut fait entre les petits-fils du grand empereur, remit-il le principe d'unité en question ? Sans ce partage, que de souffrances auraient pu être évitées, à la Neustrie et à l'Austrasie, à la France et à l'Allemagne !

La réalisation de l'union des peuples européens sous un même sceptre a été plusieurs fois désirée et tentée. De Charles-Quint à Napoléon, en terminant par Hitler, des tentatives impérialistes ont été faites avec usage abondant de forces, de violences et de contraintes (le dernier joignit à ces moyens une froide cruauté). Le résultat fut

— 160 —

négatif. La force, la violence et la contrainte n'ont jamais triomphé. Ces trois filles de l'Ignorance ont toujours échoué dans leurs entreprises. Alors, pourquoi ne pas tenter cette union en partant d'un esprit de conciliation et d'amitié ?

A ce propos, nous pensons qu'il n'est pas toujours rendu à la Grèce l'hommage que nous lui devons. Il faut remonter à la source directe sans emprunter la voie romaine, pour voir que la valeur civilisatrice que les Grecs nous ont transmise n'est pas seulement comprise dans l'héritage artistique sans précédent qu'ils nous ont laissé, dans l'héritage philosophique qui a permis la méditation et la réflexion jusqu'à nos jours, des hommes de tous les pays, au cours de tous les siècles ; dans l'héritage dramatique auquel ont puisé au cours des siècles passés et puisent maintenant encore tous les dramaturges ; mais qu'elle est aussi d'un ordre politique et administratif auxquels les Romains et les autres peuples d'Europe, ont fait d'avantageux emprunts. La Grèce, qui a été le modèle de tout, a donné l'exemple de la

confédération en miniature. La Grèce était une confédération de républiques. Ses quarante rois avaient scellé une alliance indestructible.

N'était-ce pas là la préfiguration de ce continent européen qui devait hériter du message de la Grèce ?

Les Grecs ont constitué aussi, de toutes pièces, la machine administrative des vastes Etats avec son formalisme et sa bureaucratie. Les bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie sont les prototypes de nos grandes bibliothèques. Nous devons à la Grèce des principes d'urbanisme et beaucoup d'autres solutions ingénieuses dans différents domaines.

Nous pouvons être attentifs et réviser ses leçons, même celles qui concernent le fédéralisme.

Par ailleurs, nous devons prendre conscience que si l'Europe entière est liée à une tradition quant à la civilisation, à une tradition qu'elle doit à l'héritage gréco-latin, et aussi à l'héritage chrétien, elle est liée aussi à une tradition politique qui peut être appelée césarienne. Il est possible dans une étude approfondie de reconnaître une innovation politique dans le système préconisé par César, et une filiation au système de César, des systèmes politiques adoptés dans le monde. Dans le jeu varié des institutions, cette filiation peut avoir

— 161 —

entraîné des systèmes perfectionnés et des systèmes dégénérés, certes mais le principe politique adopté un peu partout est une conséquence du système césarien, et c'est à César qu'Auguste a dû la grandeur de son règne et que le monde a connu la paix romaine. César a été novateur parce que son esprit s'adaptait avec souplesse au jeu mouvant de la vie. Il suffit de consulter Cicéron pour en être assuré. Cicéron écrit : « *César était hardiment novateur et n'affichait pas un respect hypocrite pour le passé au moment où il le détruisait* ».

Quelle merveilleuse vertu de l'esprit que cette absence d'attache tout particulièrement pour un homme d'Etat qui a pour fonction de promouvoir constamment un état de choses nouveau et dont la faculté attachée à cette fonction s'apparente à ce que M. L. Cuénot appelle en biologie « la faculté d'invention de la vie ».

Nos réflexions sont interrompues par le film qui nous conduit, à présent dans les musées des grandes villes européennes : Rome, Florence, Paris, Vienne, Munich, Madrid... toutes les villes d'art comblées de richesses. Dans tous les musées nous contemplons des œuvres de peintres italiens, français, allemands, espagnols, flamands ; des primitifs, des classiques et des modernes. L'ensemble de l'art pictural européen est représenté dans chaque musée. Et soudain, nous entendons le concerto brandebourgeois de J.-S. Bach ; nous pénétrons dans des salles de concert. A Prague comme à Paris ; à Milan comme à Munich, les œuvres de Beethoven, de Berlioz, de Wagner, de Vivaldi, de Mozart, de Debussy, de Richard Strauss, d'Igor Strawinsky, sont jouées devant un public enthousiaste. Le film nous entraîne dans les universités où les mêmes disciplines intellectuelles captivent des jeunes

estudiantines qui ne sont étrangères entre elles que de nom, et qui communient dans un même amour des lettres et des sciences. Nous visitons encore les observatoires, les laboratoires, les hôpitaux, les maternités... Le génie des hommes d'Europe est à l'origine de tout ce que nous voyons. Tout cela est le fruit d'une longue expérience collective, de la solidarité des esprits dans l'amour du beau, du bien et du vrai.

Notre promenade n'est pas terminée.

Nous assistons à une présentation de robes chez un grand couturier dans la ville de la grâce et de l'élégance. Nous admirons la beauté des lignes, l'originalité des drapés, de la coupe ; puis notre

— 162 —

attention est retenue par les détails que l'on nous met en relief : ce sont des boutons, des agrafes, des colifichets, des détails pleins d'invention, d'art, d'ingéniosité, et dûs au travail de modestes artisans ; et le film insiste sur le jeu des coloris des tissus, des soies, des rayonnées... On ne peut s'empêcher d'admirer les créateurs de ces choses, qui savent associer les couleurs aux tissus, sans manquer au bon goût, voire au génie. Tout cet ensemble représente une œuvre collective, et si l'on vante l'art des artistes, qui ont réalisé l'harmonie des couleurs, si l'on vante la beauté des coloris, on vante aussi peut-être sans y penser, le mérite des chimistes allemands et des industriels allemands spécialisés qui ont réalisé ces coloris.

De modestes artisans ingénieux, inventifs, pleins de goût, viennent d'être évoqués. En pensant à eux, nous songeons au Moyen-Age européen où se développait le compagnonnage. En effet, de tout temps en Europe, le compagnonnage a eu ses rites observés, ses traditions respectées et le respect de ses traditions se confondait avec le respect de l'homme ; car dans tous les pays européens, le compagnonnage se préoccupait de la formation, de l'éducation, de l'enrichissement de l'homme. Il établissait un lien évident entre les hommes d'un même métier, sans distinction de nationalité.

Quel voyage merveilleux nous faisons ! Nous avons effacé les frontières. Ici nous sommes en Europe, et là encore nous sommes en Europe, et nous constatons, grâce, hélas, à ce subterfuge, que l'Europe, malgré les destructions, les deuils et les misères, reste un modèle d'humanisme vivant.

Et nous pensons à une phrase de Pline le Jeune qui, dans le Panégyrique de Trajan, nous a frappé :

« Tant que les peuples jouissent isolément de leurs biens, ils sont seuls à supporter tout le poids de leurs maux. »

X

La mission de l'Europe

X

LA MISSION DE L'EUROPE

La vie, par son pouvoir créateur, nous fait voir l'action nécessaire de la mort ; et par son action, la mort sert la vie.

La vie n'est jamais absente de l'Univers, des Mondes. Elle est présente dans le recueillement des déserts où des hauts-lieux effacé par le temps laissent encore flotter l'encens de leur magique existence. Nous savons que tout périt ici-bas sans troubler la souveraine puissance de la vie. Faire de vains efforts pour frustrer la mort des formes, des institutions, qu'elle a la fonction de faire disparaître, c'est nous solidariser avec ce qui disparaît et c'est nous condamner mourir en esprit avec ce qui meurt en fait. Servons au contraire avec intelligence et enthousiasme, les desseins mouvants de la vie qui ne sont pas encore manifestés, mais dont notre intelligence aidée de l'intuition, a la connaissance.

La vie véritable, permanente, c'est-à-dire omnisciente, omniprésente, omnipotente, est — perceptible par les hommes — dans l'invisible, l'impalpable, l'impondérable, l'intangible. Ne soyons pas dupés par nos sens physiques auxquels il faut des formes grossières pour percevoir l'aspect transitoire d'une réalité vivante. Ne soyons pas dupes par les concepts que nos sens imparfaits inspirent. Jean Rostand dit en parlant des gènes : « *Ce gène minuscule, quasi invisible aux plus puissants grossissements des microscopes, c'est peut-être déjà bien un monde...* » Un monde organisé ayant son mouvement, son rythme et peut-être une faculté qui relève de la conscience ? Ce monde, nos sens — même prolongé d'un microscope — l'ignorent, et cependant, par ce don merveilleux de la science, nous connaissons sa réalité, nous sommes attentifs à découvrir la participation qu'il prend à la naissance de nouvelles manifestations de la vie.

C'est de cette réalité, (qui est pour nous dans l'invisible) que nous devons prendre conscience pour nous libérer de l'attachement que nous entretenons aux choses tangibles, pondérables, sensibles, mais transitoires disons évanescentes.

Au cours du voyage que nous avons entrepris à travers le temps et l'espace, nous avons vu des formes de civilisation, des institutions, des empires disparaître et nous avons constaté que, malgré cela, la vie poursuivait son dessein, par faisait son œuvre ; nous avons constaté qu'elle dépassait nos oppositions, dépassait les ruines, et faisait naître des décombres que la mort laissait sur son passage des civilisations nouvelles qui chantaient allègrement la vie.

Nous caressons tous l'espoir d'être heureux, mais nous ne prenons jamais le chemin qui conduit au bonheur. Nous édifions des monuments aux souvenirs qui exhalent un parfum d'hypogée au lieu de jouir de la plénitude de nos facultés essentielles par notre adaptation à l'événement (fait toujours nouveau) que la vie promet.

Le dessein de la vie est la voie royale que les hommes doivent emprunter pour se réaliser et satisfaire leur aspiration au bonheur. Méconnaître le dessein de la vie, fortifier contre lui notre résistance, équivaut à signer un pacte avec le malheur.

Mais comment percevoir avec justesse, discernement, lucidité, cet impondérable, cet intangible dessein de la vie ?

Il semble pourtant qu'après les épreuves subies, l'expérience acquise, l'homme du XX^e siècle est apte à le discerner. Le dessein de la vie ne manifeste que la loi et les principes de la vie. Des esprits en général soumis à la discipline intellectuelle, influencés par Bacon, Descartes et Einstein, se doivent de dégager cette loi et ces principes pour agir avec une prudente sagesse, au lieu de se laisser emporter par des élans affectifs ou un sentiment de peur qui relève du caractère primitif originel de l'homme, non encore dépassé.

Peut-être est-il bon de citer ici une triade qui rappelle une proposition pythagoricienne :

« L'Evolution est la loi de la vie.
« Le Nombre est la loi de l'Univers.
« L'Unité est la loi de Dieu »

L'expérience, semble-t-il, nous engagerait aisément à conclure que l'Evolution, à travers le multiple, doit nous conduire à l'Unité, et par cela, à reconnaître exacte la proposition pythagoricienne. L'histoire nous montre que les peuples évolués orientent leur marche vers l'unité. La France, l'Italie, les peuples germaniques, ont réalisé leur unité. L'Helvétie, qui donnait le spectacle de perpétuelles divisions, a trouvé la paix en réalisant son unité dans le cadre de la confédération helvétique que nous connaissons. Ces étapes sont franchies, il en est une autre immédiate à franchir, c'est l'unité politique de l'Europe, qui ne

doit être que la préfiguration d'une autre unité... jusqu'à l'unité du monde. Nous devons malheureusement admettre que le comportement commun des hommes traduit une résistance à cet entraînement vers l'unité, et cela malgré la soumission déclarée de certains d'entre eux à la volonté de Dieu.

Les divisions, qui révèlent les faiblesses de l'humaine nature, entretiennent un climat qui favorise l'installation de la souffrance au milieu des peuples et fait perdurer dans le monde un état de guerre froide ou chaude.

Qu'on le veuille ou non, l'Europe est une réalité physique, comme elle est une unité spirituelle ; il n'y a point de bons sens à ne pas le reconnaître.

L'Europe est une réalité vivante, et la reconnaissance de cette réalité dans un acte politique qui homologue son unité, ne peut plus être différée à moins d'admettre la faillite de la raison humaine. Mais si cette raison triomphe rarement sans difficulté, il semble bien qu'elle doive enregistrer aujourd'hui quelques succès.

Considérons donc l'Europe enfin sortie du chaos de ces dissensions et prenons conscience de la mission qui lui est réservée et que son histoire définit parfaitement.

L'Europe a une mission à remplir dans le monde, et cette mission doit être tout d'abord fidèle aux principes spirituels qui sont ceux de sa tradition humaine et chrétienne, et, dans le cadre de cette tradition, elle doit être une mission d'innovation.

Ceci posé, essayons de définir les termes de sa mission.

L'Europe doit :

1°) Innover un nouveau système politique ;

— 168 —

2°) Innover un nouveau système économique ;

3°) Interpréter la spiritualité en répondant aux besoins des hommes de ce temps ;

4°) Eduquer les peuples peu évolués et primitifs.

*

* *

Le premier terme de la mission de l'Europe, serait donc d'innover un nouveau système politique. Mais est-il possible d'innover un nouveau système politique et de générer une cause politique qui trouverait ses conséquences au cours des siècles à venir, si on n'a pas pleinement pris conscience de la faillite des systèmes, et de tous les systèmes existants ? — Si l'on n'a pas pris conscience de la désagrégation d'un monde dont les formules sont périmées et qui subit les effets néfastes de l'application de ces formules ?

Est-il si difficile de constater cette faillite ? Cette faillite ne s'inscrit-elle pas clairement dans les faits, dans les événements qui bouleversent le monde depuis une demi-siècle, par exemple ?

Depuis la guerre de 1914-1918, dans laquelle furent engagées presque toutes les nations de l'Europe, les hommes de ce temps vivent dans un monde plein de trouble et de confusion. Les régimes politiques sont instables, ils sont continuellement perturbés par des secousses profondes qui provoquent des purges et des exécutions dans les pays totalitaires, ou des dislocations dans les empires libéraux. Les régimes, quels qu'ils soient — anciens et nouveaux — ne correspondent pas, ne s'adaptent pas au niveau de civilisation ou d'évolution de notre époque. Les découvertes de la science et les prodigieux progrès de la technique, ont modifié considérablement l'aspect du monde, le mode de vie des populations et même certains états du caractère humain ; et les régimes, malgré cela, sont restés ce qu'ils étaient, l'expression de formules périmées, que ces formules soient déclarées capitalistes ou prolétariennes, ces formules ne représentent d'ailleurs que les deux pôles d'un même Etat, la classe seule des privilégiés (apparente et illusoire) faisant la différence.

— 169 —

Les cerveaux humains n'ont pas dissout les couches de préjugés dans les deux sens qui empêchent de penser librement un nouvel état de choses. Les esprits conditionnés se sont engagés dans un jeu mental, la recherche des arguments qui devraient réduire l'argumentation des adversaires, sans discerner que cela ne mène à rien, sinon à entretenir la stupidité dans des discordes sans fin. Ils se sont engagés avec imprévoyance dans la création de lois arbitraires, de lois d'exception, sans discerner que les lois d'exception donnent floraison à d'autres lois semblables, et que cela étouffe les lois justes au profit d'un arbitraire. Dans la création d'une loi, ils n'ont jamais pensé à examiner au préalable la place et l'importance qu'elle prendrait dans le système total dans lequel elle s'intégrerait nécessairement, car il est absurde et par conséquent impossible de considérer une loi hors de l'ensemble.

Cependant, dans l'anormale division de l'Europe, les lois créées par chacune des nations participantes, sont promulguées sans qu'aucun compte ait été tenu de l'ensemble dans lequel elles sont obligatoirement appelées à s'intégrer. Elles visent souvent à protéger des intérêts particuliers et l'existence même d'un système destiné à disparaître dans un temps plus ou moins proche.

Pour innover un nouveau système politique, il faut être conscient qu'une loi ne doit ni se justifier, ni s'expliquer, ni se discuter, car elle doit être une telle traduction des êtres et des choses inclus dans un même milieu, qu'elle doit s'imposer par son évidence. Si elle n'est pas cela, c'est qu'elle est fautive ; et si elle est fautive, elle est néfaste. Une loi doit être assez générale pour qu'il n'y ait aucune difficulté à l'actualiser au moment voulu dans son application, et sans qu'il soit nécessaire de changer les termes de la proposition.

Par ailleurs — tenant compte de ces réflexions — nous devons reconnaître qu'aucune décision ne peut être prise dans un ordre quelconque de choses et dans un secteur particulier du monde, sans que les conséquences que cette décision peut avoir dans l'ensemble, aient été parfaitement envisagées et analysées. Il n'y a plus dans le monde d'actes isolés.

Pour donner un exemple de répercussions non prévues à la suite d'une décision prise ; nous citons ici un passage de l'introduction au livre d'Anton Zischka, « *Afrique, complément de l'Europe* ».
« Comment Roosevelt a armé le Japon ».

— 170 —

« C'est ainsi que le Président Roosevelt qui est le principal responsable de la situation politique internationale actuelle, avait eu besoin, pour imposer son « New Deal », de l'appui des sénateurs de l'argent, de l'Amérique Occidentale, aussi bien, ordonna-t-il, le 22 décembre 1933, l'achat de cent millions (100 millions) d'onces d'argent, au prix de 64,5 cents l'once, alors qu'à cette date, le cours était inférieur de 19 cents à ce prix. Cet investissement (comme plus tard les subventions agricoles et le réarmement) eut un effet favorable sur la politique intérieure des Etats-Unis. Mais ce succès intérieur de Roosevelt devait avoir à l'extérieur une autre conséquence : la plus effroyable misère allait en effet s'abattre sur 450 millions de Chinois, et 350 millions d'Hindous ; car les Hindous ont une monnaie-argent (roupie signifie littéralement « argent travaillé ») qui allait ainsi devenir de plus en plus rare ; et en Chine, où l'argent était l'étalon de base, la valeur du Tael allait tripler du jour au lendemain, alors que les cours des marchés mondiaux restaient inchangés. Le résultat fut la vente d'énormes quantités d'argent à l'Amérique. Cette opération eut pour conséquence de provoquer une pénurie en numéraire qui allait paralyser presque totalement la vie économique d'une grande partie de l'Asie. Mais ce n'était pas tout : du fait de l'initiative prise par Roosevelt, la Chine ne pouvait désormais exporter que si elle payait un tiers moins cher à ses fournisseurs. Le paysans chinois étaient déjà endettés par suite du décret de Roosevelt. A présent, leurs dettes se trouvaient encore augmentées du tiers. Ces paysans, déjà très sous-alimentés à l'ordinaire, se trouvaient désormais acculés à la famine. Bien entendu, ils en attribuèrent la responsabilité à leur gouvernement. Ensuite, par voie de conséquence directe, des provinces tout entières passèrent à Mao-Tsé-Toung. Dès cette époque, d'ailleurs, des dizaines de millions de Chinois retirèrent leur confiance à Tchang-Kai-Chek. Au surplus, pour avoir voulu s'attirer les sympathies des populations du Montana, de l'Idaho, de l'Utah et de l'Arizona, Roosevelt mit en faillite soixante-quatre banques chinoises et força le gouvernement de Nankin à renouer des relations économiques avec le Japon — que Tchang-Kai-Chek, jusqu'à présent, avait boycotté : — le Japon en profita pour préparer le

bloc-yen. Ainsi Roosevelt qui, pour des raisons de propagande électorale, avait voulu résoudre la crise américaine de l'argent, avait du même coup affaibli la Chine au profit du Japon, l'ennemi le plus acharné des

— 171 —

Etats-Unis. En fin de compte, la politique à intérêt local de Roosevelt devait permettre au Japon de tirer parti de la faiblesse de la Chine. »

*
* *

Passons au deuxième terme de la mission de l'Europe : innovation d'un nouveau système économique.

Pour innover un nouveau système économique, il faut être conscient de l'absurdité du système existant, puisque ce système tolère que dans un pays où règne l'abondance, une crise économique soit automatiquement déclanchée, installant la misère au cœur même de l'abondance, et la misère provoquant une aggravation de la crise par une sous-consommation. La propagation en chaîne de la crise à travers le monde, déclenche de surcroît, des complications politiques à la suite des réactions nationalistes de la généralisation de la misère dans tous les pays, et des mesures que chacun de ces pays prend sans se préoccuper des répercussions que ces mesures peuvent avoir sur l'ensemble.

Il faut constater cette anomalie : *l'abondance des fruits de la nature et du génie humain dans un secteur du monde, est, pour une grande part, à l'origine des guerres modernes.*

Une guerre mondiale, inaugure toujours un système économique différent du système pratiqué pendant la paix. Le système inauguré pendant la guerre favorise les progrès scientifiques et techniques. Ce système s'apparente à l'économie distributive qui semble être appelée à jouer un rôle important dans l'organisation rationnelle du monde de demain.

Mais tant que l'abondance régnera dans un seul secteur du monde, par réaction, les formules périmées auront un peu partout force de loi, l'autarcie sera pratiquée et la sous-consommation recommandée pendant la paix. C'est pourquoi les « économiquement forts » enregistrent les symptômes de guerre sans trop d'appréhension et même avec un sentiment d'espérance : les affaires seront prospères pensentils, Les « économiquement faibles » ne sont pas loin de caresser cette

même espérance, tant on gaspille de richesses pendant la durée d'un conflit : Ne peut-on pas espérer recevoir des miettes de ce gaspillage, supputent-ils.

Dans l'état actuel de la psychologie humaine en matière économique, l'esprit de l'homme conditionné par des théories économiques périmées, fait de la paix une période trouble pendant laquelle les gouvernants usent d'astuce et de compromis, pendant laquelle ils hypothèquent l'avenir pour aboutir finalement à une catastrophe. La période de paix est une période de préparation à la guerre.

Peut-être pouvons-nous regarder l'avenir avec optimisme en considérant l'évolution accélérée du monde. Il n'est plus possible d'envisager longtemps l'application des théories économiques actuelles établies sur le profit et le crédit bancaire dans l'orthodoxie financière présente. La carte économique du monde subit des transformations qui doivent tout bouleverser. Tous les pays s'industrialisent et à une cadence rapide. Tous les savants et les techniciens du globe travaillent à donner au monde des moyens de production gigantesques. Conséquemment, l'abondance se généralisera par l'équipement des pays économiquement arriérés. Quand l'abondance sera générale, comment les échanges se feront-ils ? Comment s'ouvriront les marchés ? Comment les millions de sans-travail forcés participeront-ils à la consommation des produits abondants puisque les esclaves-machines travailleront à leur place ?

L'Europe a la parole. C'est à elle (qui a pour mission d'innover de nouveaux systèmes), d'apporter la solution. Mais pour cela, il faut que l'Europe soit libérée de la pression qu'exerce sur elle les formules périmées et ses vieilles discordes. Pour apporter cette solution, l'Europe doit être en possession de son génie.

L'Europe, c'est l'ensemble des Européens. Les Européens, avant d'être Européens sont hommes. Si ces hommes qui composent l'Europe ne sont pas libres, l'Europe ne sera pas libre. Si ces hommes qui composent l'Europe ne s'expriment pas intelligemment, l'expression particulière à l'Europe ne sera pas intelligente, aussi il importe à chaque européen de se révéler homme libre, homme civilisé, homme conscient de sa réalité, homme vivant en état de spiritualité ; c'est pourquoi le troisième terme de la mission de l'Europe s'impose.

*
* *

Pour le troisième terme, l'Europe, avons-nous dit, doit interpréter la spiritualité en répondant aux besoins des hommes de ce temps.

En 1890, Renan observait le trouble psychologique qui régnait à son époque et qui n'a fait que croître pendant tout le cours de la première moitié du vingtième siècle. Il écrivait alors : « *En résumés si par l'incessant travail du XIX^e siècle, la connaissance des faits s'est singulièrement augmentée, la destinée humaine est devenue plus obscure que jamais. Ce qu'il y a de grave, c'est que nous n'entrevoions pas pour l'avenir, à moins d'un retour à la crédulité, le moyen de donner à l'homme un catéchisme désormais acceptable.* »

Les théologiens qui ont fait bon marché des besoins de la raison humaine, d'une raison intelligente qui doit *juger à la fois par l'intuition et par la science*, pour reprendre les termes de l'aphorisme de Ptolémée — les théologiens ont plongé beaucoup d'esprits sensibles au sentiment religieux dans un trouble profond et dans une cruelle alternative, parce que la doctrine qu'ils imposaient, on ne sait au nom de quelle souveraine autorité, offrait trop de propositions inconciliables avec l'évolution des connaissances générales dans toutes les disciplines : scientifique, philosophique, métaphysique, métapsychique et mystique. L'esprit de l'homme largement informé, n'accepte plus certains impératifs de croyance, et là, comme partout, réclame la liberté, la liberté de percevoir le divin comme ses dispositions naturelles le lui permettent, et la liberté d'être toujours plus ouvert à une appréhension plus subtile.

Au chapitre IV des Grands Empires, nous disions : quand les temps seront venus, il faudra sans doute compléter le message de Jésus par un message qui ouvrira de nouvelles perspectives à la conscience.

Nous ne voulions pas dire que le message de Jésus avait perdu sa valeur, son authenticité, mais nous pensions qu'il pourrait être éclairé au niveau de la conscience des hommes de notre temps, par un nouveau message de forme accessible à la conscience intellectuelle discursive et à la perméabilité spirituelle des hommes du vingtième siècle ;

— 174 —

et pour répondre aussi à l'inquiétude générale qui pèse sur les esprits. Des Européens ouverts, intelligents, se posent de multiples questions. Ces questions sont également posées en Asie et en Amérique, nous n'en doutons pas. Par tous, une réponse est attendue car les systèmes philosophiques connus ne répondent pas complètement à ces questions. L'application des systèmes élaborés jusqu'ici est insuffisant du fait du caractère arbitraire des systèmes.

Une réponse est attendue.

Eh bien, quelqu'un semble-t-il, a répondu aux questions que chacun se pose. Ce quelqu'un est un hindou ; il s'appelle Krishnamurti. Qui est Krishnamurti ? Importe-t-il vraiment de le savoir ? — il a été annoncé comme le messie des temps nouveaux. Une organisation de 300.000 personnes existait ; ces personnes étaient à sa dévotion. Il a dissous cette organisation, il a refusé toutes les dévotions, toutes les marques de respect, toutes les marques d'adoration. Il s'est contenté de parler, de diffuser son message et de le vivre. Ce qu'il dit, il l'a expérimenté. C'est donc ce qu'il dit, ce qu'il a expérimenté qu'il importe de

connaître et d'expérimenter ; et cette expérience représente pour chaque homme une révolution complète opérée sur soi-même (1).

— — — — —
(1) *Krishnamurti dit que personne n'édifiera rien de correct dans le monde, s'il ne commence par se changer lui-même, radicalement. Ce changement ne peut être à son sens une continuation, c'est-à-dire un progrès par rapport au passé, une amélioration de sa nature. On ne peut pas se changer, se transformer, dit Krishnamurti sans opérer une révolution complète. Ce n'est pas en cultivant la vertu ou en voulant vivre en paix, qu'un individu opère cette révolution. Krishnamurti dit que si l'on fait, par exemple, un effort pour être moins violent lorsqu'on est violent, on ne résout pas la violence, mais on la refoule en voulant la méconnaître ou en lui opposant une non-violence. Il dit aussi que lorsqu'il y a conflit à l'intérieur de soi, qu'il y a contradiction en vertu de ce que l'on est et de ce que l'on voudrait être, il ne peut y avoir compréhension de soi, car on oppose à ce que l'on est — sans avoir compris ce que l'on est — quelque chose d'étranger que l'on s'applique à réaliser selon un modèle que l'on a imaginé. Cela distrait l'individu de son problème et ne l'aide pas à le*

— 175 —

L'Europe, qui, dans sa royale aventure a fait tant d'expériences, a opéré tant de révolutions, se doit, aujourd'hui, d'interpréter la spiritualité dégagée de cette révolution psychologique accomplie, et d'organiser — à partir de cette interprétation — un système social qui ne sera qu'une réalisation répondant au besoin intérieur des hommes de ce temps.

Les Européens, qui ne peuvent point ne pas dénoncer par le faits la faillite de ce monde, se doivent — puisque l'intelligence les sollicite — de prendre conscience des véritables caractères historiques de notre époque, du caractère révolutionnaire de cette époque qui représente un point tournant historique, et, par cette révélation, d'engager le monde à vivre des temps nouveaux.

résoudre. D'autre part, si un homme ne se comprend pas, s'il est en état de conflit avec lui-même, il ne peut pas faire autre chose que de projeter autour de lui cet état de conflit, comme c'est le cas de la plupart des hommes. Cette projection multipliée du conflit individuel entraîne le conflit général d'où nécessité d'opérer le changement radical à partir de l'individu.

Krishnamurti dit qu'aucune philosophie, qu'aucune religion ne peut opérer ce changement pour un individu. Il est nécessaire que ce soit l'individu tout seul qui fasse l'expérience pour lui permettre cette révolution intérieure. Krishnamurti demande, d'une part, à chaque individu de s'accepter tel qu'il est : cela sans procéder à des jugements, sans préjuger, sans satisfaction, sans condamnation. Il s'agit de se connaître, et pour se connaître, il s'agit de se voir tel qu'on est. Mais il ne faut pas opposer à cette vision une considération qui ne serait que le produit de la mémoire et qui viendrait à rattacher à quelque chose de connu, l'état vécu dans le présent. La mémoire, d'après Krishnamurti est conditionnement né du passé, de ce qu'on a vu, de ce qu'on connaît et qui empêche d'appréhender l'existence d'une manière neuve. Pour ne pas faire intervenir ce passé, il faut être attentif à ce que l'on est, et éliminer les pensées qui se traduisent en mots et qui s'appliquent en s'appuyant sur la mémoire, à tout nouvel état. Il faut vivre chaque état présent sans le juger, sans

— 176 —

*

* *

Et maintenant, passons au quatrième terme de la mission de l'Europe.

L'Europe a pour mission d'éduquer les peuples peu évolués et primitifs, avons-nous dit. Mais pour remplir cette mission, n'est-il pas nécessaire d'innover un nouveau système économique en accord avec un nouveau système politique, qui libérerait les Européens du souci pressant de rechercher des marchés, autrement dit d'avoir la préoccupation impérieuse de fournir aux peuples primitifs, des produits

— — — — —
le masquer sous des mots. Mais ce n'est pas cela qui permet encore la révolution totale. Le point important de l'enseignement de Krishnamurti consiste en une identification du penseur et de la pensée. Krishnamurti dit que sans faire appel au mental, c'est-à-dire au mécanisme qui s'appuie sur la mémoire, sur le connu, qui procède d'un enregistrement antérieur, un

individu ne peut pas dire « Je ». Ce « je », c'est tout ce que sa mémoire lui permet de considérer comme lui-même. Si on enlève cette mémoire et le mécanisme qui s'appuie sur cette mémoire, il n'y a plus moyen de penser. Si l'on ne nomme pas une chose, on ne peut plus penser en fonction de cette chose. Or, quand on nomme une chose, on la nomme en fonction d'une association d'idées qui appartient à la mémoire, en fonction de quelque chose de connu. C'est encore un appel à la mémoire. Si l'on cesse de nommer une chose, on appréhende l'existence directement sans intervention de mémoire. Krishnamurti dit que si l'on cesse de nommer les choses, de penser, on ne peut plus dire « Je » ; donc cette entité artificielle que l'on appelle le « je » coïncide avec la pensée, et la division en penseur et pensée est toute arbitraire ; mais arbitraire en fonction d'un but qui est de construire une personnalité dans laquelle l'individu habitué au conditionnement, trouve une justification de lui-même, une continuité, un point d'appui. Sans savoir que c'est cela qui l'empêche de connaître

— 177 —

manufacturés, en échange de matières premières et de territoires à exploiter, et qui leur permettrait de ne pas appliquer à l'exploitation de ces territoires les formules périmées.

Pour innover un nouveau système économique, n'avons-nous pas dit : « tant que l'abondance règnera dans un seul secteur du monde, les formules périmées auront un peu partout force de loi, l'autarcie sera pratiquée et la sous-consommation recommandée »...

Il faut donc, sans tarder, donner à l'Europe les moyens de créer l'abondance. Comment pourrait-elle créer l'abondance sur un territoire surpeuplé comme le sien ?

Pour innover dans tous les domaines où son génie peut se manifester, l'Europe doit se libérer de l'hypothèque de misère qui pèse sur elle. Elle ne peut le faire qu'en cherchant en Afrique

et d'être lui-même. Quand cesse la pensée par élimination des mots projetés sur les choses et sur les états de conscience, il n'y a plus de « moi » ; il n'y a plus de penseur, et à ce moment-là l'individu est libre. Dans cet instant de liberté, une révolution se produit ; il est disponible, il peut comprendre, il peut se connaître.

Comment fait l'individu pour éliminer le penseur? L'individu ne peut éliminer le penseur que quand il conçoit spontanément que ce penseur est identique à sa pensée, sachant qu'il n'est que sa pensée; comme cette pensée se traduit en mots, il peut éliminer les mots qui constitue cette pensée. Alors, il n'est plus rien. Et c'est ce rien qui importe, et c'est ce rien qui est tout. Ce rien implique la liberté. Et le fait de vivre la liberté constitue, pour l'individu, sa plus grande révolution. L'individu libre ne poursuit pas un but, il est, il est parce qu'il n'est rien.

Ce n'est pas en poursuivant un but que l'individu peut créer et connaître. Krishnamurti dit que quand l'individu poursuit un but, il crée une limite, il projette un plan et ce plan procède nécessairement du connu, du passé, de la mémoire. Le but réalisé ainsi ne sera pas neuf, ne répondra pas à une vraie création, il sera soumis au conditionnement. L'individu qui veut connaître et se connaître, ne vas pas au devant des éléments de la connaissance, mais en état de liberté, en état de silence intérieur, laisse les faits dévoilet leur contenu. Ainsi l'homme libre prend conscience de lui, prend

— 178 —

son complément naturel pour l'expansion de sa puissance productrice. L'Afrique est vaste et peu peuplée ; elle est le prolongement méridional du continent européen; ces richesses encore inexploitées fourniraient l'abondance à l'Afrique elle-même et à l'Europe. Et parce que cette abondance s'offrirait, l'Europe pourrait aisément accomplir sa mission.

Mais les Européens doivent être conscients du sens désintéressé de cette mission. Ils seront conscients aussi des erreurs qui ont été commises ; ils ne se contenteront pas de lutter contre les épidémies, de favoriser l'hygiène chez les peuples arriérés, de les alimenter, mais il leur importera d'aider à leur évolution et à leur éducation sans les opprimer. Or, ces peuples peuvent fort bien ne pas être colonisés, et être cependant opprimés parce que considérés seulement à titre de main-d'œuvre et de débouchés économiques possibles.

— — — — —
conscience du monde. Il est vivant. Il est créateur. Ce que Krishnamurti enseigne, il le vit. Il ne demande à personne de le croire, de le suivre. Il demande à chaque homme de résoudre pour lui-même son problème. Il demande à chaque homme d'expérimenter cet état de liberté. Il insiste en disant que cette expérience se fait dans l'immédiat, qu'elle est faisable dans l'immédiat, Ce qui se remet à demain, pour lui, tient compte du temps. Tout ce qui tient compte du temps procède du conditionnement, et, par conséquent, est étranger à la liberté. La liberté, pour Krishnamurti, ce n'est pas le contraire du conditionnement. C'est l'état vivant qui est étranger au conditionnement. Et l'on est aussi bien conditionné par les vertus que par les vices. Krishnamurti parle d'une révolution dans l'homme, car il ne croit pas à une amélioration qui ne ferait que transformer une personnalité en s'appuyant sur la mémoire. En visant un but, une telle amélioration ne ferait que renforcer la personnalité, et la personnalité conditionne. Dans ce conditionnement, il n'y a aucune possibilité d'expression vivante de liberté, et il importe d'être libre et vivant. Tel est le résumé de l'enseignement de Krishnamurti. Des milliers d'hommes, de par le monde, le considèrent comme l'enseignement qui donne la clé du problème de l'homme. Cet enseignement est à la portée de chacun. Chaque homme peut, pour son compte, faire l'expérience que Krishnamurti a faite.

Par ailleurs, certaines erreurs démagogiques ne doivent pas être commises sous un prétexte « humanitariste ». Pour accomplir sagement la mission qui incombe à l'Europe, il est important de ne pas semer la confusion et l'anarchie chez ces peuples neufs qui ne sont encore qu'au stade de l'institution tribale, et qui ne comprennent pas le bien-fondé d'une autre organisation que la leur. La mission de l'Europe consiste justement à leur faire atteindre progressivement l'état de conscience individuelle éveillée qui permettra de les incorporer, dans une société évoluée et représentative d'une haute civilisation.

Ce caractère particulier de la mission de l'Europe qui consiste à opérer une expansion civilisatrice de son union en une unité eurafricaine, postule, pour les Européens, une prise de conscience profonde des problèmes intérieurs qu'ils ont à résoudre et qui sont les problèmes qui étaient déjà ceux des Grecs de la grande époque, et qui intéressent l'homme dans son essence. C'est ainsi que nous devons reconnaître qu'un problème des élites se pose, il n'est pas question des cadres ou élites de technique dont l'Europe est assez bien pourvue, mais des élites humaines dont les sociétés modernes ont un besoin pressant si elles ne veulent pas s'orienter vers une civilisation mécanisée où la fonction prime l'homme, où l'homme est à jamais dépendant d'un système et d'une technique, et réduit à renoncer à ce qui fait sa grandeur et sa gloire. Une élite humaine est un foyer spirituel ; elle doit manifester une intelligence sensible au respect de l'homme et de ses aspirations. Seule une élite humaine peut par son génie, son intelligence souple, toujours adaptée au mouvement de la vie qui s'écoule, son sens de l'homme, dominer la force oppressive de l'automate, que ce dernier siècle a créé, et elle peut spontanément orienter les sociétés vers l'accomplissement de leur mission. Cette mise en ordre réalisée, l'Europe fera briller la lumière qui restait voilée dans le ciel du monde.

*
* *

Ainsi, au cours du déroulement du film, nous avons parcouru des siècles, des millénaires, d'immenses espaces et cela sur un mode rythmique volontairement accéléré, pour embrasser un monde et saisir

sur le vif, instantanément, le caractère permanent de son développement, pour découvrir le mobile secret de son action, et sans nous laisser dévier par la complexité des faits, des événements et de leurs différentes traductions, afin de conserver une vision claire, intuitionnelle de l'histoire évoquée, et pour que cela nous révèle le sens même de la mission spirituelle qui doit être attachée à cette action. Nous avons succinctement examiné ce que pourrait être la mission de l'Europe, coryphée de l'humanisme révélé ; il nous reste maintenant à dégager et à exposer brièvement, pour conserver ce rythme rapide, ce que peut être la fonction des principaux pays ressortissants de cette Europe dans l'accomplissement de sa mission.

Chacun des grands pays qui constituent l'Europe, a une participation particulière, a sa participation propre à la mission en voie d'accomplissement. Cette participation est en rapport avec les qualités de chaque peuple, avec son passé, avec son œuvre réalisée, avec ses tendances, son champ personnel de rayonnement. Si nous voulons donner quelques exemples commençons par l'occident européen et citons l'Espagne. L'Espagne ne doit pas rester isolée ; elle doit se lier avec des Etats historiquement catholiques : Italie, France, Irlande, non pas pour former une fédération catholique opposée à une fédération protestante, mais pour trouver une voie commune d'évolution avec ces pays, dans une civilisation où les modes de vie s'apparentent, où des caractères psychologiques se rattachent à une même tradition. Et, puisque l'Europe a une dette de reconnaissance à payer aux peuples sémites pour leur apport culturel et spirituel qui fit sortir le moyen-âge européen de sa période obscure, et l'ouvrit aux beautés de l'humanisme, — cela ne doit pas être oublié — l'Espagne se devra d'être la médiatrice entre les Etats arabes et les Etats européens, et de favoriser une étroite collaboration entre les aryens et les sémites. Elle pourra répandre la culture arabe insuffisamment diffusée, et offrir aux occidentaux une nouvelle source de connaissance.

Et maintenant, si de l'Espagne nous passons au pôle oriental de l'Europe nous remarquons — et c'est une simple indication — que la Turquie est une marche des Etats européens en contact avec l'Asie. La situation géographique de ce pays, très imprégné de culture européenne, l'engage à entretenir des relations cordiales, même fraternelles, avec la Grèce. Sa mission, pour rejoindre la mission de l'Europe, lui imposera une politique médiatrice entre l'Europe et les

— 181 —

Etats sud-asiatiques, et vigilante dans sa position de poste avancé sur l'Asie.

Pour ne pas quitter le littoral méditerranéen, abordons l'Italie. Cette nation a tout à espérer de sa participation à l'Europe et plus encore à l'Eurafrique. Elle apportera une sérieuse contribution en s'appuyant sur les vertus de son peuple, à l'œuvre immense qui est à faire dans les vastes espaces africains et elle est susceptible, par ailleurs, d'opérer une grande évolution religieuse et sociale. Le peuple italien, subtil et intelligent, peut dégager du domaine religieux ce qui reste valable pour l'appliquer dans le domaine social. L'Italie contribuera ainsi, pour une grande part, à la mission de l'Europe en ce qui concerne l'interprétation de la spiritualité.

La France...

La France doit apporter des idées à l'élaboration de l'Europe ; elle doit apporter l'élément de bon sens et de mesure dans les systèmes qui régiront cette Europe. Elle doit demeurer un flambeau dans ce sens que c'est elle qui est appelée à lutter contre le fanatisme, le sectarisme, les injustices sociales.

Par ailleurs, c'est elle qui devra mettre sur pied l'Eurafrique. Ce projet entraîne pour elle, dès maintenant, une mission très complexe, parce que l'Eurafrique ne représente pas seulement une entité politique économique, mais une entité sociale et humaine : cela signifie que la France est missionnée pour faire évoluer les peuples d'Afrique, pour les intégrer dans cette entité que sera l'Eurafrique, pour amener chez ces peuples la constitution d'une société proprement dite au niveau de culture suffisant, société se développant selon la morale, selon l'hygiène et dans le courant d'un mouvement de civilisation.

C'est la France qui est chargée de faire dépasser aux évolués africains, le complexe de race, sans qu'ils aient pour cela besoin d'adopter des théories anti-humaines où le matérialisme fait de l'individu un être négligeable en annihilant du même coup le problème de la couleur et celui relatif au degré de civilisation d'un peuple.

La France qui a pour mission de créer l'Eurafrique, a aussi pour mission d'instruire les peuples africains, de les aider à rattraper un certain retard dans l'évolution, à fournir toutes les possibilités de développement aux meilleurs d'entre eux, et à traiter avec respect les meilleurs d'entre eux.

— 182 —

La France, riche dans le domaine des idées dans le domaine de l'intellectualité et dans le domaine de l'art, se doit d'être une génératrice d'idées où puiseront aussi bien les Américains, que les Européens, que les Africains. Elle sera, pour les années à venir, le foyer de culture du monde.

Sa voisine, l'Allemagne, a une grande mission à remplir dans la constitution de l'Europe. Son apport est important dans l'ordre des réalisations pratiques. Sa puissance de travail, sa faculté d'application des méthodes, son organisation serviront de bases sérieuses à l'évolution économique de ce continent.

L'Allemagne se doit de penser une doctrine européenne qui exclut toute arrière pensée d'hégémonie, d'utilisation de l'Europe pour expérimenter une volonté de puissance. Ce grand pays qui prise l'humanisme, se doit de comprendre que l'esprit de conciliation à partir d'un humanisme préexistant, ne demande pas seulement le partage des valeurs que l'on possède, mais l'acceptation des valeurs incluses dans le patrimoine du voisin.

L'Allemagne qui doit recouvrer « pacifiquement » son unité, a pour mission d'entretenir avec l'Est, des rapports cordiaux. Sa haute culture, ses valeurs spirituelles peuvent lui permettre de jouer un rôle prépondérant auprès de ses voisins slaves sensibles à la civilisation européenne, sensibles au message transmis à la race indoeuropéenne ou aryenne dont ils font partie.

Cette mission implique qu'un caractère chevaleresque soit en toute circonstance conservé, implique l'application d'une éthique et d'une métaphysique qui lui conviennent, et la soumission à un genre de vie digne d'un grand peuple.

Il nous faut ajouter à ce tableau synthétique, l'apport important des pays du Bénélux et de la Scandinavie. Les Scandinaves donneront certainement au monde, et pour répondre à leurs traditions, un exemple de réalisation socialiste. Il nous faut aussi parler de l'Angleterre dont le peuple par ses vertus est digne d'admiration. De l'Angleterre, il faut envisager le rôle dans le monde en fonction de deux aspects : l'Angleterre et l'empire britannique. L'Angleterre, évidemment, est liée à l'Europe par son ethnologie et sa culture ; cependant l'Anglais s'en croit séparé par la mer, son domaine excentrique ; parce que la mer, pendant des siècles d'histoire, l'a protégée des bouleversements

— 183 —

continentaux et lui a permis de mener à son profit une politique internationale, et notamment une politique d'expansion, fort étrangère au concept d'interdépendance des peuples et plus spécialement des peuples européens. Mais si nous envisageons l'empire britannique, nous envisageons un empire dont les pièces détachées sont semées aux quatre coins du monde ; et si l'Angleterre est liée à l'Europe, elle est, à cause de cela, également liée à l'Amérique par le Canada et même l'Australie qui se trouve placée dans une zone plus particulièrement soumise à l'influence protectrice américaine. Ainsi l'Angleterre est à la fois européenne et extra-européenne, Les réalisations effectuées par l'Europe, l'amèneront à prendre la position juste qui lui conviendra et à faciliter dans le monde la diffusion de la valeur civilisatrice de l'Europe.

Ainsi, la civilisation gréco-latine supportée par la spiritualité chrétienne qui sert de ciment à la fédération des peuples européens, fera de l'Europe le leader spirituel du monde.

« Il appartient à l'Amour de réunir et de recomposer ce que la haine divisa et brisa. »

EMPEDOCLE

Terminé à Bassaraba, le 15 mars 1954.

EDITIONS PIERRE CLAIRAC
Dépôt légal 1954. - Troisième trimestre. - Imprimeur n° 42.
Imprimerie Subervie, Rodez.

EUROPE, HUMAINE AVENTURE

Extraits

Établis par l'éditeur

p 36

l'hindouisme offraient aux aryens la clé de leur destin

Le message de Bouddha adressé à des aryens, est plus spécialement destiné aux peuples de l'Inde. Il intéresse l'Inde Brahmaniste qu'il enrichira de son apport considérable pour faire de l'hindouisme ensuite, une doctrine spirituelle universaliste. Cette doctrine imprégnera le monde occidental de son influence, et le message deviendra clair pour les occidentaux qui découvriront alors, que les livres sacrés de l'Inde, offraient aux aryens, dès le début de leur histoire, la clé de leur destin.

p 46

une croyance...

Une croyance est toujours la déviation d'une révélation. Il est dit par là que l'Intelligence vivifiée par la Foi, percevant une réalité immatérielle, une réalité impondérable, tente de transmettre une image transposée de cette réalité. Cette transmission donne vie à une croyance en cette réalité, sans perception directe de cette réalité. La croyance prend un aspect formel qui se fige. La forme subit les attaques du temps qui en dégradent la pureté originelle. La croyance alors, qui ne passe pas par l'épreuve de la méditation régénératrice, porte les hommes aux tragiques erreurs des fausses interprétations et aux excès qu'engendre le fanatisme.

p 47

le principe d'Amour

Dans la Tradition gardée et transmise par les druides, il y a richesse de connaissance, haute vertu morale, souci de dignité humaine et de perfectionnement individuel, mais un principe est absent, et c'est le principe d'Amour, le principe qui tempère les activités de la Nature pour les humaniser et les sublimer à travers l'homme.

Ce principe est inconnu des Celtes, il est inconnu des Juifs et du Magisme Zoroastrien, mais il est pressenti par les Grecs. Platon, dans le « Banquet » fait mieux que de le pressentir, il en découvre l'expression de la Loi, la lumière de l'Inconditionnelle Beauté, de cette Beauté en soi qui défie la manifestation, et prépare ainsi la venue du message chrétien.

p 52

ce qui fait la grandeur de l'homme est la science désintéressée

p 56

L'Europe a sa mission à remplir

L'Europe est un foyer d'attraction qui correspond sans doute à un développement particulier de l'Histoire du Monde vers son destin. L'Europe a sa mission à remplir. Sa mission ne peut correspondre qu'à l'expression du génie des peuples qui se croisent sur son territoire.

p 76

Une organisation est inhumaine.

Une organisation — quelle qu'elle soit — tend toujours vers l'application de certaines mesures barbares et souvent monstrueuses. Une organisation est inhumaine.

p 105

l'Idéal chevaleresque

Nous pouvons penser qu'une Europe soumise à l'Idéal chevaleresque ferait triompher l'autorité spirituelle dont le monde a besoin.

p 132

entente franco-allemande

Gœthe... est le précurseur d'une entente franco-allemande.

p 133-4

l'Europe tend vers la réalisation de son unité spirituelle.

Quelle que soit l'époque, quel que soit le rythme des événements avec leur aspect tragique ou apaisé, quelles que soient encore les modifications momentanées apportées aux frontières des nations, l'Europe interne, l'Europe réelle, tend, de tout son génie, vers la réalisation de son unité spirituelle. Les intérêts égoïstes seuls s'opposent à son unité politique. Mais la vie se joue des oppositions elle distribue défaite après triomphe, et triomphe après défaite, et s'écoule toujours vers notre destin.

p 137

on n'endigue pas la vie

Il est vain de vouloir immobiliser la vie dans un régime, un système, une doctrine. La vie est un fleuve impétueux qu'on n'endigue pas.

p 141

les nations — provinces de l'Europe...

L'Europe précipite ses expériences dans tous les domaines : politique, économique, social, scientifique, littéraire et culturel, militaire ; et toutes les nations — *provinces de l'Europe* — participent aux épreuves de laboratoire

p 141

...le peuple, la rue bourdonnante de vie.

p 147

la loi le causalité... l'histoire karmique des peuples

Une loi préside à la génération des phénomènes historiques, la loi le causalité, et cette loi est souveraine en ce monde. A cette loi les hommes sont soumis, les peuples sont soumis. Les Hindous appellent cette loi de causalité, la loi du Karma, la loi de l'action. Les hommes et les peuples portent le poids de leurs erreurs, et c'est le poids du karma. Chaque peuple en observant la dureté des épreuves qui l'accablent peut mesurer le volume de ses erreurs. Le karma est inexorable œil pour œil, dent pour dent. Les Judéo-chrétiens le savent, les Gréco-chrétiens ont la clé qui peut leur ouvrir la voie de la libération.

La grande fresque cinématographique qui continue de se dérouler devant nous, nous a conté l'histoire karmique des peuples, mais elle nous a fait comprendre aussi que cette loi karmique des peuples est soumise à l'impératif d'un pouvoir universel, puissance génératrice de la manifestation de la vie.

.....

...la loi karmique génère la souffrance, la souffrance éveille la conscience à la reconnaissance de la Loi des lois. Athéistes et déistes peuvent la reconnaître et exprimer cette reconnaissance dans la forme du langage qui leur est familier, l'histoire leur en fournit les éléments d'analyse, mais l'observation de leur propre vie intérieure suffirait à leur en révéler la réalité.

p 148

L'Europe tend ses bras à l'Afrique

L'Europe tend ses bras à l'Afrique où la race sémite accomplit son destin, la race sémite sœur de la race aryenne ; car les sémites sont les descendants des tribus blanches qui vivaient plus de deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans les montagnes d'Arménie et les pentes méridionales du Caucase.

p 153

des forces émanées de la terre maternelle... des forces jaillissant de la race

L'observation de notre monde, monde inférieur, sans doute, nous fait reconnaître qu'il y a des forces émanées de la terre maternelle, du territoire que les peuples occupent. Ces forces exercent des influences sur le développement physique et psychique des hommes pour une fin qui est dans le secret de leur existence même.

L'observation nous fait reconnaître qu'il y a des forces jaillissant de la race, qui travaillent au développement des facultés, la libération du génie des peuples qui sont issus d'elle, et cela pour une fin que la vie dispute aux hommes.

p 158

l'accession à une civilisation unique

il n'est pas difficile de reconnaître que l'Europe constitue bien un tout du fait de son histoire, de son mélange de types raciaux, de l'interpénétration des cultures des différents peuples qui la composent, de sa référence à une même tradition et à des messages qui lui étaient destinés et qui l'ont touchée, une solidarité karmique aussi, puisque c'est par les guerres, les invasions, les migrations parfois forcées, qu'elle est parvenue à ce mélange de types raciaux qui a permis l'interpénétration des cultures, la confrontation des croyances, la transmission de la foi et l'accession à une civilisation unique. Il est à croire que les hommes n'aidant pas la roue cosmique à tourner, les divas se sont servis des passions agressives, des oppositions, des luttes menées sous la pression de la cupidité, de l'orgueil, pour diriger quand même l'action des peuples dans le sens du mouvement de la roue cosmique.

p 160

la Grèce... préfiguration de ce continent européen

A ce propos, nous pensons qu'il n'est pas toujours rendu à la Grèce l'hommage que nous lui devons. Il faut remonter à la source directe sans emprunter la voie romaine, pour voir que la valeur civilisatrice que les Grecs nous ont transmise n'est pas seulement comprise dans l'héritage artistique sans précédent qu'ils nous ont laissé, dans l'héritage philosophique qui a permis la méditation et la réflexion jusqu'à nos jours, des hommes de tous les pays, au cours de tous les siècles ; dans l'héritage dramatique auquel ont puisé au cours des siècles passés et puisent maintenant encore tous les dramaturges ; mais qu'elle est aussi d'un ordre politique et administratif auxquels les Romains et les autres peuples d'Europe, ont fait d'avantageux emprunts. La Grèce, qui a été le modèle de tout, a donné l'exemple de la confédération en miniature. La Grèce était une confédération de républiques. Ses quarante rois avaient scellé une alliance indestructible.

N'était-ce pas là la préfiguration de ce continent européen qui devait hériter du message de la Grèce ?

p 165

Servons ... les desseins mouvants de la vie

Nous savons que tout périt ici-bas sans troubler la souveraine puissance de la vie. Faire de vains efforts pour frustrer la mort des formes, des institutions, qu'elle a la fonction de faire disparaître, c'est nous solidariser avec ce qui disparaît et c'est nous condamner mourir en esprit avec ce qui meurt en fait. Servons au contraire avec intelligence et enthousiasme, les desseins mouvants de la vie qui ne sont pas encore manifestés, mais dont notre intelligence aidée de l'intuition, a la connaissance.

p166

des civilisations nouvelles qui chantaient allègrement la vie.

Au cours du voyage que nous avons entrepris à travers le temps et l'espace, ... nous avons constaté que... la vie poursuivait son dessein, par faisait son ... et faisait naître des décombres que la mort laissait sur son passage des civilisations nouvelles qui chantaient allègrement la vie.

p 166

... des élans affectifs ou un sentiment de peur

Le dessein de la vie est la voie royale que les hommes doivent emprunter pour se réaliser et satisfaire leur aspiration au bonheur....

Mais comment percevoir avec justesse, discernement, lucidité, cet impondérable, cet intangible dessein de la vie ?

... l'homme du XX^e siècle est apte à le discerner. Le dessein de la vie ne manifeste que la loi et les principes de la vie. Des esprits en général soumis à la discipline intellectuelle, influencés par Bacon, Descartes et Einstein, se doivent de dégager cette loi et ces principes pour agir avec une prudente sagesse, au lieu de se laisser emporter par des élans affectifs ou un sentiment de peur qui relève du caractère primitif originel de l'homme, non encore dépassé.

p 167

la préfiguration d'une autre unité...

L'histoire nous montre que les peuples évolués orientent leur marche vers l'unité. ... Ces étapes sont franchies, il en est une autre immédiate à franchir, c'est l'unité politique de l'Europe, qui ne doit être que la préfiguration d'une autre unité... jusqu'à l'unité du monde.

p 167

La mission de l'Europe

L'Europe a une mission à remplir dans le monde, et cette mission doit être tout d'abord fidèle aux principes spirituels qui sont ceux de sa tradition humaine et chrétienne, et, dans le cadre de cette tradition, elle doit être une mission d'innovation.

p 172

l'état actuel de la psychologie humaine en matière économique

Dans l'état actuel de la psychologie humaine en matière économique, l'esprit de l'homme conditionné par des théories économiques périmées, fait de la paix une période trouble pendant laquelle les gouvernants usent d'astuce et de compromis, pendant laquelle ils hypothèquent l'avenir pour aboutir finalement à une catastrophe. La période de paix est une période de préparation à la guerre.

p 172

il importe à chaque européen de se révéler homme libre

Si ces hommes qui composent l'Europe ne s'expriment pas intelligemment, l'expression particulière à l'Europe ne sera pas intelligente, aussi il importe à chaque européen de se révéler homme libre, homme civilisé, homme conscient de sa réalité, homme vivant en état de spiritualité.

p 180-81

Les missions des pays

L'Espagne se devra d'être la médiatrice entre les Etats arabes et les Etats européens, et de favoriser une étroite collaboration entre les aryens et les sémites.

.....
la **Turquie** ..., très imprégné de culture européenne... Sa mission, pour rejoindre la mission de l'Europe, lui imposera une politique médiatrice entre l'Europe et les Etats sud-asiatiques...

.....
Le peuple **italien**, subtil et intelligent, peut dégager du domaine religieux ce qui reste valable pour l'appliquer dans le domaine social. L'Italie contribuera ainsi, pour une grande part, à la mission de l'Europe en ce qui concerne l'interprétation de la spiritualité.

.....
La **France** doit apporter des idées à l'élaboration de l'Europe ; elle doit apporter l'élément de bon sens et de mesure dans les systèmes qui régiront cette Europe. Elle doit demeurer un flambeau dans ce sens que c'est elle qui est appelée à lutter contre le fanatisme, le sectarisme, les injustices sociales.

Par ailleurs, c'est elle qui devra mettre sur pied l'Eurafrique. ...

C'est la France qui est chargée de faire dépasser aux évolués africains, le complexe de race, sans qu'ils aient pour cela besoin d'adopter des théories anti-humaines où le matérialisme fait de l'individu un être négligeable en annihilant du même coup le problème de la couleur et celui relatif au degré de civilisation d'un peuple ...

La France, riche dans le domaine des idées dans le domaine de l'intellectualité et dans le domaine de l'art, se doit d'être une génératrice d'idées où puiseront aussi bien les Américains, que les Européens, que les Africains. Elle sera, pour les années à venir, le foyer de culture du monde.

.....
L'**Allemagne**, a une grande mission à remplir dans la constitution de l'Europe. Son apport est important dans l'ordre des réalisations pratiques. Sa puissance de travail, sa faculté d'application des méthodes, son organisation serviront de bases sérieuses à l'évolution économique de ce continent.

L'Allemagne se doit de penser une doctrine européenne qui exclut toute arrière pensée d'hégémonie, ...

.....

Les **Scandinaves** donneront certainement au monde, et pour répondre à leurs traditions, un exemple de réalisation socialiste.

.....

l'**Angleterre** est à la fois européenne et extra-européenne, Les réalisations effectuées par l'Europe, l'amèneront à prendre la position juste qui lui conviendra et à faciliter dans le monde la diffusion de la valeur civilisatrice de l'Europe.

p 183

l'Europe : le leader spirituel du monde

Ainsi, la civilisation gréco-latine supportée par la spiritualité chrétienne qui sert de ciment à la fédération des peuples européens, fera de l'Europe le leader spirituel du monde.

* * *